

6
41-c
2



Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

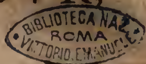
23-f-58
23
f
5
[redacted] -c.2

6-41-c-2

LE

SECRETAIRE DE LA COVR,

OV



LA MANIERE D'ESCRIRE ſelon le Temps.

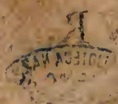
Augmentée des Complimens de la langue Françoiſe.

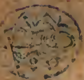
A. M. DE MALHERBE.



A LYON,
Chez CLAVDE LA RIVIERE, & I. BAPT. DE VILL.
ruë Merciere, à la Science.

M. DC. LXVII.







A MONSIEVR

DE MALHERBE,

GENTIL-HOMME
Ordinaire de la Chambre
du Roy.

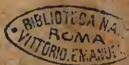

BIBLIOTECA ... ROMA
VITTORIO.EM...

ONSIEVR,

Voicy vne autre ſtatuë de Memnon que ie vous preſente, comme à ſon Soleil. Elle ſera touſiours muette, ſi vous ne l'animez : mais ſi vous la faites parler, elle dira, que vous eſtes le plus eloquent homme, non ſeulement du monde ; mais que tous les trois

temps ensemble, nous puissent representer, l'vn par la memoire, l'autre par sa promesse, & le present par l'effet. Ce ne sont point des complimens de Cour, ny des flatteries du temps; l'enuie mesme le confesse; vos ennemis l'aduoüent; & tous les beaux esprits de ce siecle n'en doutent point. Aussi estes-vous en France le Socrate d'Athenes: car en toutes les disputes des termes, vostre authorité passe pour loy. Tellement que tout ce que les fables nous racontent d'Apollon, la nature nous le faict admirer veritable en vostre esprit, & croire qu'il n'est point de Deesse d'eloquence, mais bien vn Genie qui vous fut donné en naissant. Ce qui me fait vous prier de communiquer les rayons de cette vertu à cette statuë muette, afin qu'elle en publie les mer-

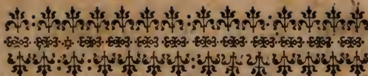
ueilles. Et ſi vous eſtes ennemy des loüanges, comme éleué au deſſus d'elles, faites-le, s'il vous plaiſt, en conſideration de l'ouurier, puis que c'eſt,


BIBLIOTECA NA. ROMA VITTORIO EM.ANU.

MONSIEVR,

Vn de vos plus humbles & obeyſſans ſeruiteurs.

P. DE LA SERRE.



AV LECTEVR.

CE Liure fut imprimé l'année passée en mon absence, qui m'osta le moyen de le pouuoir corriger, & de le faire voir au iour en meilleur estat. Ie l'ay reueu exactement en cette derniere Impression, pour effacer la tache de toutes les fautes qui estoient suruenuës au premier : Ie t'en fais present; s'il t'est agreable, reçois-le comme vn sujet où tu trouueras le moyen de mettre en pratique vne partie de ce que tu sçais, en corrigeant mes defauts. C'est vn ramas de fruits, que l'amour & l'oisiueté ont fait produire à ma ieunesse : peut-estre seront-ils amers à ton goust, mais pourtant leur amertume te sera vtile, rendant les autres dont tu gousteras apres beaucoup plus doux. Ie trouue qu'il est impossible de plaire à tout le monde, mais sçaches qu'en tout ce que ie fais, le contentement est le premier objet de mes œuures. De sorte que quelque opinion qu'on en ait, cette satisfaction me reste de m'estre contenté. Adieu.

TABLE



TABLE
DV CONTENV
AV SECRETAIRE de la Cour.


BIBLIOTECA NA. ROMA VITTORIO EMANUEL

ã 4

LETTRES DE CONSOLATION.

LETTRES DIVERSES.

Lettre

LETTRES AMOVREVSES.

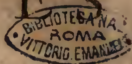
son

II. *Let*





LETTRES DE COMPLIMENT.



MONSIEVR,

Ce premier deuoir vous témoignera que ie n'oublie iamais les personnes de vostre sorte : car ma memoire se plaist tellement en leur souuenir, qu'entre toutes mes pensées la leur est la plus agreable. Ie ne veux point vous obliger par des raisons de compliment à m'aymer d'auantage pour tout cela : ie me contente de posseder l'honneur de vos bonnes graces iusqu'à mon trespas, en cette qualité.

Monsieur,

D'vn de vos plus affectionnez seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie ne sçaurois iamais me lasser de vous temoigner la passion que i'ay pour vôtre seruice ie

ie voudrois seulement que toutes les protestations que ie vous en ay fait se peussent changer en effects, pour ne porter pas inutilement,

Monsieur,

La qualité de vostre tres-affectionné seruiteur.

AVTRE.

CE deuoir sommera vostre courtoisie à m'honorer des vostres, pour m'oster l'impatience que i'ay de sçauoir de vos nouuelles & particulierement l'estat de vostre santé qui m'est aussi chere que la mienne. Ie vous supplie de le croire, & qu'en quelque lieu que ie sois, ie tireray tousiours la vanité de me faire remarquer,

Monsieur, Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Vous voyez comme ma memoire ne vous oublie pas. Ie vous donne celle-cy pour témoin, & vous en donneray mille autres pour de plus fortes asseurances : mais, & par les vnes & par les autres vous me trouuerez tousiours semblable à celuy qui suis, qui est.

Monsieur, de

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Cét effect de mon souuenir ne vous confirmera que les protestations que ie vous ay toûjours faites: sçauoir qu'entre tous vos meilleurs amis & seruiteurs, i'occuperay le premier rang; & mes effects cautionneront ces paroles, alors qu'il vous plaira par vos commandemens donner l'exercice à la qualité que ie porte, Monsieur, de Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ce deuoir vous asseurera de ceux que ie desire de vous rendre en vous seruant, & vous priera de ma part, de me conseruer tousiours en vostre souuenance, comme vne personne qui tiendra tousiours à gloire de vous sçauoir bien seruir, & sur tout fidellement.

Monsieur, comme

Le plus fidelle de tous
vos seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,
Celle-cy vous demandera des nouuelles

les de voſtre ſanté ; afin que ſelon ſon eſtat, ie me reioüiſſe, ou ie m'attriſte : car l'amitié que ie vous ay vouée m'engage tellement à ſuiure le cours de vôre fortune quelle qu'elle ſoit, que ie ne puis étre content ſi vous ne l'eſtes,

Monſieur, comme

Vôtre ſeruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,

Il me ſeroit du tout impoſſible d'oublier iamais perſonne de voſtre ſorte : car le ſouuenir en eſt ſi glorieux, qu'il annoblit toutes mes penſées. Faites donc eſtat de croire, que d'ores-en-auant ma memoire ſera vn temple dedié à voſtre particulier ſouuenir, où ſans ceſſe ie ſacrifieray des penſées de reſpect pour voſtre merite, & d'obeyſſance pour vos commandemens, deſirant viure & mourir,

Monſieur,

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

L'honneur de voſtre amitié m'eſt ſi cher, que ie ne penſe iamais qu'au moyen de le meriter par mes ſeruices, mais l'occaſion m'eſt ſi auare de ſes rencontres, que i'ay

beau

beaucoup de raiſon de n'eſperer de paruenir iamais à cette gloire, ſi vos commandemens, qui ſeuls en cela peuuent tout, ne donnent de l'exercice à mon obeyſſance. I'en attendray donc la faueur, afin que ie ne porte pas touſiours ſans ſuiect. Monſieur, de la qualité de Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Vos merites ont tellement obligé ma memoire à conſeruer l'honneur de vôtre ſouuenir, qu'elle s'oublieroit plutoſt elle meſme auāt que vous oublier : celle-cy vous ſeruira de témoin, & d'ores-en auant ſera accompagnée de nouuelles aſſeurances. Ie vous prie de le croire, & que ie ſeray toute ma vie,

Monſieur, Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

L'honneur de voſtre connoiſſance, inſeparable de celle de vôtre merite, m'a rendu vôtre conſideration ſi chere, que d'ores-en auant vous occuperez en mon eſtime la place d'vn de ceux qu'au monde i'honore & affectionne le plus. Et ie ne ſeray iamais content, iuſques à ce que ie vous l'aye témoigné par mes ſeruices, en la qualité que ie porte,

Monſieur, de Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy contentera voſtre curioſité, vous apprenant tout ce qui ſe paſſe de par deça. Voila ce qui eſt de nouueau,& voicy ce qui eſt vieux,c'eſt que ie ſuis,

Monſieur, Voſtre.

LETTRES D'VN QVI EN PARTANT n'auroit pas pris congé de ſon amy, ou de ſon parent.

MONSIEVR,

Ne vous eſtonnez point,s'il vous plaît de ce qu'en mon depart ie n'ay pas pris congé de vous, le courage m'a manqué:car conſiderant que l'vnion de nos cœurs nous obligeoit à vnir de meſme nos corps par nos embraſſemens en cette departie,il euſt eſté impoſſible de les ſeparer,& cette ſeparatiō eſtoit auſſi neceſſaire que faſcheuſe. Si i'ay failly, mon affection eſt complice de cette offenſe. Ie vous en demande donc pardon de ſa part, & vous conjure de l'octroyer à l'ardeur de mon zele,qui ne peut eſtre qu'extreme pour voſtre ſeruice, puis qu'il procede.

Monſieur, de

Voſtre.

AVTRE

AVTRE.

MONSIEVR,
Vous trouuerez peut-estre estrange, qu'en mon depart ie n'aye pas prins congé de vous : mais ie ne pouuois faire autrement, si ie me voulois resoudre à partir; parce que la separation des personnes que i'honore & que i'ayme comme vous, m'est si cuisante, que i'ay toutes les peines du monde à la supporter. Ie ne laisse pas pourtant d'estre le méme que i'estois, ie veux dire,

Monsieur, Le plus humble, & le plus obeyssant de tous vos seruiteurs.

LETTRES D'EXCVSE, POVR *auoir trop long temps demeuré à escrire à quelqu'vn de ses amis.*

MONSIEVR,
Si la reconnoissance de ma faute la peut amoindrir, ie vous prie d'adoucir le iuste ressentiment que vous auez, de ce que vous priuant si-long temps de mes lettres, ie vous ay priué de mes deuoirs La honte m'en demeure, & le regret tout ensemble, comme aussi la volonté de m'en acquiter plus dignement à l'aduenir. C'est de la part,

Monsieur, de Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous demandera pardon pour moy, du long silence que i'ay gardé durant nostre absence : ie me suis tellemẽt laissé emporter au cours de mes affaires, qu'à peine ay-ie eu le loisir de penser à moy, pour penser à vous, que i'honore infiniment. Ne tirez pas au moins, s'il vous plaît, par l'argument de cét oubly, des cõsequences au preiudice de l'affectiõ que ie vous ay voüée car vous feriez tort à la volonté que i'ay de vous en produire les eff ts à toute heure L'essay dépendra de vos commandemens, en l'execution desquels ie me feray remarquer.

Monsieur,

Le plus obeyssant de tous vos seruiteurs

LETTRES DE PRIERES.

MONSIEVR,

I'ay du regret que mes prieres precedent mes seruices, & que l'occasion de vous importuner se soit plutôt offerte que celle de vous seruir; la honte & le regret m'en demeurẽt, & si la passion que i'ay pour vostre seruice, ne m'enhardissoit d'implorer vostre faueur, ie souffrirois volontiers le dommage d'en estre priué C'est donc sur son appuy, que ie vous supplie treshumblement de m'honorer d'vn tel bien, & de croire, que si i'ay esté hardy en sa demãde, ie ne seray pas moins plein de volonté à m'en reuẽcher à la rencontre de la premiere occasion.

Les

ects cautionneront mes paroles, mais
urs en cette qualité,
onsieur, de Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Si ie sçay vous prier, ie sçay encore mieux vous obeyr, mais en defaut de vos commandemens, ie vous fais mes prieres, & particulierement celle-cy, ie n'en seray point ingrat, si mes vœux sont exaucez, desirant auec passion de me reuancher de cette courtoisie, par l'exacte recherche que ie feray des occasions, aussi bien ie m'ennuye de porter si long-temps inutilemét.

Monsieur, la qualité de Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Il semble que ie ne sois nay au monde, que pour vous importuner, car la pluspart de mes lettres ne sont que des requestes, témoin celle-cy, par laquelle j'implore tousiours vostre faueur en l'affaire que vous sçauez. De vous dire maintenant que ié m en reuãcheray, ce sont mes ordinaires protestations: si n'ay-je toutesfois pour le present que des paroles, mais des paroles qui vous coniurét de m'honorer, à toute heure de vos commandemens, puis qu'en tout temps ie me sens disposé à vous obeyr, mais tousiours en cette qualité.

Monsieur, de Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
La neceſſité que i'ay de la faueur que vous poſſedez, m'a donné la hardieſſe de vous ſupplier de m'en honorer d'vne petite partie en vne certaine affaire, ie vous prie de ne me refuſer pas cette courtoiſie, afin que ie puiſſe adjoûter à la qualité que ie porte de voſtre ſeruiteur.

Monſieur, celle de Voſtre obligé.

Lettres pour reſpondre aux prieres.

MONSIEVR,
Ie m'eſtonne que vous vſiez enuers moy de prieres, ayant le pouuoir de me commander abſolument, i'ay effectué tous vos deſirs, auec ce regret de les voir limiter de ſi peu de choſe : ſeruez-vous de moy, ſi vous auez deſſein de m'obliger : car tout mon contentement giſt à me faire remarquer,

Monſieur, Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Celle-cy vous apprendra, comme i'ay effectué tous vos commandemens auec vn plaiſir extrême, comme procedant de vous, & conſequemment de la perſonne du mõde que i'honore le plus, &auec plus de raiſon; Commandez

moy

moy donc ; s'il vous plaïst, à toute heure, afin que ie vous obeysse souuent. Car ie tiens à grand honneur de porter la qualité,

Monsieur, de Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Voicy les effects de vos desirs, de vos commandemens, & de mon obeyssance tout ensemble. Ie vous demande pardon de leur tardiuité, ie vous en rendray plus promptement de plus importans, quand il vous plaira : mais toûjours en la qualité,

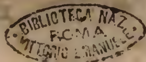
Monsieur, de Vostre.

LETTRES POVR DEMANDER *response de celles qu'on auroit escrites.*

MONSIEVR,

Celle-cy vous demande response pour ses compagnes qui l'ont deuancée, desireux de sçauoir de vos nouuelles : faites-moy donc present, s'il vous plaist, de quelque heure de vostre loisir, & recompensez tous les deuoirs que ie vous ay rendus par mes lettres de la faueur de quelqu'vne des vostres. Ie vous en conjure par le seruice que ie vous ay voüé,

Monsieur, comme Vostre.


BIBLIOTECA NAZ. ROMA

AVTRE.

MONSIEVR,
Voicy le troisiesme deuoir qui part de ma main, pour aller sommer vostre courtoisie à m'honorer de quelqu'vne de vos lettres: à peine puis-je arrester la violence du desir que i'en ay, pour sçauoir l'estat de vostre santé, à laquelle ie fais present tous les iours de mille vœux, que i'addresse au Ciel pour sa conseruation: ie vous prie de le croire, & de me conseruer tousiours l'hõneur de vos bõnes graces, en cette qualité,

Monsieur,

Du plus fidelle de tous vos seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie ne me lasseray iamais de mettre la main à la plume pour vous asseurer à toute heure s'il est necessaire que ie sois vostre seruiteur. Car la qualité que i'en porte m'est si agreable à tel honneur, que ie tireray tousiours la vanité de n'auoir iamais vn plus glorieux tiltre. Cependant ie vous demande de vos lettres, pour auoir de vos nouuelles; mais des nouuelles anciennes, qui m'apprennent que ie suis tousiours en vos bonnes graces, en cette estime;

Monsieur,

D'vn de vos plus affectionnez seruiteurs.

Lettres de remercîment.

MONSIEVR,

Ie ſuis honteux de penſer aux obligations que ie vous ay, parce qu'elles ſont ſi grandes, que ie me treuue impuiſſant de les reconnoiſtre. De ſorte que, quoy qu'abondant en deſirs de me reuancher de vos faueurs, ſi me trouue-je ſi defectueux des occaſions pour y paruenir, qu'enfin ie ſeray contraint de mourir voſtre redeuable,

Monſieur, auſſi bien que Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

I'ay du regret de ne pouuoir reconnoiſtre vos effects, que par des paroles, ie confeſſe qu'à force de m'auoir preſté, vous m'auez rédu inſoluable, & pour trop m'obliger, oſté le moyé de m'en reuáçher: ſi ie ſuis ingrat, ie reprocheray l'ingratitude à l'excez de voſtre courtoiſie; puiſqu'en m'honorant de ſes faueurs auec prodigalité, elle me contraint de porter toute ma vie le ſurnom d'ingrat, auſſi-bien que celuy,

Monſieur, de Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR

I'aduouë mon impuiſſance à reconnoi-

ſtre vos faueurs, comme trop grandes ; auſſi ne croy-ie point y pouuoir ſatisfaire plus dignement que par cette confuſion, de ne pouuoir iamais trouuer des effects de reuanche proportionnez à leur merite : aggréez donc, s'il vous plait, ces defauts, puis que vous les cauſez, pour ſçauoir obliger de telle ſorte ceux qui vous ſont les plus redeuables comme moy, que neceſſairement il faut qu'ils n'eſperent de s'en reuancher iamais : Et ie ſeruiray touſiours de témoin en la qualité que ie porte,

Monſieur, de Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie n'ay que des volontez de reconnoiſſance, pour vos effects d'obligation. Il faut neceſſairement que i'attende de la fortune la rencontre de quelque fauorable occaſion, par laquelle ie vous puiſſe témoigner, que ſi vous ſçauez bien obliger, ie ſçay encore mieux reconnoiſtre. Et preuenant cette rencontre par vos commandemens, ie vous en donneray ; quand il vous plaira, des preuues par mon obeyſſance en qualité,

Monſieur, de Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie n'ay rien, & ſi ie vous dois beaucoup; Tout ce que ie puis faire à voſtre ſatisfaction, c'eſt

c'eſt de vous dire en vn mot,que vous pouuez diſpoſer abſolument de moy, & conſequemment de tout ce qui en procede, Monſieur,

En la qualité de Voſtre.

Lettres pour répondre aux remercîmens.

MONSIEVR,

C'eſt à moy à vous rendre grace de ce que vous m'auez remercié d'vne choſe qui ne merite point de remerciement : car l'honneur que vous m'auez fait de m'employer, me rend au contraire ſi fort redeuable, que ie mettray cét employ au rang des obligations que ie vous ay. Ie vous prie de le croire, & que ie ne porteray iamais le nom de voſtre ſeruiteur, qu'auec le ſurnom,

Monſieur, de

Voſtre redeuable,

AVTRE.

MONSIEVR,

Vous aués ſi cheremét acheté les deuoirs que ie vous ay rendus par vos remerciemens, que ie craindrois d'eſtre conuaincu de mauuaiſe foy, ſi ie ne vous rendois la valeur. Receuez donc, ie vous prie, toutes vos actions de graces, parce que mes deuoirs valét ſi peu, que ie ſerois honteux de les rendre à vos remercie-

mens

mens,& plus encore de les offrir à voſtre merite,ſi ce n'eſt en cette qualité,

Monſieur,de Voſtre

Autre ſur le meſme ſujet.

MONSIEVR,

Vous m'auez remercié de bonne heure, croyant peut-eſtre m'eſtre obligé pour la courtoiſie que mon deuoir vous a renduë. Si vous auez cette croyance, ie vous prie de la perdre; parce qu'il m'eſt impoſſible,quoy que ie faſſe, & quoy que ie ſçeuſſe faire,d'obliger iamais les perſonnes de voſtre ſorte,ie me contente de les ſçauoir bien ſeruir, & à vous particulierement puis que ie ſuis,

Monſieur,

Vn de vos plus affectionnez ſeruiteurs.

LETTRES POVR CONGRATVLER vn Amy nouuellement marié.

MONSIEVR,

Les nouuelles de voſtre mariage m'ont eſté ſi agreables,que ie n'ay point eu de repos, iuſques à ce que i'ay mis la main à la plume, pour vous exprimer en partie le contentement que i'en'ay.Ie dis en partie:car il me ſeroit malaiſé, voire-meſme impoſſible, de vous dire les ſentimés de ioye que i'en ay receus.Toutesfois il

il vous sera facile de vous en representer quelque chose, si vous considerez ce que ie vous suis, qui est vn second vous-mesme en affection & en obeyssance,

Monsieur, Le plus prompt & fidelle de tous vos seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie me réjouys pour vôtre contentement de vostre heureux mariage, & vous prie de ne donner point à vostre chere moitié le tout de vos affections, mais d'en reseruer quelque peu pour mon obeyssance, luy donnãt de l'exercice. Et ainsi n'engagez pas tellement vostre liberté dans cette aimable prison, qu'au moins vous ne soyez libre à me commander, comme estant toûjours disposé à vous rendre toute sorte de seruices, en qualité,

Monsieur, de Vostre.

Autre sur le mesme sujet.

MONSIEVR,

Dés lors que i'appris les heureuses nouuelles de vôtre heureux mariage, i'ay mis la main à la plume, pour vous en feliciter, me resjouyssãt auec vous de la satisfactiõ que vous en receuez. Ie vous prie au moins d'asseurer vostre nouuelle Maistresse, qu'en vous acquerãt pour mary elle m'a acquis pour seruiteur, cõme estãt

Monsieur, Le Vostre tres-humble,

Lettre d'Excuse.

MONSIEVR,

Si les excuses legitimes exemptent le deuoir de son obligation, ie suis quitte de la promesse que ie vous ay faite, par excuse tres-pertinente de mon impuissance en l'affaire que vous sçauez, y ayant apporté tout ce qui se pouuoit, mais inutilement. La bonne volonté pourtant m'en demeure, que ie cõserueray toûjours en son entier, pour la rencontre de quelque meilleure occasion, où vous & moy soyons plus heureux, à vous receuoir vtilement mes seruices, & moy à vous les rendre.

Monsieur, comme Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous fera mes excuses de ce que ie ne vous ay pas tenu ma promesse au téps que i'auois limité. Vous sçaués que les propositions se font par les hõmes, & que les euenemens dependent du sort. Ie veux dire pour parler veritablement, que le succez des affaires depend absolument de cette souueraine volonté, que nous adorons, laquelle n'a pas permis que les effects succedassent à mes vœux, dõt le regret me demeurera eternellemẽt dans l'ame, auec ce desir de viure & mourir,

Monsieur, de Vostre

LET

LETTRES POVR DEMANDER pardon de quelque faute.

MONSIEVR,

L'on m'a asseuré que vous auiez pris en mauuaise part les discours que ie tins en tel lieu, où à vn tel. Ie vous prie de croire que leur sens ne peut estre interpreté à vostre desaduantage, que par mes ennemis, & hors de toute passion, ie vous en fais iuge, considerant de plus les obligations que ie vous ay, qui m'obligent à auoir d'autres pensées. Ie vous prie donc de changer d'opinion, si vous l'auez contraire à celle que veritablement ie suis,

Monsieur, Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

S'il est vray que les intentions fassent l'offense: ie suis absous de celle que vous m'imputez, n'ayant iamais eu intention, ny mesme pensé à vous offenser. Ie vous donne celle-cy pour asseurance, & quand il vous plaira, ie le vous témoigneray par mes seruices, comme estant,

Monsieur, de

Vostre.

AVTRE

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie vous offre la confeſſion de ma faute, & le regret de l'auoir commiſe, pour en obtenir le pardon, duquel ie vous prie de m'honorer, afin de pouuoir eſtre auec plus de raiſon,
Monſieur,
Voſtre redeuable.

LETTRES POVR PRENDRE congé d'vn Amy.

MONSIEVR,
Ie vous enuoye celle-cy de ma part pour prendre congé de vous: mes affaires m'appellent à Rome, où neceſſairement il me faut aller. Si vous auez quelque commandement à executer de par delà, vous ſçauez que ie reüſſis tres-bien en ces entrepriſes. I'ay du regret veritablement de m'eſloigner de vous, mais ce ne ſera au moins que du corps, eſtant touſiours preſent en ma memoire, auſſi-bien qu'en mon cœur, par le ſouuenir & par l'affection, que ie conſerueray également inuiolable,
En la qualité de
Voſtre,

AVTRE

AVTRE.

MONSIEVR,
Celle-cy vous apprendra les nouuelles de mon depart, pour aller à vn tel lieu. Ie ne vous dis rien du regret que i'ay de m'éloigner de vous, ce déplaisir m'est trop sensible, pour le pouuoir exprimer : il me suffit d'en auoir le sentiment, & d'en auoir la croyance par le tiltre que i'ay tousiours porté, Monsieur,
D'vn de vos meilleurs amis & seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie prens congé de vous, puisque la necessité le veut, preparés vos commandemens, car mon obeyssance est tousiours disposée à les receuoir : & faites estat qu'en quelque lieu où ie me trouue, ie me feray remarquer,
Monsieur, Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Vostre depart me fut en quelque façon supportable, sur l'esperance de vostre prompt retour, mais à cette heure que le temps de vostre arriuée de par deçà, est passé, & repassé, ie commence tellement à m'ennuyer en vostre attente, que ie ne sçay à quoy me resoudre, venez donc au plutost, pour donner de l'employ à l'obeyssance que ie vous ay voüée,
Monsieur, la qualité de Vostre.

RESPONSES A CES DEVX
Lettres precedentes.

MONSIEVR,

Il vous est impossible de desirer auec plus de passion mon retour què ie fais, i'ay plus d'interest à cela que vous, comme estant tousiours l'vnique en affection, & le nompareil en fidelité. Cessez-donc de vous plaindre, puisque c'est mon deuoir, éloigné comme ie suis de la personne du monde que i'honore, le plus,

Mr. Mais c'est en la qualité dé Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

L'extréme desir que i'ay de vous seruir me donne la hardiesse à vous importuner, de m'honorer de cette faueur, vous asseurãt que ie me mettray en peine pour la recherche des occasions à m'en reuancher, & que ie n'en mourray point ingrat. Monsieur. Mais bien Vostre.

Lettres à vn Amy absent.

MONSIEVR,

Ie ne vous sçaurois dire auec quel deplaisir ie souffre vôtre absẽce, la seule amitié que ie vous ay voüée, & dõt vous connoissez la force, peut-estre eloquente pour l'exprimer. Venez donc bien tost, pour soulager l'ennuy que i'en souffre, si vous desirez, nõ m'obliger, car ie vous suis tout acquis, mais soulager & contenter,

Monsieur,

Vn de vos meilleurs amis & seruiteurs.

Lettres

Lettres pour donner aduis.

MONSIEVR,

Vous-vous ramenteurez, s'il vous plaît, les protéstations que ie vous ay faites d'amitié. Et en voicy encore vne legere preuue, qui procedera de l'aduis que ie vous dône de telle chose, à quoy vous remedierez de la méme prudêce que vous auez accoustumé en pareilles affaires. Ie suis satisfait de m'estre acquitté d'vne partie de ce que ie vous dois, estant,

Monsieur, Vostre.

Lettres de recommandation.

MONSIEVR,

Si vous faites autant d'êtat de mes prieres, comme ie fais de vos commandemens, vous aurés pour agreable celle que ie vous fais pour ce mien amy, d'auoir en recommandation particuliere son affaire, il vous en demeurera obligé, moy particulierement, Mr. comme Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

I'ay beaucoup plus de raison à me plaindre de mon trop long sejour en ce pays icy, que vous. Car vostre interest ne gist qu'ê la separation d'vn de vos seruiteurs & amis; mais le mié plus important, comme procedant de vostre absence, & consequemmêt de tout ce que i'ayme le plus au monde, me doit estre à plus forte côsideration. Vous le croirez, si vous prenez la peine de penser à quel honneur m'est le tiltre que ie porte. Monsieur, de Vostre.

LETTRE POVR FAIRE sçauoir de ses nouuelles.

MONSIEVR,

Celle-cy satisfera à vostre curiosité, vous faisant participant des nouuelles du temps : Voilà le plus nouueau : Et voicy le plus veritable, c'est que ie suis ;

Monsieur, Vostre.

LETTRES DE PROTESTATIONS d'amitié, & d'obeyssance.

MONSIEVR,

Ie ne seray iamais content, que la fortune ne m'ayt fait present de quelque occasion, pour vous témoigner le desir que i'ay de vous rendre toute sorte de seruices: veritablement, ie vis auec impatience en cette attente, jaloux de porter sans preuue,

Monsieur, La qualité de Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

A quoy tant de protestations d'amitié que ie vous ay faites, si le mal-heur me priue tousiours du moyen de vous en produire les effects ; Que le regret que i'en ay, vous serue au moins de satisfaction, & à moy de la gloire, ambitionnant de porter vtilement.

Monsieur, le tiltre de Vostre

LETTRES POVR RESPONDRE à celles des Prieres.

MONSIEVR,

Ie m'estonne que vous vsiés des prieres enuers les personnes que vous pourrez commander absolument. Ie me doute bien que vous rendez cela à vostre courtoisie, mais c'est toûjours contre vostre deuoir, dequoy ie desire que vous me fassiez raison; parce qu'en me priuant de vos commandemens, vous ostés l'honneur à la qualité que ie porte,

Monsieur, de Vostre tres-obeyssant seruiteur

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie ne veux rien plus donner à vos prieres, & veux tout rendre à vos commandemens. Resoluez vous donc, s'il vous plaist, à donner de l'exercice à mon obeyssance, afin que ie puisse dire auec raison,

Monsieur, Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Le desir que i'ay de sçauoir de vos nouuelles me seruira d'occasion pour en apprendre d'autres. Vous sçaurez donc telle chose. Voilà les nouuelles du temps qu'vn de vos anciens seruiteurs vous presente pour vostre satisfaction & contentement,

Monsieur, Vostre seruiteur.

LETTRES POVR ADVERTIR VN AMY de son Mariage.

MONSIEVR,

Ayant l'honneur de vous estre amy & seruiteur dés long-temps, i'ay creu que c'estoit mon deuoir à vous rendre participant du cõtentement que ie reçois en mon Mariage par les nouuelles de sõ heureux succez. Ie vous asseureray donc, de l'acquisition que i'ay faite d'vne maistresse, Et vous, Monsieur,

D'vne seruante, comme

Epouse de Vostre seruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie tiens à telle consideration l'honneur de vostre amitié, qu'il ne sera iour de ma vie que ie n'addresse des vœux au Ciel pour sa cõseruation. Toute-fois il est si iuste, que ie crains que ne la meritant-pas, il m'en priue, le pouuant faire auec raison, s'il auoit iamais ce dessein : interuenez à cela, considerant la passion que i'ay pour vostre seruice,

Monsieur, comme Vostre.

Lettre de Consolation.

MONSIEVR,

I'ay appris les tristes nouuelles de l'accidẽt qui vous est arriué. Vous sçauez trop bien qu'il faut necessairement attendre le remede de celuy qui nous a blessé; Ie veux dire que le tẽps par

par son inconstance, alterant toutes choses, sa vicissitude les repare : & de la sorte, les mesmes armes qui font le mal, apportent le remede. De vous cõsoler auec des termes de raison, la vostre est si forte, & si souueraine sur tous les accidens qui vous arriuent, qu'on ne luy sçauroit souhaitter plus qu'elle possede. Ie vous ay voulu rendre ce deuoir, non pour vous consoler, en estant impuissant, & vous tres-capable, mais pour vous asseurer que vôtre mal m'a blessé, & que vous n'estes pas seul en vostre infortune, qui en souffrez le deplaisir: tous vos amis en ont leur part, iugez de mes pretentions.

Monsieur, Par le tiltre qu'à bon droit ie porte,

D'vn de vos amis & seruiteur, Tel.

AVTRE.

MONSIEVR,

Les tristes nouuelles de vôtre mal'heur m'ont tellement affligé, que ie n'ay pas osé tout à coup mettre la main à la plume, crainte que mes larmes n'effaçassent ce que i'écrirois. Enfin i'ay resolu de vous écrire, pour vous dire, sans toutesfois l'exprimer; le ressentimẽt que i'en ay. De vous consoler, le temps seul, comme souuera n Medecin, est capable de le faire, à l'ayde toutes-fois de vostre iugement, qui a l'epreuue des coups de la Fortune. Il me suffira donc, de vous dire, que i'ay ma part de vostre affliction, Monsieur, comme

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie me puis dire à bon droit mal-heureux, puisque vous l'estes: car tous vos deplaisirs me sont si sensibles que ie ne sçaurois comment dire, pour en dire ce qui est. Le Ciel donc, pour nous affliger tous deux à la fois, nous a osté, à vous vne féme, & à moy vne maîtresse. Ie ne veux pas maintenant contester auec vous qui a plus perdu: ie sçay tres-bien, que le Mariage produit des affections, & si fortes, & si sainctes, que la ruïne n'en peut estre, sans vn excez de douleur au suruiuant: mais ie vous diray toutesfois qu'vne affectiõ particuliere saintement conceuë, & mal-heureusement destruite par la mort d'vn des sujets qui l'entretenoit, la douleur de cét accident n'est gueres moins insupportable que la vostre: si faut il pourtant se resoudre, & le plutost est trop tard pour nostre bien. Essuyez donc vos larmes, si vous desirez que mes pleurs tarissent, donnez cesse à vos plaintes, ie finiray mes regrets, suiuant en cela, comme en toute autre chose, vostre volonté, pour estre estimé tousiours,

Monsieur,

Le plus obeyssant de tous vos seruiteurs.

AVTRE

AVTRE.

MONSIEVR,

I'ayappris que le mal-heur vous a encore visité,par la perte que vous auez faite de vostre fils aisné.Ie vous diray,que quoy que les accidens de la mort soient frequents & ordinaires;si est-ce que le plus souuent ils sont insupportables,selon le dommage qu'il nous causent vous le ressentez maintenant à vostre tour par experience, & i'en ay fait l'essay dés long-teps. Quel remede?de murmurer contre le Ciel,c'est coniurer ses foudres à nostre ruïne;car comme il est iuste,il ne fait rien sans raison.De se plaindre contre la raison,c'est témoigner qu'on n'en a pas : à quoy donc se faut-il resoudre?de prendre patiéce c'est le plus souuerain remede:mais le plus cuisant à nostre playe. De pleurer tout nostre saoul,c'est vn soulagement à ce mal,mais aussi vn moyen pour en produire vn autre. De quel costé donc se tournera-t'on ? pour moy ie tiens que vuider l'amertume de nostre ame par le canal de nos yeux,& par les plaintes euanter nostre ennuy, que c'estvn souuerain remede,attendant que le temps y mette sa derniere main pour l'entiere guerison. Ce n'est pas Monsieur, que ievüeille authoriser vos larmes,&vos souspirs,ils seroient excusables, & bien receuables pour vostre soulagement s'ils estoient limitez: mais leur abondance condãne leur durée,à cause du dommage qu'elle vous peut apporter,c'est assés pleuré la condition d'vn homme heureux

peut-eſtre qu'à cette meſme-heure, il ſe rit de vos larmes & de vos plaintes, comblé de toutes ſortes de felicitez: ſa vie nous le peut perſuader, & ſa mort faire croire. Trefve donc à ces plaintes, puis que la raiſon vous le commande, & que voſtre ſeruiteur vous en prie.

LETTRE DE CONSOLATION d'vn ſeruiteur à vne grande Dame, ſur la mort de ſon mary.

MADAME,

Ie ne ſçay qui a plus perdu de vous ou de moy, vous n'auez plus de mary, & ie n'ay plus de maiſtre. Pardonnez à mon cœur, s'il conteſte auec le voſtre, l'excez de ſa perte, ſi elle vous eſt extréme, elle ne m'eſt pas moindre, & ie ne vous cederay iamais au reſſentiment de ſa douleur, que par diſcretiõ. Car la verité réd mõ mal ſi ſenſible, qu'il faut que ie le taiſe pour le bien exprimer. Vous en pouuez pourtant iuger, en vous iugeãt vous-meſme, ou plutoſt tirãt de l'excez de vos peines la conſequence de mes maux: ſi en vous connoiſſant mal-heureuſe, vous m'auoüerez miſerable puis qu'il ſemble que ce ſoit vne neceſſité, que ennuis ſoient mes triſteſſes. Or, que puis-ie pour voſtre conſolation, ſi ie ſuis defectueux pour me cõſoler moy méme? Mõ ame affligée, n'a que des mouuemens tous confus de ſa paſſion: mon cœur ne ſouſpire que du mal de ſon martyre, & mes yeux tous noyés de larmes ont oublié de voir le iour auſſi-bien leur Soleil ne luit plus au monde: tellemẽt que vous

auez tout ce que ie vous ſçaurois donner. Gardez donc inuiolablement vos ennuis,& ie conſerueray eternellement mes triſteſſes,auſſi-bien leur ſujet eſt trop digne,pour les oublier iamais
Madame, de V oſtre.

AVTRE LETTRE DE conſolation à vne Mere, ſur la mort de ſon fils.

MADAME,

Dés lors que i'ay ſçeu la mort de Monſieur voſtre fils, i'ay creu qu'vn tel accident ne portoit iamais auec ſoy,que la patience pour remede,&que toutes-fois c'eſtoit vne conſolation trop foible pour charmer voſtre ennuy en l'excez de ſa force. Les raiſons vous ſeruiront de loix, les loix de conſtance, pour ſupporter le changement du temps, dont le cours aneantit toutes choſes,& peu à peu s'aneãtit luy-méme. Tout ce qui a à eſtre,preſuppoſe la fin,le monde a ſes ans contez, le Soleil ſes iours bornez, & la Lune ſes nuicts limitées; l'air ſe conſume luy-méme, l'eau ſe va abyſmant dans les creux de ſes ondes, & le feu ſe bruſle en ſes mouuemens:tout tend à ſon cẽtre, le centre à vne fin, & cette fin à vn riẽ & ſi ce rien encore ſe pouuoit comprendre,il auroit ſa decadance dans vn autre neant imaginaire.Iugez donc maintenãt, Madame, ce que nous pouuons eſtre, puiſque méme ce qui nous fait eſtre,tend à n'eſtre plus: ſi-toſt que nous ſommes nez,nous commençons à mourir:le premier iour de noſtre vie, eſt

le

le premier de noſtre mort:ſortãt du berceau,le tombeau nous ſuit : nos iours éclairent à nos nuits, & nos nuits au decroiſſement de noſtre âge:ainſi par des reuolutions eſſentiellemẽt naturelles,tout aboutit dans les raiſons de l'Eternité. Que direz-vous, Madame, voſtre fils eſt mort,eſt-ce vn prodige en noſtre ſiecle, & vn miracle en nos ans, puiſque les loix, les iours, les heures,les minutes,& les momens rendẽt ſi frequẽte & ſi ordinaire cette neceſſité mortelle, que nos yeux ne ſe paiſſent d'autre objet , ny nôtre connoiſſance d'autre verité?Vous me direz, il n'a gueres vécu : non, mais aſſez, puis qu'il eſt mort. Les Indiens tenoient à grande eſtime, & comme fauoris de leurs Dieux,ceux qui mouroient ieunes , eſtans priuez de l'incommodité de la vieilleſſe , qui eſt l'hyuer de toutes les ſaiſõ .Et c'eſtce qui fit dire à Socrate qu'il voudroit renaiſtre, pourveu qu'il fuſt aſſeuré de mourir en ſortant du berçeau,ſçachant qu'il n'eſt rien de plus doux en la vie de l'hõme,que le laict de ſon enfance. Heureux donc celuy qui ne ſçait que c'eſt du mal-heur , & qui meurt ſans connoiſtre cette neceſſité de mourir. Les miſeres nous vieilliſſent plus que nos ans,auſſi nous accablent-elles plus que nôtre âge : le baſton qui ſupporte nôtre foibleſſe, ſuccombe ſous leurs efforts: ainſi leur force ne trouue point de reſiſtance qu'en noſtre ruïne. Adieu,ie vous laiſſe la raiſon,puis qu'elle tempere les excez , & modere les choſes plus extrêmes : ie ſuis affligé moy-meſme de ne vous pouuoir aſſez conſoler.

Lettre de consolation à vne Dame, sur la mort de son frere qui auroit esté tué d'vn coup de canon.

MADAME,

Si le ressentiment que i'ay de la mort de Monsieur vostre frere, comme son seruiteur, est si cuisant, qu'il me faudroit emprunter vne autre langue pour le dire, aussi-bien qu'vn autre cœur pour le dignement souffrir, quel peut estre le vôtre, si la nature méme n'é a de plus se. ueres? Quãd i'y pése, ie me perds en mes pẽsées & si c'est tousiours, ie me ne sauueray donc iamais, nõ que ie n'aye frãchy sõ sort: car qui auroit ainsi enuie de viure apres vne si belle mort, Mais que dis-ie? est-ce soulager vn mal, que de le rendre sans remede? Ha! c'est l'excés de mon ennuy qui par son müet langage parle contre la raison. I'ay failly, Madame, & si voudrois-ie pourtãt auoir franchy ces erreurs, toutes-fois il n'est pas permis de mourir pour s'exempter des infortunes, ce sont les peines qui verdissent les lauriers? que seroit-ce du bien, si le mal n'estoit au monde? Arrestez-donc vos larmes, bien que ie ne donne point cesse à mes plaintes, il est defendu d'ensuiure le mal par exemple. Et quoy qu'vne méme cause, cause nos ennuis, en ce méme sujet, nous sommes dissemblables? car ie suis foible pour la constance des anciens: & vôtre vertu n'est pas ployable aux corps de la Fortune: ainsi vous auez des remedes, pour vostre mal, & moy ie n'ay que des merites pour en tre-

teni:

tenir ma playe. Mais quittons les fueilles pour venir à l'arbre, & l'arbre méme pour parler de la racine. Il eſt donc mort ce Cheualier ! & qui l'a tué? ſon courage, & conſequemment l'honneur: heureux trepas, que les plus grands enuiēt, mais il faudroit eſtre fils de Mars pour auoir ſon tombeau, & Mars méme pour auoir ſa vaillance : il faudroit eſtre fauory de Minerue pour auoir ſes merites, & Minerue méme pour auoir sõ ſçauoir, ſçauoir qui fait ſçauoir à tout le mõde qu'on a perdu tout ce qu'on peut perdre, & par conſequent tout ce qu'on peut gagner. Or laiſſons la perte generale pour parler de voſtre particulier vous auiez quatre freres, le plus ieune eſt mort, que dirons-nous? le Ciel l'a voulu: comment l'a-il eu? les larmes ſuiettes à ſa loy n'auoient point de tranchant pour ſon dommage: vn canon qui fait trẽbler la hardieſſe, la vaincu ſans le vaincre, car il s'eſt vaincu luy-méme. Tant plus ie parle, plus ay-ie ſujet de me taire, la triſteſſe ne demãde pas des objets languiſſans, ny l'afflictiõ des ſujets pitoyables: qu'il vous ſuffiſe, Madame, qu'il eſt immortel, & de nom, & d'effet: que s'il ne vit plus, il ne mourra plus auſſi, vos regrets offenſent ſon honneur, vn bien ne doit iamais eſtre ſouſpiré, il eſt heureux de ſon mal-heur, il revit de ſa mort, la terre n'eſtoit plus digne de ſa gloire, ny ſa gloire plus digne de nous: le Ciel, comme iuſte, l'a voulu recompenſer, l'vn s'eſt donné à l'autre: mais ie ne ſçay qui a le plus gagné, ny qui a plus perdu maintenant de vous ou de moy, Madame, car s'il eſtoit frere, il étoit mon Seigneur, & moy par conſequẽt ſon ſujet, & le voſtre tres humble.

LETTRE DE CONSOLATION à vn Pere sur la mort de son Fils.

MONSIEVR,

Bien que vous ayés fort raison de vous plaindre, si en auez-vous beaucoup plus de vous consoler. Il n'ét point de mal au mõde qui n'aye son remede. Mõsieur, vostre fils est mort, n'est-il pas heureux, d'estre exempt de nos miseres? que sert-il de fuyr ce qu'on ne peut éuiter, il a passé le plus doux de ses ans : ieune il estoit venu, ieune il s'en est allé, sõ prin-temps l'a veu mourir, peu d'épines en ses nuicts: vous regrettez vôtre perte, il se resioüyt de son gain : vous pleurez sa mort, & il regrete vôtre vie: il a passé ce facheux destroit de la nature, il voit de son port vôtre tourmẽte, qui vous fait craindre ce qu'il a éuité. Donnez cesse à vos ennuis, ne pensez point à son tombeau, songez à vostre sepulture ; il ne mourra plus, & vous deués mourir, c'est l'auãtage qu'il a sur vous. Socrate ne s'estima iamais mal-heureux qu'en sa vieillesse, croyãt celuy-là fauory des Dieux qui mouroit en son berçeau. I'ay tort de vous mettre en auant tant de raisõs pour vous consoler, comme si vous deuiez estre affligé de vôtre perte, vous donnez vos larmes à la coustume & non à la necessité. C'est assez, & non iamais trop, en vous seruant,

Monsieur comme

Vostre.

LETTRES A VN AMY QVI *auroit perdu sa qualité, son Office estant supprimé.*

MONSIEVR,

L'amitié que ie vous ay tousiours portée m'a fait viuement ressentir vostre mal'heur & tellement qu'estant obligé à le plaindre, ie vous rends ce deuoir, pour vous témoigner le déplaisir que i'en ay receu, qui m'est aussi cuisant que son sujet est grand. De tacher à vous consoler, ce seroit venir trop tard, puisque vous estes tousiours resolu en toutes vos actions, outre que de si foibles effets n'alterent pas facilement les puissances de vostre esprit : car si vos merites vous ont donné de qualitez, vos merites vous les conseruent encores : & bien que vous n'en soyez que partie le possesseur, vous n'en perdez pourtant que l'vsufruict : de sorte que si vous quittez vostre degré, ce ne sera pas au moins pour descendre, demeurant tousiours en vostre premier estre. Cette raison vous doit donc consoler,

Monsieur,

Et cette verité vous satisfaire pour ma consideration, que ie suis, & seray toute ma vie,

Vostre.

LETTRES

LETTRE D'VN AMY, QVITTANT le monde.

MONSIEVR,

L'amitié que ie vous ay tousiours portée, m'oblige de vous rendre ce dernier deuoir pour vous asseurer que i'ay quitté le monde, auec regret d'auoir encore attendu. Mais ie suis trop heureux, n'en ayant plus ny l'esperance, ny le desir, puisque les effets en sont accomplis, dont ie rend vn million de graces au Ciel, & particulierement de ce que conseruant ma vie pour son seruice, ie la conserue pour mon salut. Ie commenceray donc à compter d'ores-en-auant mes iours, puisque ie commence maintenant à viure, & ne beniray ma [illegible]e sous l'esperance de ma sepulture, [illegible] itraire à mon berçeau. Cependant [illegible] t, & moy heureux. Ie vous laisse [illegible] apres l'auoir laissé : nous auons [illegible] nin à faire, ie prés le plus court; [illegible] heux, toutes-fois la recompense [illegible] peine, il estoit necessaire de m'obliger moy-méme, pour rendre ce deuoir à mon bien ; Adieu, mon cher amy, ne regrettez-pas mon bien ; car vos plaintes vous offenseroient vous-mesme, comme iniustes, que ie ne sois en vostre souuenir, & vous serez en mes prieres.

LETTRE D'EXCVSE.

MONSIEVR,
Si les excuses legitimes exemptent le deuoir, ie suis absous de la promesse que ie vous ay faite, pour l'importance des affaires qui me sont seruenuës: ie regrette pourtant de ne vous auoir tenu ma parole, mais mon regret & ma volonté vous peuuét satisfaire. Ie me donneray ce bien plutôt de vous voir, & cét honneur de vous seruir,

Monsieur,
Puis que ie suis,
Vostre tres-humble seruiteur.

LETTRE D'VN AMY POVR LE *dissuader de quitter le monde.*

MONSIEVR,
Ie viurois sans ressentiment, si ie ne portois patiemment le deplaisir d'vne absence si chere comme la vôtre, & dont l'eternité sont les lim tes. L'amitié que ie vous ay toufiours portée y contrarie, & ma propre inclinatiô pour vôtre seruice, y repugne: de sorte que toutes mes volontez ensemble s'opposent à vôtre dessein. Ie me suis toûjours nourry auec vous, vos actiôs ont serui d'exemple aux miennes: Bref, i'ay pris telle habitude à ioüir de vôtre presêce que cette coustume s'estât conuertie en naturel, vôtre separatiô interesseroit ma vie. Il semble toutesfois que ie prefere mô bien au vôtre, & que sur des foibles considératiôs de mon contentemêt, ie

ie m'oppose à vôtre salut, mais non:cas si dans les plus poignantes épines naissent les roses soüefves : de mesme dans le plus fort des miseres du monde, vous pouués trouuer la tranquillité de vôtre écrit, & des apprentissages du mal, former des leçons pour vôtre bien. Vn bon Capitaine ne recherche iamais de foibles victoires, pour auoir de simples couronnes, & ainsi apres auoir bien combattu & vaincu les appas & les charmes de la terre, vôtre triomphe sera plus grand dans le Ciel. Changez-donc vôtre resolution, les effets en sont trop importans, il faut mourir dans le monde, pour le contentement de celuy qui vous y a fait naistre (vôtre pere) de qui les iours semblent desia dépendre des vôtres; de vôtre mere, dont vous estes l'esperance, & l'appuy, &enfin de tous vos amis& seruiteurs, dont mon affection contestera le premier rang.

LETTRES POVR SE PLAINDRE à vn Seigneur.

MONSIEVR,

Apres auoir beaucoup enduré sans esperance de remede, les plus fortes patiẽces s'affoiblissent de vieillesse. I'en parle par raisõ, puisque par experiẽce i'en suis vn irreprochable témoin. Ie vous diray donc que toutes les incommoditez qu'vne personne de ma conditiõ peut souffrir, me sont toûjours presentes, & que ie n'ay d'autre consolation en mon mal, que la croyãce de ne pouuoir iamais estre plus miserable : Iugez en quel estat ie suis , ie ne le puis dire

mais vous le pouuez penser,& en ayant l'imagination, vous en aurez la pitié dans l'ame:car c'est vne consequence à vostre bon naturel. Et ainsi pour vous obliger vous-mesme, vous me ferez du bien,ie l'espere auec le desir de n'en viure pas ingrat,& le desir auec l'esperance de n'en mourir pas vostre obligé, mais bien,

Monsieur,

Vostre.

AVTRE LETTRE A VN AMY, pour luy faire sçauoir la mort de sa Femme.

MONSIEVR,

Ie ne sçay par quel bout cõmencer pour vous dire mon mal-heur:de l'exprimer auec des paroles, c'est le taire, de le monstrer par effect, c'est ne le dire pas : car son excez excede mes pensées,& rien que mon seul ennuy ne le comprend. Iugez donc maintenant de quelle qualité est ma tristesse;mais si faut-il que vous sçachiez plutost la cause,c'est la mort de ma femme. Or pardonnez-moy,Monsieur,la parole me defaut, mes souspirs m'interrompent, & mes larmes effacent ce que i'escris, comme si mes yeux estoient sensibles au rapport de ma misere. Qu'il vous suffise donc, que ie suis autant affectionné à vôtre seruice,comme ie suis affligé de mon mal. Ie ne vous sçaurois dire dauantage,pour exprimer la verité de l'vn & de l'autre.

LET

LETTRE D'VN NOVVEAV MARIÉ à son Beau-frere.

MONSIEVR;

L'honneur de vôtre alliance m'est chere ; que ie ne m'estimeray iamais plus heureux, qu'alors que ie me iugeray capable de meriter. Ce deuoir vous témoignera à quel interest i'ay vôtre consideration, laquelle m'a donné tout à la fois, auec le desir de vous cõnoistre, la volonté de vous seruir. Ie n'ay point d'autre passion dans l'ame, ny d'autre ambition en mes desseins : c'est tout ce que i'espere; c'est tout ce que i'attends, mais auec tant d'impatience, qu'il me reste de liberté (apres vne si douce seruitude) de viure fidelle, pour mourir constant,

Monsieur,

Le plus humble de vos seruiteurs,

AVTRE.

MONSIEVR;

L'honneur de vôtre amitié m'oblige tellement à quelque digne reconnoissance, que ie suis tout plein de volonté pour vôtre seruice, & tout plein de defaut pour vous le rendre. I'attendray dõc le temps & l'occasion, afin que par vôtre commandement ie puisse signaler mõ obeyssance, laquelle me fera tousiours paroistre en quel lieu que ie sois pour celuy que ie suis,

Monsieur,

Qui est, Vôtre,

AVTRE.

MONSIEVR,

Vous vous plaisez tousiours à obliger ceux qui vous sont les plus redeuables, i'en suis témoin, & vôtre courtoisie l'experimente tellement, que ie suis honteux d'estre tousiours vôtre obligé, sans pouuoir seulement esperer d'en reconnoistre iamais la faueur : toutesfois si la passion que i'ay pour vôtre seruice vous peut satisfaire en mes defauts, agréez-la, ie vous supplie, puis qu'elle procède,

Monsieur, de

Vostre.

LETTRE POVR SE PLAINDRE à vne personne inferieure à soy.

MONSIEVR,

Le iugement que vous auez fait de mes actions, me fait croire que vous n'en auez pas beaucoup, puisque vous ne sçauez que c'est de la raison, comment pouuez-vous connoître son contraire? Il est aisé de vous tromper, si entre le bien & le mal, vous ne faites point de difference. Pour moy, ie vous pardonne, estant incapable de m'offenser. Vous ferez vôtre deuoir, lors que vous connoîtrez celuy que vous estes obligé de me rendre, pour vous obliger vous-mesme.

LET

Lettre pour se plaindre de quelque offense.

MONSIEVR,

Vos paroles vous offensent beaucoup; & vos effets encore d'auantage. I'ay pitié de tous les deux; l'vn nous fait paroistre volage, & l'autre temeraire. Ie croy que vous n'estes-pas à vous en repentir: mais qui fait le mal, n'est pas absous pour en estre marry; il faut qu'il en porte la penitence. Ie ne prends rien en jeu lors qu'on me pince. Si vous en doutez, voicy mon nom qui cautionnera mes paroles.

LETTRE D'VN SEIGNEVR DISGRACIE *de son Prince, sans sujet.*

MONSIEVR,

Puis qu'apres tant de biens, il me faut maintenant souffrir le mal de vôtre absence, i'y apporteray encore mes volontez, tousiours soûmises sous les vôtres, & me blameray d'auoir failly, sãs en sçauoir la cause, pour n'auoir point sujet de me plaindre de vous, car iè suis tellement ialoux de vôtre hõneur, qu'i'ayme mieux estre estimé coulpable, ne l'estant-pas, que vous iniuste. C'est mon inclination MONSEIGNEVR, que i'ay tousiours de la verité de vos merites & & ie l'entretiendray encore de ce méme alimẽt iusques au tombeau. Or si par mon obeyssance vous m'auiez esleué à quelque commencement de fortune, i'estois redeuable à vôtre bonté, & si maintenant vous m'auez reduit en mõ premier estre, c'est pour me faire connoistre l'excez de vôtre pouuoir: mais cette counoissance estoit inutile, puisque ie n'en ay iamais douté, pour

tant c'estl'interest de ma fortune, laquelle vous auez faite en plusieurs années, & maintenant defaites en vn momẽt: croyant peut-estre que c'étoit vn courage trop imparfait pour sortir de vôtre main. Ie suis contẽt de tous ces deplaisirs, i'encheriray tousiours la cause, & ne m'ẽ plaindray iamais; que ie ne me plaigne de moy méme, puis que venãt de vous, ils ne peuuẽt estre que dignement soufferts. Tout ce que ie regrette, c'est que ayant si long temps vescu sous l'honneur de vôtre seruice, le Ciel me priue de ce bien sans mourir : car que me seruira maintenant ma vie; ie ne compteray plus mes iours, puisque ie ne vous obeiray plus, ie m'estimeray d'ores-en-auant inutile au monde, n'estant plus propre à vous seruir & borneray toutes mes ambitions d'vn seul tombeau, sans auoir iamais de plus forte passion que sa iouyssance. Lors que ie cõsidere mon mal-heur en la perte de vos bonnes graces, la seule pẽsée m'afflige tellemẽt que pour trop endurer les tourmens mémes semblẽt auoir pitié de mes peines: car ils meprisẽt de me gehenner, aussi est-ce vne perte signalée, perte dont le gain m'estoit si cher, que toutes les richesses du monde n'estoient qu'vn neant à mõ estime. Adieu, *Monseigneur*, viuez content; & si tant est que par pitié ie daigne estre en vostre memoire, le seul bien adoucira encore mes miseres puisque ce souuenir sera inseparable de celuy de mes seruices, & dõt i'augmenteray, toûjours, en decroissãt le nõbre par volõtez, attendãt vôtre grace, que ie n'ose esperer comme mal-heureux, ny demãder cõme coulpable, mais bien, Monsieur comme Vôtre.

LET

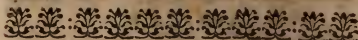
LETTRE DE CONSOLATION
à vne mere, sur la mort de sa fille vnique.

MADAME,

Ne rejettez pas s'il vous plaist, ce remede de consolation, le croyant de méme nature que les autres qu'on applique à vôtre playe : quoy que semblable, il est different. Car ie ne desire pas, MADAME, tout à coup vous consoler : au contraire, ie vous veux affliger d'auantage, si d'auantage se peut, vous ramenteuant le sujet de vôtre infortune. Il est vray, vôtre fille vnique est morte. Vnique veritablement, non en nombre seulement; mais en merite, & consequemment toutes vos delices sont enseuelies dans son tombeau : quel excez de mal-heur ! l'obiect de vos plus douces esperances, & de vos plus ardents desirs s'est eclipsé de vos yeux; mais d'vne telle sorte, qu'il ne leur luira iamais plus: quelle infortune ? Enfin, si la vie de vôtre vie, veu que depuis sa mort vous mourez sans cesse, est esteinte, & le flambeau ne s'en r'allumera iamais : quel accident deplorable! il est vray, que refuser des larmes & des souspirs à ce mal-heur, c'est estre plus inhumain que l'inhumanité méme, puisque la nature exige de nous auec raison ce iuste deuoir. I'authorise donc, tellement vostre ennuy, MADAME, que si vous estiez moins triste que vous n'estes, ie croirois moindre vôtre perte, & par cette croyance, iustement conceuë, vous &

moy offencerions la gloire du sujet. Pleurez ; pleurez donc, MADAME : quoy qu'on die, les larmes sont toûjours biẽ seantes aux yeux d'vne mere affligée de la mort de sa fille,& encore d'vne telle fille, qui estoit doublement vnique pour n'auoir point d'exemple Mais aprés tout, prenez garde, s'il vous plaist, MADAME, que le feu de l'amour ardant que vous portez à cette Defunte, ne vous cõsume peu à peu en vous deceuant ; s'aydant d'vn moyen contraire à la nature, qui est celuy de ces larmes dont l'abondance pourroit enfin menacer vôtre vie du naufrage. Il est necessaire, maintenant en vous importunant, que chaque vertu regne à son tour ; vôtre vertu de magnamitié de sçauoir plaindre raisonnablemẽt ce qui est à plaindre, a ioüé auec honneur, son personnage ; c'est à cette heure à vostre prudence à paroistre sur le theatre, & prenant en main le gouuernail & le timon du nauire de vôtre vie, qui dés long-tẽps flote au gré des vents de vos souspirs, sur la mer orageuse de vos larmes, le faire surgir au port où la raison vous attend.

AVTRES



AVTRES LETTRES de Complimens, & d'Amour, à la mode de la Cour.

LETTRES DE COMPLIMENTS.



ONSIEVR,

Celle-cy apres tant d'autres vous asseurera encore de nouueau, que ie suis vôtre seruiteur. Ie suis ennemy des paroles ; car ie ne voudrois iamais auoir que des effects pour vostre seruice ; afin d'être estimé vn de vos plus vtiles seruiteurs.

AVTRE.



ONSIEVR,

Ie vous enuoye cét effet de ma souuenance, pour vous visiter de ma part , & vous asseurer, que ie m'ennuye grandement en l'attente des occasions de vous seruir , bien que ie les recherche auec passion , ie vous prie de le croire, puisque c'est le meilleur de tous vos seruiteurs qui vous en asseure.

AVTRE

AVTRE.

MONSIEVR;
Ie tiens à tel honneur la possession de vos bonnes graces, que ie ne m'estudie tous les iours qu'à la meriter, pour me la rendre eternelle: mais ie ne sçay commẽt faire pour y paruenir : car bien que ie vous honore, & que ie vous aime par dessus toutes les choses du monde, ie ne fais en cela que mon deuoir, puisque vôtre merite m'y oblige. Il faut donc encore que ie vous serue, & qu'ainsi, de mes respects, de mes affections, & de mes seruices, i'en tire vne raison, qui me seruira de tiltre pour conseruer eternellement cette chere iouyssance de vos bonnes graces, en qualité de vôtre seruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR;
Ce deuoir ne sera qu'vne confirmation des protestations que ie vous ay faites de viure fidelle, & mourir constant. Le plus humble, & plus fidelle de tous vos seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ce teſmoignage de mon ſouuenir vous aſſeurera de ma part, que ie ne vous oublieray iamais, & qu'en quelque lieu où la Fortune me conduiſe, ie vous addreſſeray toutes mes penſées, particulierement les deſirs d'eſtre honoré de vos commandemens, puis qu'à leur faueur mon obeyſſance me peut faire remarquer,

Monſieur, Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie vous ay dit mille & mille fois, que i'eſtois voſtre ſeruiteur; ie ſuis las de vous le témoigner ſi long-temps par des paroles; honorez-moy donc, s'il vous plaiſt de vos commandemens, afin qu'en effet ie vous en aſſeure. C'eſt Monſieur, Vôtre ſeruiteur qui vous en prie, Tel.

AVTRE.

MONSIEVR,

C'eſt trop attendu apres la Fortune; ie n'ay iamais pû encore rencontrer l'occaſion de vous ſeruir, il faut que par importunité vos commandemens me la donnent. Car ie vis en impatience de vous aſſeurer;

Monſieur, Que ie mourray.

Voſtre ſeruiteur.

AVTRE

AVTRE.

MONSIEVR,
Il eſt temps que ie treuue de l'employ pour l'obeyſſance que ie vous ay vouée : car le deſir que i'ay de vous ſeruir, me deplaiſt, ne pouuant eſtre changé en effect par l'occaſion, qui ialouſe de mon bien, veut que ie porte toûjours inutilement la qualité de,
Monſieur, Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie ſuis honteux de vous auoir protesté ſi ſouuent, que ie ſuis vôtre ſeruiteur, priué du moyen de vous le témoigner par mes ſeruices. Ie ne vous en donneray donc plus des aſſeurãces de paroles, il eſt temps de venir aux effets, commandez-moy donc quand il vous plaira,
Monſieur,
Pous paroiſtre en effet, Vôtre.

AVTRE.

MONSIEVR,
La paſſion que i'ay à vôtre ſeruice, vous enuoye pour Meſſager celle-cy: qui vous aſſeurera de ma part en vn mot, que ie ſuis à l'ordinaire tout vôtre, & qu'à toute heure vous pouuez diſpoſer de moy, comme l'vn de vos valets,
Monſieur, Comme eſtant,
Le plus fidelle, & plus obeyſſant
de tous les vôtres.

LET

LETTRES DE PRIERE.

MONSIEVR,

Ie somme vôtre courtoisie continuant à m'obliger de plus en plus, à m'honorer de cette faueur, dont le souuenir establira son seiour en ma memoire, iusques à la satisfaction : car le nom que ie porte de vôtre seruiteur, n'aura iamais le nom d'ingrat. Ie soussigneray dôc cette verité de mon tiltre ordinaire.

Vostre seruiteur tres-humble.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous fera deux prieres pour moy, tout à la fois: l'vne de m'honorer de vôtre assistance en tel affaire ; & l'autre de vos commandemens, afin que par les effets de cette derniere ie puisse me reuancher des effets de la premiere: Vostre seruiteur attendra donc l'accomplissement & de l'vn & de l'autre, Tel.

LETTRE DE REMERCIEMENT.

MONSIEVR,

Ie vous asseureray seulement par celle-cy que mes effets vous remercieront à la premiere rencontre de quelque occasion des faueurs que i'ay receües de vôtre courtoisie: car ie meprise grandement la satisfaction des paroles, & quoy qu'elles soient eloquentes, si croy ie pourtant que les effets disent encor mieux. Ie me tiens donc à cela & ne vous payeray point d'autre monnoye.

Monsieur, Vostre seruiteur qui vous asseure.

AVTRE.

MONSIEVR, Puis qu'il faut que le remerciement se rapporte en quelque façon au bien-fait receu, ayant esté obligé par les effets, ie vous diray donc, pour tous discours, que mes effets vous remercieront des faueurs dont vous m'auez honoré; & ce ne seront que des effets de seruices;

Monsieur, comme

Vostre tres-humble seruiteur.

LETTRES POVR RESPONDRE *à celles de remercîment.*

MONSIEVR, I'estime que vous ne pouuez mieux reconnoistre les deuoirs que ie vous ay rendus, qu'en les effaçant de vostre souuenir, parceque desirant de vous en rendre de plus grande importance, & sans nombre, ces premiers, à regret, & qui sont si petits occuperoient iniustement en vostre memoire la place des plus grands qui leur doiuent succeder. Ie vous prie d'auoir esgard à ces raisons, comme procedant,

Monsieur, de

Vostre seruiteur.

AVTRE

AVTRE.

MONSIEVR,
Les remerciemés que vous m'auez fait touchăt les deuoirs que ie vous ay rendus,m'ŏt tellemĕt obligé,qu'il m'a fallu prendre la plume pour vous en remercier,ſi bien que vos actions de graces confirmeront l'authorité que i'ay de porter auec le nom de voſtre ſeruiteur,

Monſieur, Celuy de voſtre obligé Tel.

LETTRE POVR ESCRIRE à vn Amy malade.

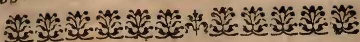
MONSIEVR,
Celle-cy vous viſitera de ma part,pour vous aſſeurer du regret que i'ay de voſtre indiſpoſition : i'euſſe déſiré en eſtre le porteur,mais la neceſſité de ma preſéce en ce lieu où ie ſuis me ſeruira, s'il vous plaiſt d'excuſe, non pas toutesfois legitime, ſi vous me iugez encore plus neceſſaire auprés de vous:car vous ſçauez que vos commandemens ne trouueront iamais de l'exception en mon obeyſſance,

Monſieur, Comme

Le plus fidelle de tous vos ſeruiteurs, Tel,

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie ne ſçaurois dire eſtre ſain depuis les triſtes nouuelles de vôtre maladie.Ie vous prieray donc de ioindre à l'intereſt que vous auez de recouurer voſtre ſanté, celuy de la mienne, puis que voſtre gueriſó eſt mó ſoulagemĕt.C'eſt la priere, Monſieur,de Voſtre. E



LETTRES AMOVREVSES.

A LA PLVS PARFAITE du Monde.



ON, Ie ne vous appelle point autrement, pour vous faire connoiſtre parfaite, ma Belle, puiſque c'eſt voſtre nom propre, car les plus belles de ce temps ne font eſtime de leur beauté, ſi elles ne portét quelque marque de voſtre reſſemblance: moins encore les plus vertueuſes de leur vertu, ſi la voſtre admirable, n'en a eſté le modele; & ce à cauſe que les plus ſains iugemens pour paroiſtre tels, l'ont iugé de la ſorte, & la raiſon meſme authoriſant cette verité pour ſa gloire, en à détruit à iamais ſa doute. Viuez donc ſeule ſemblable à vous-méme, cher objet de mon amour, & reſoluez-vous, s'il vous plaiſt de bonne heure à aymer quelqu'vn des plus accomplis de ce ſiecle par faueur, puiſque vous n'en trouuerez iamais dans le monde qui le meritent: & ſi c'eſt quelque fidelle, ie me promets par deſſus tout cét aduantage, puiſque vous eſtes iuſte, & moy le plus fidel Amant qui iamais ait eſté.

SILVANDRE.

LETTRES

LETTRES AMOVREVSES

Lettres de preſentation de ſeruice.

NE vous offenſez point, s'il vous plaiſt, ma Belle, ſi ie profane maintenãt vos Autels pour l'offrande que ie vous fay de mes ſeruices, parce que ie n'ay pû trouuer en mes ſoûmiſſions vn preſent qui fuſt plus reſpectueux. Ie ſçay bien pourtant que c'eſt vne temerité de vous offrir ſi peu de choſe, mais n'ayant rien en moy de plus digne, vous me iugerez pardonnable, meſme ſi vous oubliez pour vn peu de temps les appas & les charmes qui accompagnent voſtre beauté, les douceurs & les graces qui animent vos actions, & enfin toutes ces vertus qui vous rendent ſi parfaite, & d'autant que ne vous reſſouuenant pas de toutes ces belles qualitez, qui vous fõt eſtimer ſans exemple, vous ſerez ſans doute plus libre à me pardonner l'offence que ie fais en m'offrant à vous de vous offrir ſi peu de choſe.

SILVANDRE.

AVTRE.

VOicy le premier hommage de ma ſeruitude que ie rẽds auiourd'huy à vos merites, belle Chaſte Clorinde. Ie ſçay biẽ que c'eſt vne temerité de vous offrir vne choſe indigne de

vous : mais ie ſçay bien auſſi que ma temerité ſeroit encore plus grande,ſi ie croyois vous en pouuoir offrir d'autres , puis que tout ce qui eſt en moy,&en tous les hommes du monde,quoy que ce ſoit,ce n'eſt rié pour eſtre digne de vous eſtre preſenté. Accuſez donc vôtre perfection du defaut de cette offrãde,& ne la croyez point receuable qu'en procedant du plus fidel Amant qui ſoûpire au monde.

SILVANDRE.

AVTRE.

VOicyenfin,ma Belle,le preſẽt des ſeruices que le Ciel reſeruoit dés long - temps à vos merites,ou pour mieux dire le ſeruiteur , le voicy de volonté proſterné à vos pieds , porte ſon cœur entre les mains pour l'offrir au vôtre comme entierement vôtre.

AVTRE.

APres eſtre venu icy au bout de voſtre renommée pour vous admirer,ie vous rẽd maintenant par hommage les effects de cette admiration,qui ſont les vœux de l'eternelle ſeruitude que i'ay voüée à voſtre beautévnique,& ſans exemple, & moy pareillement : ſans comparaiſon,en amour,& en fidelité.Receuez dõc, s'il vous plaiſt,ce tribut : que i'authoriſeray par le tiltre que ie porteray toute ma vie de vôtre eſclaue.

SILVANDRE.

AVTRE.

VOicy vn bleſſé de vos beaux yeux, qui vous demande quelque ſorte de remede pour ſa playe, mais vn remede de ſoulagement, & non de gueriſon : car il ennuie cette gloire, de pouuoir mourir de cette bleſſeure, puis que vous l'auez cauſée, pourueu que vous permetiez que ce ſoit en qualité, de Vôtre ſeruiteur.

AVTRE.

PVis qu'il faut neceſſairement dire ſon mal au Medecin, ie vous le dis, belle Clotinde, comme à celle qui me peut guerir, que mon mal d'amour procede de vôtre beauté comme parfaitement aymable: c'eſt à vous maintenant à m'ordóner le remede, & m'eſt permis de vous dire mon ſentiment : ie tiens que l'honneur de vos bonnes graces m'eſt le plus ſouuerain.

SILVANDRE.

AVTRE.

MADEMOISELLE,

Les charmes de vôtre beauté m'ont tellement rauy en moy meſme, que mon cœur eſt tout à vous, mon obeïſſance à vos commandemens, & toutes mes volõtez aux vôtres; enfin ie n'ay rien de libre que la ſeule parole, pour me dire voſtre ſeruiteur,

SILVANDRE.

AVTRE.

PVis que la Nature vous a destinée pour seruir de glorieux Autel à receuoir les offrandes, & de respect, & de seruitude, ie vous offre la mienne, auec le pouuoir absolu de disposer de mes volontez à vostre gré, comme estant, & de nom & de faict vostre esclaue ;

AVTRE.

VOs beaux yeux, ma Belle, m'ont rauy le cœur auant que i'aye eu le moyen de vous l'offrir. Conseruez-le donc cherement dans le vostre, puis que ie suis tout vostre par le vœu que i'en ay fait en qualité, de vostre esclaue.

AVTRE.

IL est temps, ma Belle, que ie me confesse, vaincu par les armes de vôtre beauté vnique & sans exemple: aduoüez donc ma deffaite, tandis que ie publieray vostre triomphe, auec les tiltres de ma seruitude :

SILVANDRE.

AVTRE.

MADEMOISELLE,)

Deslors qu'auec vostre Beauté i'eus la connoissance de vos merites, ie ressentis quelque secrette puissance, qui força doucement mes volontez à vous honorer, & mon cœur à souspirer de vostre amour. Puis donc que l'integrité de mes seruices destinée pour vos commandemens, afin que i'aye l'honneur de vous obeyr, authorisez, s'il vous plaist, de vostre consentement la qualité que ie porte, de

Vostre seruiteur.

RESPONSES POVR LES Dames aux lettres d'offres de seruice.

MONSIEVR,

I'ay reçeu la vostre, & beaucoup d'honneur tout ensemble, par laquelle i'ay veu l'affection que vous dites auoir pour moy. La connoissance, & de vos merites, & de mes defauts m'en defendent la croyance : de sorte que quoy que courtoisement vous ayez pris la qualité de mon seruiteur, ie ne laisseray pas de porter par deuoir,

Monsieur, celle de Vostre seruante.

AVTRE.

MONSIEVR,
Si vostre amour n'a point d'autre fondement que celuy de ma beauté, cette cause estant imaginaire, iugez à quelle consideration peut estre son effect. Si bien qu'exempt de passion vostre seruitude est volontaire & la mienne necessaire, procedant de vostre merite, qui m'oblige à porter la qualité.
Monsieur, de Vostre seruante.

AVTRE.

MONSIEVR,
Il vous est aisé de dire que vous m'aymez, mais il vous est tres-difficile de me le persuader. Vous auez beau faire, ie ne le croiray iamais que ie ne m'en iuge digne, & m'estant impossible de le meriter ie n'en auray point la croyance, mais bien tousiours le desir,
Monsieur,
De viure & mourir, Vostre seruante

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie tiens à tel honneur l'office qu'il vous a plû me faire de vostre seruice, que ie ne la puis receuoir sans vanité. Ie vous la rend donc, afin de vous obeyr au lieu de vous commander en qualité, de

Vostre seruante

Lettres pour demander responſe.

MADEMOISELLE,

Celle-cy vous demãdera reſponſe de la compagne, qui l'a precedée deſireux de ſçauoir l'arreſt ou de ma vie ou de ma mort. Prononcez le hardiment, car de quelque façon que ce ſoit, vous ne pourrez iamais m'empeſcher de mourir, Voſtre ſeruiteur.

AVTRE.

MADEMOISELLE,

Apres vous auoir fait ſçauoir ma volonté, i'attends auec impatience l'honneur de la voſtre: ne m'en deniez donc pas, s'il vous plaiſt, la faueur, mais au contraire advoüant l'offre de ma ſeruitude que ie vous ay voüée, honnorez-moy de vos commandemens, pour vous en pouuoir produire les effects de bonne heure. C'eſt voſtre ſeruiteur auec voſtre permiſſion, ma Belle, qui vous en prie & vous en conjure.

SILVANDRE.

AVTRE.

IE ne ſçay ſi vous auez receu, ma Belle, la lettre qui a precedé celle-cy; s'il eſt vray, cõme il y a de l'apparẽcé i'en demande à voſtre courtoiſie la reſponſe, ſinon, ie vous reïtere encore l'offre du ſeruice que i'ay voüé à vos merites en qualité de Voſtre tres-humble ſeruiteur.

SILVANDRE.

AVTRE.

MADEMOISELLE,

Ie ne sçay, si ie dois prendre à bonne augure vostre silence, ou si i'en dois accuser vostre discretion, qui vous rend auare en mon endroit des faueurs de vostre response: i'en feray le iugement à la premiere des vostres, qui n'arriuera iamais que trop tard pour mon contentement, & consequemment pour celuy de vostre seruiteur tres humble,

SILVANDRE.

LETTRE POVR DEMANDER *response apres auoir escrit plusieurs fois.*

IE ne sçaurois plus viure de la sorte, ma Belle que de vous aymer tout à fait, & de n'estre point aymé du tout il faut necessairement que par pitié, par amour, ou par raison, vous me disiez naïfuemét tout ce que vous auez dans l'ame; puis que veritablement ie vous ay dit tout ce que i'auois dans le cœur. De vous persuader de nouueau que ie vous ayme, il seroit inutile, puis qu'à toute heure en vous voyant dans vostre miroir, vous pouuez admirer les douces douceurs qui me font souspirer apres elles, ces traicts qui me blessent, ces attraits qui me tuét, & enfin pour tout dire, vostre vnique Beauté si parfaite au iugement de tout le monde, qu'il

faut

faut que ie vous confesse librement, que souuentesfois ie n'ose pas l'admirer, crainte qu'en le voyant si parfaicte, ce me soit vne raison pour m'interdire le desir de la posseder quelque iour, mais au moins, puis qu'il vous est impossible de receuoir de l'amour, parce que vous faites profession d'en donner à tout le mõde, laissez vous toucher à la pitié; & souspirez vne seule fois, de me faire souspirer eternellemẽt. Ie ne demãde point d'autre recompense.

SILVANDRE.

Response à la letire precedente.

VOus voulez donc que ie vous parle librement, discret Siluandre; Ie vous diray auec ma franchise ordinaire que si vostre affectiõ est aussi ardente en vostre ame, comme elle paroist viue sur le papier, que veritablement vous aymez bien, mais quand pour authoriser cette croyance, vous me renuoyez au miroir, c'est dãs ce mesme miroir que ie voy le contraire, me faisant beaucoup differente de celle que vous dites: tellement que si vous estes aussi artificieux ie ne diray pas peu veritable, au reste de vos discours qu'en ceux-là, ie n'ay pas beaucoup de raison d'adiouster foy en vos paroles, le temps sera le vray iuge de vos actions: cependant ie vous prie de croire que Diane a des particulieres inclinations à honorer & estimer le merite de Siluandre.

RESPONCE ENCORE à cette Lettre.

C'Est donc à ce coup belle & chaste Diane que vous m'auez parlé librement pour me donner congé,& auec de si douces paroles que veritablement vn Hylas n'auroit point subiect de s'en plaindre,mais vn Syluandre, de qui l'affection ne peut estre plus extreme, la fidelité plus grande, & la discretion plus respectueuse; il a raison de se plaindre à vous, de vous méme de ce que vous méprisez ses seruices, aussi bien que son amour. Car vous sçauez bien qu'il ne recherche point d'autre merite que celuy d'étre aymé de vous, & cependant, douce inhumaine, vous ne luy donnez que des respects, comme s'il n'en auoit iamais manqué pour vostre merite : & pour qui reseruez vous vos affections, peut-estre pour quelqu'autre qui en soit plus digne ; & bien ie le veux ne le pouuant éuiter, mais au moins auray-je cét aduantage de vous auoir aymée, & honorée plus qu'il ne se peut, car apres vous auoir rendu toutes les affections d'vn cœur bruslé d'amour, & tous les respects d'vn esprit humilié, i'adiousteray à tout cela la croyance de n'auoir rien faict, & la volonté de faire, s'il se pouuoit, cent mille-fois d'auantage

SILVANDRE.

LETTRES DE PLAINTES.

NE ſerez vous iamais laſsée, ma Belle, de me voir ſouffrir tant de maux ; il faut que ie vous confeſſe, que depuis que ie vous ayme, ie hay toutes choſes, fors que mes pensées, parce qu'elles s'addreſſent continuellement à vous. Et ſi voſtre ſouuenir ne s'eſtoit rendu inſeparable de ma memoire, ie m'oublierois tellement moy meſme, que ie mourrois tous les iours au regret de viure, priué du doux obiect de voſtre ſouuenir. I'ay beau me diuertir en la recherche de quelque choſe agreable, ie ne trouue iamais rien de beau qu'apres que ie me ſuis imaginé, qu'il porte quelque marque de voſtre reſſemblance : mais le mal eſt que dedans le plaiſir de cette douce imagination, ie rencontre l'eſpine qui me bleſſe, parce qu'en me repreſentant voſtre beauté, ie me repreſente le traict qui m'a bleſsé, ſans eſpoir de gueriſon, iugez ſi mon tourmẽt n'eſt pas extreme, & apres ce iugemẽt, prenez pitié de voſtre, SILVANDRE.

AVTRE LETTRE DE PLAINTES.

NE verray ie iamais la fin de mes peines; il ſemble ma Belle, que plus ie vis, plus s'allongent mes iours ; & qu'eſtant amoureux, & mal-heureux, ie dois viure d'auantage: que feray ie; vos rigueurs me reduiſent à cette extremité, que ie m'ennuye de viure, ſouſpirant d'amour apres ma mort, puiſque c'eſt l'vnique remede de mes peines. Priué de la clarté de vos yeux les vrays Soleils de ma vie, le iour me déplaiſt: Iugez, l'eſtant quaſi touſiours, ſi les nuicts ne ſont

pas mes iours,& consequemmét & la tristesse, l'ennuy, & ma ioye. Ie ne desire point que le recit de mes maux vous donne de pitié malgré vous,la vie m'est ennuyeuse,& la mort souhaitable. Acheuez donc promptement de me tuer, puis que vos yeux ont desia commencé,que vostre cruauté ouure & ferme mon tombeau,aprés m'y auoir enseuely, toute la grace que ie vous demande,c'est de ne m'en faire iamais,car ie ne me soucie pas de mourir mal-heureux,pourueu que ie meure fidelle.

PROTESTATION D'AMITIE'

NOn,ma Belle,ie ne me lasseray iamais de vous dire que ie vous ayme, si fort que les plus souueraines puissances de mon ame releuent de cette passion. Ma raison mesme toûjours souueraine, assuiectie maintenant à ce deuoir,l'authorise,& aduoüe comme iuste,qu'il est tres-iuste, de vous aymer,comme parfaictement aymable. Au reste,il faut que ie vous dise que ie ne pense iamais à quelque chose que ce soit,que ie n'y trouue tousiours vostre interest, parce que mó esprit qui n'a point de plus agreables Idées que celle de vostre beauté, explique à vostre aduantage toutes ces imaginations. Et quoy qu'elles semblent contrarier naturellemét à vostre nature parfaicte, si argumente-il toûjours, si bien, qu'il conclud à vostre gloire. Iugez de l'excez de mon amour, & que ce iugemét vous obligera vn amour reciproque,si vous desirez cóseruez la mouráte vie de vostre cher,

SILVANDRE,

AVTRE LETTRE DE *protestaiton d'Amour.*

SI sçauiez à quelle extremité vostre amour m'a reduit, ma Belle, ie veux croire que le seul recit de mes mal-heurs vous rendroit sensible à mes peines. Sçachez donc que depuis le premier iour de vostre connoissance, vostre rigueur, ou pour mieux dire, vostre cruauté, m'a faict esprouuer tous les sentimens des plus cuisans desplaisirs qu'on puisse souffrir au monde; car durant les plus beaux iours, l'effort de ma passion me fait rechercher les solitudes les plus escartées pour auoir la liberté en ma seruitude de me plaindre, & les nuits, sçachant que le sommeil est le pere des songes, ie m'efforce à dormir pour pouuoir encor plus songer à vous si plus se pouuoit; mais en vain, le sommeil s'enfuit de mes paupieres, quoy que par leur muet langage en se sillant & en se desillant elles l'appellent sans cesse: si bien que la nuict du repos m'est vn triste iour d'inquietude priué de celuy de vos beaux yeux. Que deuiédray ie enfin, ma belle, si vous bannissez la pitié de vostre ame, & l'amour de vostre cœur amoureux comme ie suis, vn rocher en fermeté & en constance, car i'ay resolu au dommage de diminuer ma vie, d'accroistre mon amour iusques à ce que son feu, qui sans cesse brusle, mais tout à fait consommé, & tousiours en cette qualité, de

Vostre.

LETTRE D'IRRESOLVTION à vne Maistresse.

IE ne sçay à quoy me resoudre, ma Belle, vous aymãt si fort sans estre aymé. De m'éloigner de vos yeux pour éuiter les blesseures, ce seroit inutilement, parce qu'estant desia blessé, i'en porterois tousiours auec moy le traict qui m'a faict la playe, & de la sorte ie n'amoindrirois pas mõ mal. De m'empescher de vous voir & fuyr les occasions de vostre rencõtre, qu'elle apparence si ie ne suis iamais content qu'auprés de vous; De commander à mon cœur de ne vous aymer plus, ie l'ay desia faict, l'il m'a respondu, ie ne sçay s'il connoissoit que ce n'auoit esté qu'en riant, qu'il n'estoit plus temps n'estant plus libre, parce que l'obiect de vostre beauté estoit aimable qu'il necessitoit la puissance de ses affections à les rẽdre eternelles, & qu'ainsi autant qu'il respireroit pour moy en ce monde, il souspireroit pour vous: discours qui m'eussent porté à l'aymer d'auantage, si d'auantage ie l'eusse peu aymer, & le tout voyãt qu'il vous aymoit. Prenez donc pitié de luy, ma Belle, prenant pitié de moy, & en ce l'abyrinthe d'irresolutiõ qu'est-ce que ie deuiendray: Soyez moy Adriane & ie vous seray vn autre plus fidelle Thesée, autrement ma vie donc le seruice vous est destiné, seruira de proye au monstre du desespoir. C'est ma Belle, le plus fidelle de tous vos seruiteurs qui vous en cõiure, mais plutost pour

pour vôtre intereſt que pour mon dommage, parce qu'en me perdant vous perdez la perſonne du monde qui vous honore & qui vous ayme le plus, & toutesfois auec beaucoup de raiſon, puis que vôtre merite en eſt la chere cauſe.

LETTRE D'VN AMANT à ſa Maiſtreſſe ſur ſon abſence.

SEray-ie doncques touſiours priué des plus beaux iours de ma vie, l'eſtant de vos yeux, chere & tres aymable maiſtreſſe. Il m'eſt à voir qu'abſent de vous, ie le ſuis de moy meſme. Car ſi le contentemẽt eſt la vie de nôtre vie, & ſi ie ne ſuis content qu'aupres de vous, ie puis dire auec raiſon que vôtre abſence m'eſt vne mort, & qu'ainſi eloigné de vous ie le ſuis de ma vie comme le ſeul obiect qui l'ayme. Reuenez donc promptement, ma Belle, reſſuſciter vôtre pauure Amant decedé le funeſte iour de vôtre depart, & ne permettez pas qu'il demeure plus long-temps enſeuely dans le tombeau, & de ſes ennuis, & de ſes peines, crainte que leur mort ne le vous rende tout à faict mort.

SILVANDRE.

Autre lettre ſur l'abſence.

IEvous puis dire veritablement, ma Belle, que ſi vôtre preſence me bleſſe, vôtre abſẽce me tuë, & qu'ainſi vous aymant, i'ayme mieux eſtre tout couuert de playes en vôtre preſence, que

souffrir la moindre mort de vostre éloignemēt. Reuenez donc, s'il vous plaît, non pas me blesser, car ie le suis desia, mais me guerir, puisque vous estes mō remede, si vous desirez non m'obliger, car ie vous suis tout acquis, mais soulager le plus fidelle de tous vos seruiteurs.

SILVANDRE.

AVTRE.

Vostre absence m'est du tout insupportable, ma Belle, celle-cy vous en asseurera, en vous priant de venir de par deça; ou de me commander de vous aller voir de par delà; car éloigné de vous, ie le suis de tous mes plaisirs, & sans l'entretien de vostre doux souuenir, ma langueur eust guery le mal de mon ennuy, & de ma tristesse, par le remede de ma mort.

AVTRE.

Non, ie ne puis plus viure, si ie ne iouïs de la clarté de vos beaux yeux, seuls Soleils des iours de ma vie, qu'attendez-vous donc pour consoler vn pauure Amant si fort affligé des ennuis que vostre absence luy cause, que tous les iours il meurt de regret de ne pouuoir pas mourir, tourmenté du mal de son amour, qui ne luy donne repos ny nuict ny iour? Reuenez donc redonner la lumiere à ses yeux tousiours moites de larmes de vostre éloignemēt, si vous desirez conseruer la vie de celuy qui ne vit que pour mourir vostre seruiteur. SILVANDRE.

Lettres des Dames pour respondre.

MONSIEVR,
Ie ne sçay point vostre dessein, mais si vous auez entrepris de me persuader, que mon absence vous cause milles sortes de deplaisirs, selon le témoignage de vostre lettre, vous ne reüssirez pas, parce que ie suis auec que raison si fort indifferente aux personnes de vostre sorte, que bien loin de vous causer du desplaisir par mon éloignement, ie ne croy pas seulement meriter l'honneur de vostre pensée, si ce n'est en qualité, de Vostre seruante.

Autre Response fauorable pour vn Amant.

MONSIEVR,
Vous vous plaignez de mon absence, & moy de la vostre. Vous voudriez iouyr de ma presence, mais vostre discretion vous le defend, & moy l'honneur de vous voir, mais mon impuissance s'y oppose, tellement que vos plaintes doiuent estre moindres puis qu'elles sont également partagées, mais non pas au moins la qualité que ie prens, de vostre seruante.

Autres moins fauorables.

MONSIEVR,
Ie ne puis donner que des remedes feints à vn tourment imaginaire, comme le vostre: car mõ absẽce est trop differẽte pour vous causer de l'ennuy. Ie connois mes defauts & vos merites, & de céte connoissãce ie tire la raisõ de me croire plustost vostre seruiteur que vostre Maistresse.

LETTRES PLAINTIVES d'vn Amant à sa Maistresse.

SErez-vous toûjours insensible à mes peines, sourde à mes cris, inexorable à mes vœux, & cruelle à mon amour? Le temps qui change toutes les choses, ne changera-il point cette humeur seuere & rigoureuse, qui vous porte à me tourmenter sans cesse? Au moins ne me refusez point ce qu'on accorde aux plus coulpables, qui est de leur dire le mal qu'ils ont commis: car si ie vous ay offensé, ie veux reparer de ma vie vôtre interest. Dites-moy donc ma faute, si c'est celle de vous honorer trop imparfaitemét, elle m'est commune auec tout le monde, parce qu'il est impossible de trouuer dans l'humilité des respects dignes de vôtre merite: si celle de vous aymer auec le mesme defaut, tout cela est excusable, considerant vôtre perfection. C'est dequoy ie me iuge coulpable, tant seulement: Or vôtre raison me doit la grace de ces crimes, puis que vous este iuste, & moy impuissant de faire mieux en cela: Qu'ay-ie fait d'auantage, ma belle: ie défie vôtre beau iugement de me iuger coulpable d'autre chose. Moderez doncvn peu vos rigueurs, estant plus douce & moins seuere, & prolongez les iours de celuy dont vous pouuez disposer absolument de la vie, si tant est que le seruice vous en soit agreable: car dés à céte heure ie vous en confirme le pouuoir que ie vous en ay donné, en la qualité de vôtre seruiteur tres-humble.

AVTRE LETTRE.

VOus auez beau chercher, ma Belle, mon pareil en amour & en fidelité, vous reuiẽdrez ſans doute au regret de m'auoir meſpriſé, & à cette repentance de m'auoir crû menteur, alors que ie vous diſois, comme ie vous dis encore, que ie meurs d'amour pour vous. Ie ſçay bien que voſtre vertu vous en peut faire trouuer de plus grand en merite, mais non pas en affection, ny en obeyſſance : car au peril de ma vie, ie conteſteray touſiours à qui que ce ſoit le premier rang parmy vos affectionnez, vos plus obeyſſans, vos plus fideles.

LETTRE DE REMONSTRANCES à ſa Maiſtreſſe.

NOn, ne vous eſtonnez pas, ma Belle, ſi ie ne puis ſouffrir vn riual en mon Amour: comme vous eſtes ſans exemple, ie veux eſtre ſans compagnon, & particulierement lors qu'il y va de l'intereſt de voſtre ſeruice, parce que ſans vanité, ie vous témoigneray plus d'obeyſſance moy ſeul, que tous les hommes vnis enſemble l'eſſay, dépendra à toute heure de vos commandemens, en l'execution deſquels ie vous rendray les effects de ces paroles.

Voſtre obeyſſant ſeruiteur.

SILVANDRE.

PLAINTE D'VN AMANT constant à sa Maistresse volage.

IE vous le disois bien, ma Belle que d'aymable vous deuiendriez à la fin Amante, & que vostre liberté estoit en trop glorieux seruage pour estre exempte de l'Empire d'amour Cét enfant qui vous rendoit si souuent triomphante, vous fait voir maintenant vaincuë par les armes du merite d'vn nouuel Amant : ie me resioüys en mõ esclauage de vostre captiuité. De vous demander maintenant quelque remede pour mon mal ce seroit hors de propos & d'apparence, puis que bien loin de me guerir vous ne vous sçauriez maintenant guerir vous-méme. Vous voila donc de Geoliere prisonniere, & de Maistresse seruante quoy que ie sois tousiours vost.e seruiteur malgré tous vos desdains, ayant fait vœu d'estre aussi constant que vous estes volage.

AVTRE LETTRE PLAINTIVE d'vn Amant,

OV treuueray-ie enfin du repos ma Belle parmy tã d'inquietudes amoureuses, qui trauaillent mon esprit, de nuit, & de iour ? ie cours par tout passionné d'amour comme vne biche blessée portant la flesche dãs le sein, pour trouuer le dictame de ma playe, mais en vain mon mal est de telle nature qu'il n'est point de

remede

remede en la nature pour sa guerison. Que feray ie donc si l'esperance du soulagement m'est interdicte ? Où iray-ie, si le Soleil se leue auec moy par tout où ie me couche miserable?& enfin que deuiendray ie, si la mort mesme, qui est le refuge des plus mal-heureux, est sourde aux cris de mes plaintes? Helas ! ne me sera - il pas permis de mourir, puis qu'il m'est deffendu de viure, si ce n'est d'vne sorte de vie, pire mille fois que la mort ? On tient que l'esperance meurt apres nous: si est ce qu'il y a long-temps qu'elle est morte en moy n'ayant point d'autre esperance que celle de pouuoir enseuelir dans mon tombeau toutes mes peines. Ie ne somme point vostre pitié à leur sentiment, ie suis content de ne l'estre iamais malgré vous. Toute la grace que ie vous demande, c'est de me croire digne de vos bonnes graces apres ma mort, & de donner à son souuenir quelque larme en reuanche des souspirs que vous auez faict ietter au vent durant ma vie.

SILVANDE,

AVTRE LETTRE.

IL n'est pas besoin de vous dire que ie vous ayme, puis que toutes mes actions ne vous témoignent iamais autre chose, Trefves donc des paroles, ie veux que mes effets parlent pour vous dire qu'en effect ie seray toute ma vie.

LETTRE.

I'Ay tant d'inclination à vous aymer, & tant de passion à vous seruir que ie n'ay iamais de plus cheres penséesny de plus fortes volontez dans l'ame:aussi suis ie nay & destiné pour vous obeyr,puisque le seul honneur de vos commandemens limite toutes mes esperãces,vsez donc souuent de mes seruices si vous desirez obliger de nouueau celuy qui vous est entierement acquis en qualité

Madame, de

Vôtre.

LETTRE A VNE DEMOISELLE *sur son inconstance.*

LOrs que ie crois que la constãce mesme vous deuoit imiter pour ne chãger iamais le temps ne se pouuant priuer d'vn si bel hommage que le vôtre,vous a doucement forcée a suiure les loix naturelles à vôtre sexe:ainsi vous auez creu,qu'apres m'auoir aymé, il me falloit hayr, & que le mal ne seroit inconnu si ce bien duroit sans cesse. I'aduouë vostre rigueur, mais pourtant ie me plains de sa cause: car comme imaginaire elle ne pouuoit produire des effects veritables, & si est il vray que i'endure, mais pour l'amour de vous,consequemment pour la plus parfaicte du monde

LET

LETTRE.

SI la perfectiõ n'est au monde que pour vous faire admirer si l'Amour n'est amour, que pour vous faire aymer, si les sacrifices ne sont reconnus en terre que pour vous faire adorer, qui vous peut voir sans admiration, qui vous peut admirer sans amour, & qui vous peut aymer sans vous adorer, doit estre sans yeux, sans cœur & sans ame. Car si mes yeux vous admirent, le deuoir le veut, si mon cœur vous ayme la raison le commande, & mon ame vous adore, le Ciel le permet, de sorte que ces trois necessitez formans vn deuoir en moy, ie vous le presente, Mademoiselle

Mais c'est sous le tiltre de Vôtre.

Lettre de reconnoissance estant aymé.

TAiray ie vn biẽ si excessif d'estre aymé de vous, ma Belle, où le publieray ie pour le rendre plus grand ? Non mon silence l'honnore d'auantage, mais toutesfois mes paroles le rendroõt plus glorieux car en le disant, i'eterniseray ma memoire Ie veux donc que ma bouche soit incessamment ouuerte pour son adieu, mon esprit épris en ses pensées, & mon ame extasiée au seul object de son idée; & ainsi benissant ma naissance pour le bon-heur de la vôtre que vôtre mort soit mon tombeau, & cependant tout ton honneur & toute ma gloire, dependra de ceste qualité que de me pouuoir dire à iamais,

Vôtre seruiteur.

LETTRE SVR LA RIGVEVR.

SI l'amour & la cruauté sont deux choses contraires, vostre amour doit étre feint, puis que vostre rigueur est veritable. Cessez donc de me faire souffrir, & ie croiray que vous m'aymez, car l'amour & la cruauté sont deux choses trop contraires pour persister ensemble. Considerez ces raisons, & vous changerez d'humeur tandis que viuray tousiours constant en ceste qualité de

Vostre.

AVTRE.

VOus voir sans admiration, c'est vne impuissance, vous admirer & vous aymer, c'est vne necessité, mais vous aymer & endurer, c'est vne consequence: car vous auez tant de merite, qu'à peine peut-on desirer, mais non pas esperer l'honneur de vos bonnes graces. Iugez donc qui vous peut dignement seruir: il est encore à naistre, mais fidellemét i'y engageray ma vie, toutesfois auec vostre permission: car ie suis tout vostre.

LET

LETTRE D'VN CAVALIER à sa Dame.

MEsprifer ceux qui vous honnorent, desdaigner ceux qui vous ayment, ne faire nul estat de ceux qui vous sont si fidellement acquis, sont-ce des actions dignes d'vne belle ame comme la vôtre? Où sont ces paroles qui m'honoroient, par esperãce des effects de vostre souuenir.? Ha! c'est trop de rigueur! aduoüez le pour vostre repentir, & pour rendre content celuy qui ne peut estre absent de vous,

Mademoiselle. Comme

Lettre d'vne Dame, sur l'inconstance de son seruiteur.

MONSIEVR,

On accuse toûjours nostre sexe d'inconstance, & si pourtant i'en reçoy maintenant la Loy de vous? vous, dis-ie, de qui les serments rendoient vn témoignage si fort de vostre fidelité, que ie n'osois en douter, crainte de m'offencer moy mesme; & toutesfois le vent a emporté vos paroles, mais non pas vostre amour, car vous n'en auez iamais eu, tellement que si ie me blasme maintenant de vous auoir creu, ie me loüeray aussi de vous imiter, mais tousiours auec ce regret de ne vous auoir seruir d'exemple, car il estoit raisonnable que ie vous precedasse, comme vostre Maistresse, Monsieur,

Mais à present Vostre seruante.

LET

LETTRE.

MADEMOISELLE,

Il se connoist bien que vous n'auez point d'amour, puisque vous auez des yeux pour connoistre mes defauts, car l'amour est aueugle & vous le deuez estre aussi pour mes merites : qu'il vous suffise que ie vous ayme, & que ie vous adore, mais comme la plus belle, & la plus parfaicte du monde, l'amour se doit reconnoistre, par l'amour.

AVTRE.

PVis que vos merites causent mon tourmét ie ne m'en plaindray iamais, tant plus vous aurez de regret, tant plus auray-ie de constãce, vos desdains ne produiront que des respects, vos glaces des feux, & toutes vos humeurs altieres des sousmissions & des reuerences, car i'ay fait vœu d'étre malgré le temps & son inconstance,

Le plus humble de
vos seruiteurs

LETTRE DE PROTESTATION d'Amour & de respect.

N'Auoir rien qu'vne ame pour vous adorer, qu'vn cœur pour vous aymer, & qu'vne ſeule vie pour voſtre ſeruice, n'auez vous pas ſujet de vous plaindre, vous de qui les beautez ont tant de charmes,& les merites,tant d'appas que les plus eſclaues deteſtent ce nom de liberté, pour pouuoir mourir ſous le ioug de vôtre douce ſeruitude? Si on parle de miracles, vous en eſtes l'exemple:ſi on diſcourt des merueilles vous en eſtes la comparaiſon: enfin vous eſtes ſi parfaicte,que l'art & la nature ſont en diſpute à qui dentr'eux vous a faite. De me dire maintenant vôtre ſeruiteur c'eſt vne qualité trop releuée, de me dire vôtre eſclaue, c'eſt encore le tiltre trop glorieux. Voicy donc mon ſurnom, ma Belle,donnez-moy tel nom qu'il vous plaira

Vôtre.

LETTRE D'VN AMANT à ſa Maiſtreſſe malade.

SI les plus belles enuient vos beautez, & les plus parfaites vos merites;tout eſt dóc épris de vos charmes,le mal meſme s'eſt rendu captif ſous la puiſſance de vos appas, de ſorte que s'il vous bleſſe maintenant, ce n'eſt que des bleſſures que vous luy auez faictes: il s'eſt donné à vous

vous, car vous le possedez, croyant qu'en vostre iouÿssance il changeroit son nom, puis que vous estes par amour le souuerain bien du monde ; ainsi il est pardonnable, & en sa ruse, & en son amour, & bien qu'il vous soit rigoureux, ce n'est qu'à vostre rigueur qu'il en veut, faites vœu de n'estre plus cruelle, & il s'adoucira, autrement vous courriez danger de vôtre vie : toutesfois la consideration de destruire tant de merueilles en vous détruisant arrestera son dessein. N'apprehendez dont pas, Belle, l'amour est plus puissant que la mort, puis que souuent il doit seruir à nous mesmes, si bien qu'il aura soin de vôtre vie, comme du tranchant des armes, qui le rendent à toute heure victorieux & triomphant de la liberté des hommes, i'en puis parler par experience,

Ma Belle, Comme étant, Vôtre esclaue.

LETTRE.

SI l'amour mesme, cét aueugle ; est épris de vos beautez, que dois ie faire auec mes yeux qui me font admirer en vous tant de merueilles De me dire Amant, c'est trop peu exprimer mõ amour: de me nommer passionné, ce sont encore de paroles trop foibles, pour l'affectiõ que ie vous porte: croyez donc, s'il vous plaist, qu'à l'esgal de ce que vous estes parfaicte, ie suis affectionné à vôtre seruice,

AVTRE.

AYmer ſans eſtre aymé, c'eſt viure ſans eſperance,& conſequemment mourir, puis que l'eſpoir eſt le plus doux aliment de la vie : auez-vous donc reſolu mon trepas, & deſdaignant touſiours mes ſeruices,les oublier par recompenſe; C'eſt trop de rigueur pour auoir trop de Beauté,vous l'aduoüerez vn iour, mais trop tard pour voſtre recompenſe, car ie ne ſeray plus, & par conſequent,

Mademoiſelle,

Le plus humble de tous vos ſeruiteurs.

AVTRE.

ME defédre de vous aymer,ne vouloir pas que ie vous honore,à quoy penſez-vous ma belle, il faudroit que ie changeaſſe de cœur pour châger de Maiſtreſſe,car i'ay fait vœu d'eſtre tant que ie ſeray, Voſtre ſeruiteur.

AVTRE.

IL eſt bien aiſé d'eſtre Amant, mais mal aiſé d'eſtre fidelle, chacun peut aymer, mais non pas endurer.Or la conſtance preſuppoſe les peines; pour moy ie ſouffre beaucoup, mais trop peu pour la conſequence d'autant de mots pour vos merites; ie voudrois auoir mille vies, pour voſtre ſeruice,toutesfois ie n'ay qu'vn tombeau qu'vn cœur, & qu'vne ame pour vous adorer, vn cœur pour vous aymer,& vn tombeau pour enſeuelir mon corps,apres s'eſtre enſeuely ſous l'honneur de vos commandemens.

Lettre

Lettre Amoureuse d'vn Amant à sa Maistresse, offensée iniustement contre luy.

IE ne sçay, si ie me dois plaindre de vostre premiere cõnoissance, puis qu'elle me reduit maintenant à cette extremité, de regretter ma vie passée, & souhaiter ma mort ; il est vray, le bien que i'ay receu de vous ne se peut comprédre: mais aussi le mal que vous me voulez faire souffrir ne se peut endurer. De sorte que si vous auez resolu de me hayr à l'esgal de ce que vous m'auez aymé, il faut que ie change de cœur, comme vous changez d'ame, & consequemment de nouuelle vie: aussi bien croy-je, qu'ennuyé de mes iours, vous auez complotté auec mon mal-heur, ma ruine : s'il est vray, ie n'en blasme que l'artifice, & non pas le dessein, puis qu'il procede de vous. Ne tardez donc point vostre vengeance, punissez-moy bien tost pour vous en repentir de bonne heure, afin qu'il me reste encór ce biẽ, apres tant de maux, de vous pouuoir pardonner vn iour, ou plutost de vous crier moy-méme mercy, apres auoir souffert ma penitẽce. Ie ne veux point me iustifier deuãt vous, encór que ie n'ay point failly, i'ayme mieux le croire que vous contredire, & ainsi i'ay tousiours preueu par le discours des choses du monde, que nos contentemens periroiẽt vn iour: mais ie n'ay iamais creu que vous

forçaſſiés le temps à ſuiure voſtre inconſtance, ny à receuoir la foy de vous,puis qu'il la donne à tout le monde : toutesfois ie ne m'en dois pas eſtonner,celles de voſtre ſexe n'ont rien de plus naturel que le changemẽt, ny de plus contraire que la fermeté : viuez donc contente de mes deplaiſirs,ie ne diray iamais que vous eſtes cruelle, ou ſi ie m'en plains , ce ſera du ſeul regret de me pouuoir plaindre: car ma vie me deplaiſt , puiſque ma mort vous agrée , & ie ſuis tellement accouſtumé à deſirer vos volontez, que ie n'ay point d'autre pouuoir ſur moy-meſme que de vous obeïr.De ſorte que ſi vous aués reſolu de me perdre,ie n'auray iamais le deſſein de me ſauuer. Le tombeau me ſera trop doux , ſi voſtre commandement m'en preſcrit la ioüyſſance , ſouuenez-vous ſeulement apres m'auoir puny que ie ſuis innocent,& que vous m'auez plutoſt fait ſouſpirer d'amour que de repentance de vous auoir offenſée:c'eſt combattre auec trop de raiſon , ce que ie ne puis éuiter , vous auez deſia bruſlé mon cœur : mon corps ſera bien-toſt reduit en cendres,quoy que i'eſpere, ie n'attendray donc que la mort,ie receuray ſon offrande de voſtre part en échange de mon ſacrifice , dont le ſang lauera la faute que vous auez faicte d'auoir creu que i'ay failly, Adieu, ſi vous auez de l'amour pour vous aymer , ce qui en procede (ces cheres reliques)& ſi à cauſe que ie ſuis leur pere , vous dedaignez d'eſtre leur mere, ayez plus de pitié que d'amour faite par grace, ce que vous feriez par deuoir , ſi vous m'eſtiez fidelle.

LETTRE A VNE DAMOISELLE *sur son inconstance.*

PVis que vos sermens vous ont renduë parjure & vos promesses infidelle, ie vous rēds vôtre foy, encore que vous n'en ayez que faire, puis qu'elle ne vous sert qu'à deceuoir ceux qui se fient à vous. I'auois tousiours preueu vos humeurs volages, qui croissent & decroissent selon le temps ! mais autant amoureux que fidelle, ie ne pouuois éuiter ce mal necessaire à mō bien, car puisque vous deuiez vn iour chāger, il vaut mieux que ce soit trop-tost que trop-tard, pour s'exempter de repentence. Ie ne sçay pourtant comment ie me pourray empescher de vous aymer, car mon cœur est tellement accoustumé de souspirer pour vous, qu'il m'est impossible de luy faire oublier cét exercice seul : il resiste contre moy-méme, tellement que pour le refroidir, il faut que ie luy represente vos glaces, autrement il me brusleroit de ses feux, Adieu, ma main se lasse de vous écrire, mon cœur de vous aymer, mon ame de vous adorer, ma langue de vous loüer, & moy enfin de vous seruir n'estant plus vostre fidelle,

Lettre d'vn Amant desesperé des bonnes graces de sa Maistresse, iniustement offensé contre luy.

MAdemoiselle,

Que vous sert-il de me faire ressentir vos espines, puisque i'ay cueilly vôtre fleur? pourquoy des-honorez-vous de parole celuy qui à vôtre honneur en effet, & blâmez sans cause celuy qui ne vous peut loüer qu'iniustement; moderez vôtre rigueur, puisqu'elle vous offense plutost qu'elle ne me blesse : ie vous ay mille & mille-fois protesté, que ie n'auois point failly selon vostre opinion, ce que m'a esté inutile, l'ayant creu autrement. Il me suffit pour ma satisfaction que i'en sçache la verité, & que ie me sois essayé en toutes les façons du monde à la vous faire connoître, mais inutilement. Adieu donc, Belle : mais trop cruelle, vous me laissez triomphant du plus digne sujet du monde, ie vous laisse vaincuë du plus fidel Amant.

AVTRE.

PVis que i'ayme tout ce qui est en vous, ie cheris aussi tout ce qui en procede, bien que ce ne soit que des rigueurs & de cruautez : ie m'estonne toutes-fois, qu'estant si belle vous soyez si cruelle : connoissez mon mal, & vous connoîtrez vostre rigueur trop extréme pour vn excez d'Amour, mais quoy vous ne sçauez estre autre que vous-méme : non plus que moy, celuy que ie suis, qui est Vostre fidelle seruiteur,

Lettre pour une Dame qui seroit prisonniere du commandement de son Prince, amoureux d'elle.

MONSEIGNEVR,

L'innocent ne doit iamais apprehender les supplices & quoy que sa nature le porte à ce sentiment, il doit corriger ce defaut du corps par la perfection de son ame, faisant paroistre sa vertu au rencontre de ce mal'heur. Ie n'ay point filé mes paupieres à l'aspect de mon infortune. Car i'ay toûjours creu que mon cœur seroit honoré de son ressentiment, comme iniustes, & sẽble que la verité vueille emprunter l'vsage du discours pour le dire elle méme, & la raison quoy que puissante vne nouuelle force pour le persuader à tout le monde: mais pourquoy persuader; personne n'en doute, MONSEIGNEVR, que vous seul: & sur ceste doute, vous auez commandé de me prendre, peut-estre est ce en reuanche de l'honneur que i'ay eu autre-fois de vous auoir pris: au moins ie me souuiens, qu'en vous prenant, ie vous donneray mon cœur pour prison: de demander maintenant le vôtre en reuanche, mes defauts m'en defendent le desir, & mõ mal'heur m'en oste l'esperance. Que deuiẽdray-ie donc; ce qu'il vous plaira pour mon contentement, car ie n'ay point d'autre regret que celuy de n'auoir esté plutost en prison que vous en eussiez eu la pensée, pour éuiter le plaisir que vous auez eu, sans doute de commander qu'on ne me mist en prison, vous resouuenant, que i'ay esté autre-fois vôtre Geoliere. Or ie suis contente de mourir pouruen que vostre bouche

Royale prenne la peine de s'ouurir, pour faire ouurir mon tombeau, en prononçant l'arrest de ma mort, que ie croiray vtile, si vous la precipitez, aussi-bien, est il raisonnable, qu'estant née pour vostre contentement, ie meurs pour vostre satisfaction ; & qu'ainsi ie vous rends le premier & dernier souspir de ma vie, pour vn témoignage de l'amour que i'ay eu pour vous, sans conter le nombre, sans nombre de ceux que vostre merite me fait iettet au vent : ie dis au vent, puisque vous en auez desia perdu la souuenance, oubliant pour iamais, iadis vostre Amante, & vostre aymée : & à present vostre mal-heureuse seruante & suject.

Lettre de consolation à vne Maistresse, sur la mort de son Seruiteur.

MADEMOISELLE,

Ie croy que si vous auez esté des dernieres à apprédre les tristes nouuelles de la mort de vostre seruiteur, que vous serez des premieres, & voire méme l'vnique qui en celebrerez dãs vôtre ame, par vôtre tristesse, plus lõg-tẽps que tous ses amis ensemble, le funeste souuenir : ce n'est point que la raison de son merite vous y oblige parce que ie sçay tres-bien que toute sorte de merite perd son estime en vôtre presence, étant parfaite cõme vous étes, ny méme la pitié, quoy qu'elle vous soit naturelle, auec toutes les autres vertus: mais seulement & son amour & sa fidelite, cõme toutes deux égalément incomparables encore croy-ie que tout cela ne vous y oblige pas: car bien que son amour fut extréme, elle ne

pouuoit être autre, puisque vous en étiez l'obiet: non plus que sa fidelité quelle qu'elle fut. Ie ne sçay donc pas en verité, qui vous peut porter à pleurer sõ trepas, si ce n'est la bõté de vos inclinations, estant, quoy qu'on dise, aussi douce que belle, & consequémẽt pitoyable. De condãner vos larmes, ie pleurerois de regret d'en auoir eu seulemẽt la pensée, mais vous me permettrez de croire que vous ressouuenãt des feux, qui procedãs de vos yeux, ont aidé peu à peu à consómer sa vie, vous les faites maintenant pleurer de repentance. Or quel chastiment imposerez-vous à vôtre beauté, s'il n'est riẽ en vous qui n'ait esté complice de mille & mille peines qu'ẽ vous aymant il a souffertes; il vous faudroit preparer vn naufrage dans la mer de vos larmes, si l'amour n'auoit encore besoin de vostre vie en faueur de ses Autels, puisque vous en estes la seule Idole, où tous les mortels d'ores-en-auant presenterõt en hommage les vœux de leur seruitude. Et moy particulierement ayant succedé au merite de l'amour & de la fidelité de vostre defunct seruiteur, ie ne vous veux point donner les asseurãces de parole, en cette sorte d'entreprise, les effets sont toûjours mes cautions. Essuyez-dõc vos larmes, arrestez vos souspirs, ie vous somme à ce deuoir de la part de la raisõ, sçachans que ses cõmandemens vous sont inuiolables. Adieu, lors que i'ay mis la main a la plume i'auois fait dessein de vo⁹ consoler, mais me ramẽteuant à coup la force de vôtre iugemẽt au rencõtre de toutes sortes d'accidens, i'ay changé de dessein, pour vous asseurer de l'amour & de la fidelité que ie vous ay voüée en qualité de seruiteur tres-humble.

LET

LETTRE D'VN SERVITEVR qui escrit à sa Maistresse, par son commandement.

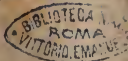
IL faut que ie vous confesse que i'auois resolu de ne vous escrire point, tant que i'aurois le moyen de vous parler, & i'en tirois la raison de vôtre merite: car estant doüée d'vn esprit le plus beau qui anima iamais corps, i'apprehendois vôtre censure, ne vous pouuant faire voir de mes lettres, qu'en vous faisant voir mes deffauts : Mais pourtant, ma Belle, vostre commandement a passé par dessus toutes ces apprehensions, puis que i'ay consideré que i'auois fait vœu de vous estre obeïssant;& non pas de ne vous écrire point & qu'ainsi i'estois plus obligé à contenter vostre humeur, qu'à suiure mon dessein Voicy donc vne de mes lettres, ou plutost vn sujet à practiquer ce que naturellement vous sçauez pour corriger les defauts d'autruy. Ne lisez donc point, ie vous supplie, que la plume à la main, si vous voulez estre en la plus belle action; en laquelle la raison vous puisse voir, parce que vostre vertu de charité me doit cette correction, ie l'espere, non seulement d'elle, mais encore de la connoissance que ie sçay que vous auez du seruice & de l affection que ie vous ay voüée, en qualité de vostre esclaue.

AVTRE LETTRE d'Amour.

SI vous ne me commandez, ma Belle de ne vous écrire point, comme il vous a pleu me commander le contraire, ie vous importuneray à toute heure de mes lettres : mais pour vous prier de m'estre plus douce, ou plus cruelle encore, si plus se peut, afin que ie succombe sous le faix des peines que ie ne souffre en vous aymant. Ie vous iure que ie ne regretteray point ma mort ; si vostre rigueur la cause, puisque i'ay fait serment d'adorer tout ce qui procede de vous. Disposez donc à vostre gré de ma vie, ie vous promets de signer de mon sang tous les arrests que vous prononcerez contre elle, sans les lire méme ; tant ie me suis resigné à vostre volonté, qui sera tousiours mon obeyssance sans exception. Ie baise mille & mille fois, auec vostre permission, vos belles mains, qui m'ont garrotté ; & si c'est trop de hardiesse ; ie me soûmets à vostre censure pour en receuoir le chastiment.

AK

AVTRE LETTRE.



EN effect, ma Belle, i'ay quelque ſujet de me plaindre de voſtre rigueur, prenant plaiſir comme vous faites à me tourmenter nuict & iour, ſans auoir commis autre offenſe que celle de vous aymer : & en celle vous eſtes complice de mon erreur, parce que l'objet de voſtre beauté aſſujettit tellement les puiſſances de mes affections, que quelque reſiſtance qu'on luy ſçent faire, on ne peut que retarder, & non euiter la defaite. Il me ſemble donc, que vous eſtes injuſte de me faire ſouffrir pour vne faute que vous m'obligez à commettre ? Ie dis qu'il me ſemble, d'autant que vous croyant parfaicte, & vous adorant comme telle, le iugement que ie feray de vos defauts, feroit vn arreſt d'authorité des miens. Ne laiſſez pas pourtant, s'il vous plaiſt, de détruire tous ces témoins d'apparence, qui vous veulent conuaincre de cruauté ; mon amour vous le perſuade, & toutes mes inclinations enſemble, que ie nourris, & que i'eſleue pour voſtre reſpect, vous en conjurent.

AVTRE.

Mon ame eſt cette Clyrie, ma Belle, qui a toûjours le viſage tourné vers voſtre belle face, comme ſon vnique Soleil. Ie veux dire que ce que ie vous ſuis, m'oblige à n'auoir iamais d'autres mouuemens que ceux que vos ſentimens me donneront. Et quelque paſſion qui vous anime, ſoit de joye, comme maintenant de triſteſſe, ie me laiſſeray emporter à l'effort de ſa violence. Ie ſuis donc maintenant triſte, ma Belle, parce que vous l'eſtes: & quoy que ie n'aye iamais veu ny connu le ſujet de voſtre affliction, ſi en regretteray-je la perte; voyant que vous en ſouſpirez. Et ce qui me conſole en toutes les actions dont vous eſtes l'exemple, c'eſt que quoy que je faſſe pour vous imiter, ie ne puis iamais mal-faire, puiſque comme parfaicte vous ne pouuez iamais faillir. Pleurez donc, ou riez, ma Belle, ie ſuis en tout temps diſpoſé à l'vn & à l'autre, voſtre plaiſir ſera mon contentement, voſtre triſteſſe mon ennuy, voſtre mal heur mon infortune; & enfin voſtre mort mon trépas; & s'il ſe peut encore, voſtre ſepulture mon tombeau: car ie ſuis tellement voſtre, que ie ne ſçaurois ſeulement permettre que le temps d'vn clin d'œil priuaſt mon eſprit de voſtre penſée, ſi fort elle m'eſt chere. Ie vous ſouhaitte le bon ſoir, ne pouuant vous le donner.

AV

AVTRE.

ENfin cette belle main, la Geoliere de ma liberté, cette main miraculeuse dõt les merueilles sont les ouurages, ceste main qu'on ne peut admirer sans deuenir aueugle d'amour, mais d'vn amour passionné, mais d'vne passion touta faict extréme. Cette main de laquelle, & l'art & la Nature se seruent par necessité pour faire tout ce qu'ils fõt beau, a pris la peine de m'écrire, & m'écrire, encore que mõ seruice vous estoit aggreable: ie iure par sa perfection que i'erigeray vn temple de recognoissance à la gloire de ceste faueur, où sans cesse ie sacrifieray des regrets de n'y pouuoir satisfaire, non-pas dignement, car il est impossible; mais à l'égard de ce que ie puis: i'en reïtere le sermens pour le rendre plus inuiolable, & parce que toutes ces protestations procedent de mon deuoir, estant iuste de faire dauantage si plus on pouuoit, en action de graces d'vn tel bien. Ie reïtere encor tout de méme le vœu que i'ay fait de viure fidelle, & mourir constant vôstre seruiteur. Voilà le plus de mon pouuoir, & le moins de ce que ie vous doi. Parfaicte agréez ce defaut, puisque vous en este la cause, considerant que tout ce qui est de prix & d'estime perd sa valeur alors quil vous est offert, s'il ne porte sur le visage l'adueu de son indignité. Adieu, ma Belle, ie crains de faire arrester trop long-temps vos beaux yeux sur ce papier, & de priuer vostre esprit de l'entretien de quelque belle pensée.

AV

AVTRE.

IL faut que ie vous die, ma Belle, le regret du transport de joye, où le rauissement de vos charmes ont esleué mon ame; ce sont des sentimens de plaisir qu'on ne peut exprimer par la parole, ny assez reuerer, par le silence, veu que l'imagination méme, ne sçauroit conceuoir tant seulement la moindre partie de leur douceur. Ce fut hier au soir; où ie vous admiray en cette assemblée que vous estiez, mais si belle que si la perfection vous eût contemplée auec mes yeux, ou la raison auec les siens, la derniere eust obligée l'autre à croire que vous estiez sa sœur. Et quoy que de sa nature elle ne puisse point souffrir de comparaison qu'auec elle-méme, & si elle est forcée de se seruir du miroir de vostre face, pour voir la sienne, puisque ses traicts sont vos attraicts, & vos appas ses charmes. Ie ne vous flatte point, ma Belle, bien que ie suis passionné d'amour, si suis-je exempt de toute sorte de passion en mes paroles. Car ie ne vous dis pas seulement ce que ie pense, & ce que ie croy, mais encore ce que ie ressens. De sorte qu'outre le témoignage de mes pensées, de ma croyance, ie vous donne encore ceux de mes sentimens, qui sont hors de toute reproche. Mais pourquoy prens-ie plaisir à vous déplaire en vous loüãt? ne sçay-je pas bien que vous hayssez les loüanges autant que les vices, parce que l'humilité, maistresse de vos autres vertus, ne vous permet pas d'entrer en la connoissance de vous-méme,

crainte

crainte que les traićts de vos beautez ne vous bleſſent à mort, comme iadis vn autre Narciſſe, & qu'idolatre de vous-méme, & vous ne ſoyez tout enſemble, & l'Autel, & le ſacrifice; Que dis ie : vôtre iugement, que tous les meilleurs de ce ſiecle eſtiment eſtre ſans pareils, vous empeſchera d'entrer dans le labyrinthe de l'amour de vous-méme ; & quand bien il ne ſeroit pas il a en ſon pouuoir ce filet d'Ariane, que la Nature luy a donné pour luy faire trouuer la ſortie. Trefves de ces veritez, pour publier celle-cy que ie ſuis & ſeray toute ma vie le plus humble & le plus fidelle, & le plus obeyſſant de tous vos ſeruiteurs : & ie defie vos commandemens à me rendre parjure.

AVTRE.

NOn ie ne ſçaurois plus viure ſeparé de vous il faut neceſſairemét que, ie vous voye toûjours, ou que ie meure ſans ceſſe, puiſque de vôtre ſeule preſence procedent tous mes contentemens, & de vôtre abſéce tous mes ennuis, I'ay beau me reſoudre par deſſein à la patience, ie change de volonté à toute heure, & ne ſuis contant qu'en ce ſeul poinćt de mourir vôtre ſeruiteur. Ie veux que le temps change, & rechange toutes choſes, ma fidelité donnera de l'exceptió aux reigles generales de ſa viciſſitude & ie me deplais grandement, que les effećts ne ſoient mes paroles : car ie ne ſeray iamais ſatisfait, qu'alors que par le rencontre de quelque occaſion ie pourray deſtruire le doute & le ſoup

con

çon que ma condition mortelle vous peut donner de mon inconſtance. Ne parlez-donc iamais à moy, s'il vous plaiſt, ma Belle, que pour me commander, afin que comme ie ſuis en tous temps diſposé à vous obeïr, ie vous obeiſſe ſans ceſſe, trouuant de l'employ pour mes ſeruices, que ie vous offrirois encore s'ils ne vous eſtoiēt acquis, comme eſtant entierement,

Voſtre

AVTRE.

NOn, ma Belle, ie ne ſuis ny ne ſeray iamais content qu'aupres de vous, ie deffie hardiment tous les plaiſirs du monde vnis enſemble, de me contenter de voſtre preſence: car où que ie ſois eſloigné de vous, ie languis de telle ſorte que ie m'ennuye de viure, & ſans doute ſi ie vous auois rendu autant de ſeruice, que i'en ay de deſirs, ie ne regretterois point ma mort, puiſque vous en ſerez la cauſe. Tout ce que ie vous demande, c'eſt de me traitter plus doucement, ou plus ſeuerement encore que vous ne faictes, ſi plus ſe peut, afin que l'eſperance me ſoulage, ou que le deſeſpoir m'accable, la vie & la mort m'eſt indifferente, voſtre plaiſir eſt ma volonté, & pour ces nouuelles aſſeurances, ie vous fais encores de nouuelles proteſtations du vœu que i'en ay faict, & le tout en qualité, de

Voſtre eſclaue & ſujet.

AV

AVTRE.

IEs douceurs de vôtre entretien ont tellement charmé mon ame que ses puissances qui estoient deja assuietties par l'amour sous vôtre Empire, le sont encores par vôtre eloquence sous ce méme Empire. Tellement que si vostre beauté m'a rauy, vostre bien-dire m'a charmé, & de la sorte, si ie pouuois estre deux fois vostre, vous auez dequoy m'acquerir doublement. Mais il n'est point necessaire, ma Belle; car méme quand il me prendroit enuie de briser mes chaines de ma seruitude, mon ame y resisteroit, & mon cœur s'armeroit pour la défence, ce qui vous doit obliger à croire que ie n'ay point de part sur moy-méme, que celle qui vous plaist m'y donner. Iugez maintenant par la consequence, de qu'elle façon ie vous suis aquis.

AVTRE.

IE n'en puis plus, ma Belle, à peine ay-ie eu la force de prẽdre la plume pour vous écrire ces mots, qui sont autant de iustes plaintes des tourmens que vostre rigueur me fait souffrir, I'ay la fiévre continuë depuis huict iours, mais son mal, quoy que cuisant, m'est insensible: celuy seul que vous me causez, m'est insupportable,

table, tellement que l'vn tyrannise mon corps, & l'autre mon ame, & si pas-vns d'eux encores ne me faict mourir d'où procede vn troisiéme mal beaucoup plus cuisant que les autres deux: car ma vie me deplaist, depuis que ie sçay que vos rigueurs la veulent destruire: continuez, ma Belle, ie souspireray plutost apres ma mort, qu'apres vostre pitié sans toutes-fois vous accuser de mon trepas bien que vous le causiez Ie me souuiens du vœu que i'ay fait, de cherir, en vous adorant, tout ce qui procedera de vous, & ie le confirme encor pour vous le rendre plus inuiolable, auec cette protestation d'embrasser auec le méme cœur que ie voas ayme, & auec la méme ame que ie vous adore, vos volontez pour les changer dés l'instant en effets par mon obeyssance que ie vous iure encore estre la plus parfaicte que iamais commandement ait rencontre. Adieu, il faut necessairement qu'apres auoir contenté ma main en vous écriuant, ie contente mes yeux en leur permettant de pleurer, comme aussi à mon cœur de souspirer. Voilà à quoy ie m'exerce, ma Belle, pour satisfaire à vôtre rigueur, puis qu'elle ne se peut repaître d'autre aliment que de celuy de mes souspirs, & de mes larmes. Ie ne sçay point si l'accez de ma fiévre continuë me quitera: mais au moins sçay-ie bien que celuy de ma fiévre d'amour ne m'abandonnera point iusques au tombeau.

AVTRE.

IE vous le disois-bien, ma Belle, que vos appas & vos charmes estoient dangereux au rencontre d'vne ame libre comme la mienne. Ie l'ay preueu deslors que ie vous ay veuë, ou plutost admirée, sans iamais l'auoir peu éuiter, que feray-ie donc maintenant, il faut que ie me resolue de viure à vostre gré, puisque ie suis à vous? Ouurez-moy donc, s'il vous plaist, vostre cœur, afin que le mien viue selon vos loix. Faictes-moy sçauoir vos volontez, & ie vous feray connoistre mon obeyssance, en la qualité qu'auec toute humilité, ie prend de vostre seruiteur.

AVTRE.

IE ne l'eusse iamais dict, ma Belle, que vous m'eussiez blessé loin aussi-bien que deprés, la seule experience me la fait croire, que feray-ie donc? tant plus ie vous fuis, crainte de vos blesseures, & d'autant plus me sens-ie blessé. Prenez pitié de moy, ma Belle, & contentez-vous de ma seruitude, puisque vos merites vous asseurent qu'elle sera eternelle: ma vie ne demande point d'autre aliment que celuy de vos bonnes graces, & s'il est indigne de moy donnez-le par faueur, ou par pitié: de quelque façon que ce soit, ie vous en remercieray sans cesse auec les parolles de benediction, & de loüanges.

AVTRE.

IL est necessaire, ma Belle, que ie m'esloigne de vous, pour quelque temps : mais il est plus important encore de vous contenter en cela, comme en toute autre chose. Faites-moy donc sçauoir vostre volonté; car ie ne partiray iamais, que vostre commandement ne me donne congé, ie vous le iure, auec ce regret toutesfois de vous faire des sermens pour si peu de chose. Car le vœu de ma fidelité comprend en soy toutes les asseurances que ie vous pourrois donner d'ores-en-auant, de n'entreprendre iamais rien que ce qu'il vous plaira, puisque tout mon interest gist à vous obeyr, en la qualité que courtoisement vous permettez que ie porte, de

AVTRE.

VOus apprehendés, ma Belle, que ie sois inconstant, & moy, ie crains que vous soyés volage: serons-nous donc, pour détruire nostre commune doute, le seul remede que i'y trouue, c'est faire tous deux à l'ennuy l'vn de l'autre, à qui s'entredonnera plus des asseurances sans reproche d'vne fidelité eternelle, & d'vn amour reciproque de méme nature. Celles que ie vous puis offrir dépendent de vos commandemens; car quelque chose qu'ils me demandent pour preuue de mon amour & de ma constance, i'obligeray mon obeïssance à le leur accorder. Pour vous, faites ce qu'il vous plaira, la Raison sera tousiours nostre Iuge. Adieu, ie vous baise les mains, de regret de ne pouuoir pas baiser vostre belle bouche.

AVTRE LETTRE.

PArdonnez à ma jalouſie, ma Belle, puiſqu'elle procede de mon amour. Il m'eſt impoſſible d'auoir de compagnie en mes entrepriſes, car comme il faudroit que ie changeaſſe de cœur pour changer de Maiſtreſſe, de méme il faudroit que ie changeaſſe de courage pour ſouffrir de Riual en mes amours. Ne vous offenſez point, s'il vous plaiſt ma Belle, ie ſçay-bien que vous meritez d'eſtre ſeruie d'vn nombre ſans nombre de Caualiers: mais la croyance que i'ay que pas vn de tous enſemble ne vous ſçauroit ſeruir ſi fidellement que moy, me faict reſoudre à ne permettre point que les offrandes de leurs ſeruices profanent vos Autels. Conſiderez ces raiſons; puis qu'elles procedent de l'intereſt de voſtre gloire, & tenez pour aſſeuré, que comme vous eſtes l'vnique en beauté, ie le ſuis auſſi en amour & en fidelité. Et quoy que le temps change toutes choſes, ie veux que durant le cours de ſa viciſſitude, il vous donne des aſſeurances du deſſein que i'ay fait de ne changer iamais: la jalouſie eſt fille legitime de l'amour, Si la cauſe donc vous deplaiſt, i'en deſtruiray pour voſtre contentement les effects en me deſtruiſant moy-méme. Adieu, ie vous ſouhaitte le bon iour, parce que ie ne le vous puis pas donner.

AVTRE.

POurquoy ne voulez-vous pas, ma Belle, que ie vous écriue ? eſt-ce parce que mes lettres ſont autant de plaintes : donnez ceſſe à voſtre rigueur, & i'en donneray à mes cris : mais me tourmenter ſans céſſe, & me defendre d'en faire reſonner les ſouſpirs à vos oreilles, c'eſt vne nouuelle rigueur plus cruelle que voſtre rigueur ordinaire Retractez-donc voſtre Arreſt, puiſque la raiſon le veut autrement, vous ſerez iniuſte ; & quelle apparence de ioindre ce vice à vos vertus ? ne vous ſuffit-il-pas d'eſtre impitoyable ? vous me direz que c'eſt auſſi vne iniuſtice ; oüy, mais elle eſt pardonnable à voſtre beauté, mais celle de me defendre de me plaindre, c'eſt vn vouloir à plaiſir contre la raiſon, puis qu'il n'eſt rien de plus iuſte ny de plus raiſonnable. Defendez-moy donc s'il vous plaiſt, d'obeyr à vos defence, & commandez-moy de violer ce commandement que vous m'auez fait de ne vous écrire plus, ie vous en conjure par voſtre rigueur qui vous eſt ſi chere & ſi recommandable. Adieu, ie vous promets que celle cy ſera la derniere ſi par la premiere des voſtres vous ne me promettez de ne m'eſtre plus cruelle.

AV

AVTRE.

VOus voulez que ie ne vous ayme point, ma Belle, auec cefte raifon pour m'y obliger, que i'ay faict vœu de vous obeyr fans exception, en toutes chofes : ie vous le confeffe, mais toutes les raifons du monde ne me fçauroient obliger à faire l'impoffible. Alors que ie vous iuray de vouloir tout ce que vous fçauriez defirer i'ay toûjours creu que vous ne voudriez point que ce qui feroit faifable. Or pour ne vous aymer point, il faudroit m'arracher le cœur du fein,encore croy-ié que hors de mon corps il foufpireroit, s'il vous voyoit, tant il vous aime. Commandez-moy donc, plutoft de mourir ? & ie vous obeïray : mais ne croyez - pas pourtant que mon amour meure auec ma vie, car le feu des affections que ie vous ay voüées couuera eternellement fous mes cendres. Ie ne puis - pas auffi croire que ce foit tout à bon que vous me commandez de ne vous aymer point, fi ce n'eft auec ce deffein de prendre ma defobeïffance parfaicte, & éprouuer par la refiftance que ie fais vos volontez, & la fincerité de celle que ie conferue, & pour vôtre feruice, & pour vôtre amour que ie rendray eternelle, s'il eft quelque chofe d'eternel dans le monde.

AVTRE.

PVisque vos sermens vous ont renduë parjure,& vos promesses infidelle, ie vous rends vôtre foy,encore que vous n'en auez que faire, puis qu'elle ne vous sert qu'à deceuoir ceux qui se fient en vous : i'auois toûjours preueu vos humeurs volages qui croissent & decroissent selon le temps : mais autant amoureux que fidelle, ie ne pouuois éuiter ce mal necessaire à mon bien : car puisque vous deuiez vn iour changer, il vaut mieux que ce soit trop-tost que trop-tard,pour s'exempter de repentance, Ie ne sçay pourtant, comment ie me pourray empescher de vous aymer : car mon cœur est tellement accoustumé de souspirer pour vons qu'il m'est impossible de luy faire oublier cét exercice, plus ie l'efforce, plus il contrarie; seul, il resiste contre moy-méme, tellement que pour le rafroidir, il faut que ie luy represente vos glaces, autrement ie me brusleroïs par ses feux. Adieu, ma main se lasse de vous loüer & moy enfin de vous seruir, n'estant plus vostre infidelle.

AVTRE.

IE n'ose parler,ma Belle, & si ie ne puis me taire:car si l'amour est aueugle,il n'est pas müet, puisqu'il est permis de vous aymer, il est bien permis de le dire. Ie vous ayme donc auec toute sorte de passion, si ce bien vous est vn mal, & si ma passion vous offense, ce papier blanc rougira de ma honte,puisqu'il porte écrit sur sa face mon nom,qui est le plus affectionné de tous vos seruiteurs.

AV

AVTRE.

QVels remerciemens, & quelles actions de graces vous rendray-je en reconnoissance de la faueur, dont il vous a pleu m'honnorer. Plus ie pense à ce bien-faict, & plus me trouue-je impuissant pour paruenir à la moindre satisfaction. Receuez donc, s'il vous plaist, le defaut de mes discours, & celuy de mon pouuoir par reconnoissance, auec cette confession, que ie vous en suis si redeuable que quand mesme dés à cette heure ie commencerois à vous seruir vtilement, & que mes seruices seroient eternels, ils ne seroient pourtant iamais proportionnez à vos courtoisies, dont le souuenir a desia tellement estably son sejour en ma memoire, qu'il ne mourra qu'auec moy, vous asseurant que ie feray profession de me faire remarquer en tous les lieux du monde le plus obligé de tous vos seruiteurs, & le plus indigne, puisque par vn excez de faueur, i'en porte la qualité.

AVTRE.

VOus apprehendez, ma Belle, que ie ne vous ayme point, & vous me faites ressentir les effects de cette apprehension, en ne faisant pas cas de moy. Vous auez en cela preueu ma plainte: pour affoiblir sa raison, car iugeant que vous estiez coulpable de ce dont vous m'accusez, vous m'auez voulu demander ce que vous me deuez. Accordons-nous, ma Belle, rendez-moy le reci-

proque des affections que ie vous ay vouées. Et parce que mes merites ne vont point au pair auec les vostres, aymés-moy donc, s'il vous plait, autant qu'il se doit. Ie suis asseuré au moins, que si on doit recompenser l'amour par l'amour, quelque affection que vous ayez pour moy, vous me deurez tousiours du reste. Donnez donc cessé à vos aprehensions, car ie suis plus à vous qu'à moy-méme.

AVTRE.

NOn, ie n'eusse iamais creu, ma Belle, qu'apres tant & tāt de sermens qui engageoiét vôtre cœur à mon amour, sur la caution de vostre foy, vous eussiez esté parjuré, en changeant d'Amant, au moins si vous preniez la peine de me dire le mal, que i'ay commis, m'accordant ceste grace, auec le plus coulpable, i'en souffrirois plus constamment la douleur; mais me priuer tout à coup de l'honneur de vos bonnes graces, sans m'en vouloir dire le sujet, c'est adiouster au deplaisir de vous perdre, vn beaucoup plus cuisant encore, ne sçachant pas pourquoy. Accordez-moy donc, cette faueur, ma Belle, en ma disgrace, de m'en declarer la cause, & ie vous promets, que quand bien elle seroit imaginée, ou absoluë, procedant de vostre humeur, ie la croiray iuste, & me plaindray plutost de mon mal-heur, que de vous. Ie vous en conjure par la chasteté, qui vous est si naturelle, & si recommandable. Ie ne desire point d'autre recompense de mes seruices; au contraire, ie croi-

tay eſtre plus que ſatisfaict de vôtre mépris. Donnez celà, ma Belle, ou à l'amour que ie vous ay voüée, ou à la haine que vous auez conceuë contre moy; que ce ſoit ou par faueur, ou par pitié, ie ne laiſſeray pas pourtant de vous en eſtre par raiſon redeuable, ſi toutes-fois l'obligation que ie vous ay, ſe peut accroiſtre, puis que ie ſuis & ſeray eternellement,

Voſtre.

AVTRE.

IE m'eſtonne, ma Belle, que apres tant, & tant de témoignages de ma fidelité, & de mon amour, vous en doutiez encores. Ce n'eſt pas que ie me laſſe de vous en donner à toute heure. Commandez-moy ſeulement, ie vous feray voir auec eſtonnement, qu'il n'eſt point de difficulté ny de danger que ie ne franchiſſe pour vôtre ſeruice, pourquoy doncque douter de mon amour? Eſt-ce parce que la pluſpart des hômes ſont volages; ie ſuis homme, mais non pas de ce nombre? Outre que, quand bien il me prendroit enuie de changer, voſtre beauté a aſſez de charmes pour me faire changer la penſée de mon changement, en celle d'vne reſolution inesbranlable de vous eſtre eternellement fidelle. C'eſt aux beautez vulgaires que ces doutes & ces ſoupçons ſont pardonnables: mais à vous, dont les chaines des merites aſſubjettiſſent tellement les ames, qu'elles ne peuuent rencontrer leur franchiſe quand perdant la vie, il n'eſt point d'apparence que vous en ayez ſeulement la penſée.

Connoiſſez-vous donc bien, ma Belle, & vous connoiſtrez voſtre erreur. Car comme il eſt impoſſible de vous voir ſans vous aymer, de méme eſt-il impoſſible apres vous auoir veuë, de recouurer la liberté que vos appas rauiſſent à ceux qui admirent la douceur: ie ſuis croyable, puis que ie reſſens. Reuenons à voſtre plainte pour vous faire raiſon. Vous doutez donc encore de mon amour, & de ma fidelité? tout ce que ie vous puis dire, c'eſt que ie vous donne autant de terme qu'il vous plaira; pour penſer aux moyens qui vous ſeront les plus propres pour en demander & acquerir des preuues exemptes de reproche. Mon obeyſſance vous ſatisfera, & ie vous en aſſeure de ſa part.

AVTRE.

IL faut que ie vous confeſſe, ma Belle, que ie reçois vn grand contentemẽt à vous aymer, mais auſſi il faut que ie vous die, que ie reſſens en cét amour des cuiſans deplaiſirs. Car ſi d'vn coſté l'eſperance de vous poſſeder quelque iour me ſatisfaict, de l'autre l'apprehenſion de vous perdre me tourmente. Et comme le bien de vôtre ioüyſſance me peut arriuer; de méme auſſi le mal de vôtre mort. Tellement, ma Belle, que ie ne me croiray iamais en repos, iuſques à ce que ie repoſe mes inquietudes ſur vôtre giron, & que tous deux eſclaues ſous vn méme lien, nous ſouſpirions égalément, non apres nôtre liberté, mais apres la durée de nôtre douce ſeruitude,

nitude, Pardon, ma Belle, si ie vous entretiens auec des discours de ma passion, c'est vn coup de mon amour, s'il vous blesse, ce ne sera qu'apres qu'il m'a blessé: mais la blesseure n'est pas mortelle, puis qu'à toute heure vous vous pouuez guerir en me guerissant. I'en attendray auec toutes les impatiences du monde la faueur, & d'ores-en auant ie ne souspireray qu'apres l'esperence d'vn tel bien. Adieu, aymez moy, car ie ne vous haïray iamais.

AVTRE.

VOus estes en peine de sçauoir ce que ie faits durant vôtre absence: ie vous diray donc, que mon cœur souspire sans cesse, que mes yeux pleurent toûjours, & que mon ame viuement atteinte des blesseures de vôtre amour, vous adore auec les pensées dans mon imagination, où vous estes naifuement representée. Et bien que ce ne soit qu'vn pourtraict d'idée, si en ressens-ie les appas, & les charmes, auec la méme douleur que si i'estois aupres de vous. Voilà mon exercice, ma Belle, s'il vous est agreable, ie le continüeray, puisque ma vie & ma mort sont entre vos mains auec ce pouuoir absolu d'en disposer à vôtre gré, à quoy ie me suis resolu dés l'heure que ie me voüay à vôtre seruice. Adieu, ie prend la hardiesse de baiser vos mains, de ioye de ce qu'elles m'ont si estroittement lié.

LETTRE DE DESESPOIR, *d'vne Maistresse deceuë, à son Amant infidelle.*

LIsez hardiment cette lettre, comme derniere que ma main vous écrira; c'est vne plainte de vostre infidelité, mais inutile, puis qu'auant que ces cris resonnent à vos oreilles, celle qui l'a iustement conceuë, plus tristement dictée, & pitoyablement écrite, sera dans le tombeau. Vous m'auez donc promis vostre retour, pour me le faire plutost attendre qu'esperer. Ie ne l'attendray plus aussi, & l'espereray encore moins, crainte de me deceuoir moy-mesme, comme vous m'auez deceuë. Cét heureux iour qui me deuoit faire ioüyr de vostre presence, a ramené la nuict, & à cette nuict ont succedé milles autres iours, ou plutost mille autres nuicts, puisque le seul Soleil de vos yeux esclaire ma miserable vie. Vous fistes bien en partant de me dire Adieu, puisque ie ne vous verray plus, & faites encore mieux de m'accoustumer par vostre long retour à souffrir vostre absence, puisqu'elle doit estre eternelle. Ne vous hastez donc pas de venir, le plutost sera le trop tard pour me trouuer en vie; vous auez emporté mon cœur, que voulez-vous que ie fasse de mon ame? si vous estiez ma moitié, ie ne puis plus viure à demy: si mon tout, ie ne suis plus rien. Or pour ne trouuer rien de moy, vous pouuez venir à toute heure, car vous m'auez tellement égarée dans le labyrinthe de mon infamie que lors que ie me cherche moyméme

méme, en moy-mesme ie ne me trouue pas ; aussi ne suis-je plus celle que i'estois, mon nom a perdu son renom par ma faute, ie m'appelle miserable, c'est le nom que vostre infidelité m'a imposée. Helas ! que vous ay-je fait ; que trop de bien ? est-ce vn excez qui me doiue causer son contraire ; mes courtoisies attirent-elles vos rigueurs, mon amour vostre cruauté, mes faueurs vos dédains, & ma constance vostre perfidie ? à quoy pouuez-vous penser durant mon absence ; si c'est à moy, c'est pour vous resoudre sans doute, à n'y penser plus, ou pour souspirer du regret d'y auoir tant pensé. Ie voudrois bien sçauoir, alors qu'on s'enqueste de moy, qu'est-ce que vous répondrez, peut-estre que vous ne m'auez iamais veuë (que n'est-il vray ?) ou que vous ne me connoissez point ; helas ! pour m'auoir trop connuë, me méconnoistrez-vous à cette heure ? encore que vos sermens soient parjures, ils seront veritables pour vostre ruine ; vous pouuez fuyr ma presence, mais non pas éuiter le chastiment de vostre faute, car qui fait le mal, est sujet à la peine. Reuenez donc à moy, pour reuenir à vous, non pas pour m'apprendre à souspirer, veu que mon cœur ne fait iamais d'autre exercice, ny pour donner des larmes à mes yeux, puisqu'ils font profession d'en prester à tout le monde, mais bien pour éuiter le chastiment de vostre crime. Quand ie pense à vos perfides caresses, alors que vos baisers attiroient mon ame sur mes lévres, & que vos souspirs (à la faueur du vent de leur douce haleine) le faisoient r'entrer dans mon corps. Ie meurs de regret de n'a-

uoir pas peu mourir en ces doux plaisirs, puisque leur priuation maintenant me produit vn nombre de morts beaucoup plus cruelles que la mort mesme. Mais quoy, il me faut resoudre à ce que ie ne puis éuiter, mon mal-heur est plus fort que vos constances : il faut, il faut que ie meure : que ne suis-je donc desia où mon desir m'appelle, & où mon esperance m'attend ? Le iour me déplaist, la vie m'est ennuyeuse, & accablée sous le faix de mon infortune, ie ne souspire qu'apres le tombeau : car puisque ie suis la principale complice de mon offense, i'en veux prendre la vengeance contre moy-méme, & pour peine d'auoir creu à vos volontez, n'en auoir iamais d'autre que celle de ma perte. Pour vous auoir aymé, hayr tout ce qui est aymable, pour vous auoir estimé, ne faire plus cas de moy : & enfin pour vous auoir contenté, gouster auant ma mort tous les plus cuisans déplaisirs qu'on sçauroit ressentir durant la vie. Adieu, ma main se lasse d'écrire, impatiente en l'attente du remede qui doit guerir tous mes maux, le cœur me faut, mon esprit se trouble, mon ame s'éuanoüit, toutes ses puissances affoiblies ne me prestent point leur force que pour combattre en faueur de la mort, ce peu de vie qui me reste, afin qu'elle triomphe de ses dépoüilles. C'est l'vnique moyen de vaincre mon mal-heur, que de me défaire de la sorte, puisque le tombeau enseuelissant mon corps, enseuelira ma misere, auec tous les maux qui la causent. Adieu encore, mais pour iamais tout me défaut, par le defaut de ma vie.

AVTRE LETTRE. d'Amour.

VOus demandez, ma Belle, des témoignages de l'affection que ie vous ay voüée: quels plus grands vous en puis-ie donner; que ceux d'auoir incessamment vôtre nom à la bouche? Ne penser iamais qu'à vous, & ne soûpirer que pour vous-méme; ne plaire qu'à vous contenter, & auec tous les soins du monde en rechercher les occasions, les attendre auec impatience, que sçauriez vous desirer d'auantage pensez-y Ie defie vostre bel esprit à conceuoir des moyens capables de déstruire la doute que vous auez de mon affection, mais c'est à dessein de vous pouuoir contenter par le rencontre de quelque preuue digne de vous, comme en estant la cause. Commandez-moy donc hardiment tout ce qu'il vous plaira, quand ce seroit de mourir, ie iure par ma vie, que ie la sacrifieray à toute heure pour vostre contentement & pour vostre seruice. Ce ne sont point des discours de compliment, ny des termes de ma passion: mais bien des veritez épuisées du plus profond de mon ame, & causées des sentimens que i'ay à faire beaucoup plus que ie ne dis encore, si plus se pouuoit. Ie vous laisse la liberté d'en tirer des preuues quand il vous plaira, tandis que ie conserueray cherement la necessité que vostre merite m'a imposée, de vous obeyr en qualité de vostre esclaue.

LET

LETTRE DE CONSOLATION d'vn Seigneur, sur la mort de sa Femme.

MONSIEVR,

Ie ne ſçaurois ſoûlager vôtre ennuy qu'auec des ſouſpirs, ny conſoler vôtre triſteſſe qu'auec des larmes, puiſque vôtre mal n'a point d'autre remede que les plaintes, ny d'autre conſolation que les regrets. Supportez toutes-fois auec conſtance ce changement mortel: car vous l'eſtes encore vous reſſouuenant que céte neceſſité de mourir, eſt commune à vn chacun, & eſt infaillible à tout le monde. Ainſi vous deuez conſiderer, que le Ciel vous ayant donné vn ſi cher bien que vôtre épouſe, que tant plus il eſtoit exceſſif, tant moindre deuoit eſtre ſa durée, puiſque la nature des choſes rares de ne frequenter pas long-temps icy bas: & que ſi elle eſtoit née pour vous, elle y deuoit auſſi mourir pour elle. Or ſi maintenant elle vous a deuancé, c'eſt que comme paſſionnée en vôtre amour, elle vous a voulu monſtrer le chemin, pour le vous rendre plus doux, en ſuiuant ſes traces. Si vos oreilles n'eſtoient occupées au ſoin de vos plaintes, vous entendriez par l'imagination ces paroles qu'elle vous diroit: Ceſſez vos larmes, mon cher époux, car elles ſont iniuſtes, leur cauſe eſtant ſans raiſon: vous ſouſpirez ma mort, & ie plains voſtre vie? vous pleurez mon depart & ie regrette vôtre demeure: enfin vous enuiez que le Ciel me poſſede, & ie ſuis ialouſe

de

de vous voir en terre : ne vous plaignez pas de mon bien, il est si grand qu'à peine le pouuez-vous esperer, vos ennuis sont ennemis de ma gloire : si pour les necessitez du monde, vous portez le duëil pour mon corps, portez aussi interieurement dans le sein la ioye pour mon ame, puis qu'elle est bien-heureuse. De tel discours, MONSIEVR, adonc iroit-elle vôtre tristesse. Essuyez donc vos larmes pour disposer d'ores-en-auant vos yeux à la contemplation du lieu où elle demeure, & ainsi mourant tousiours d'enuie de ne mourir assez tost pour l'aller voir au Ciel, que ce soit le seul regret qui cause vos angoisses, car tant plus prolongerez-vous vos iours, & tant plus aurez-vous de chemin à faire. Ie finiray la presente, auec cette priere de finir aussi vos regrets, toutesfois le temps le fera, puisqu'il change toutes choses, mais non pas au moins ma qualité,

Monsieur, de

Vôtre.

AVTRE LETTRE D'VN PERE *quittant le monde, à son fils.*

MOn fils, si le Ciel vous a osté la mere, la terre vous rauit maintenant vôtre pere, mais auec de si douces armes, que ma perte vous est vn gain, puisqu'en vous perdant, ie me saue. Ie quitte donc le monde, auant qu'il me delaisse, mais trop tard, & ie ne viuray pas assez

pour m'en repentir, mais au moins trop tard & ie ne viuray pas assez pour m'en repentir, mais au moins mes volontez satisferont à ce defaut, & ces prieres que ie vous fais, à mon deuoir, que tousiours mes actions passées seroient le mespris de vostre souuenance que vous ne songiez iamais à mes erreurs, mais sans cesse à ma repentance, & que vous n'imitiez pas mon peché, mais plustost que vous suiuiez le chemin de ma grace. Voilà le bien que ie vous desire. Or faictes qu'en la possedant ie ne vous souhaitte plus rien, afin pue ie sois indigne d'vn tel fils, & vous plus digne d'vn autre pere : pere, lequel apres vous auoir mis au monde s'en oste luy-mesme. Il y est né, mais il n'y veut pas mourir il y a en son berçeau, mais il n'y aura pas sa sepulture: vn cloistre bornera la clarté de ses iours où viuant il mourra, & où mourant il viura : mais auec de si douces morts, & de si charmantes vies, qu'il faudroit que le silence parlast pour le pouuoir dire. Adieu donç mon cher fils, ie vous laisse orphelin, car si vostre mere est dans le tombeau, vostre pere n'est plus au monde.

AVTRE LETTRE D'VN SEIGNEVR qui quitte le monde à vne de ses filles Religieuses.

MA fille puis que toute sorte de contentement presuppose par vne loy essentiellement naturelle, la necessité de sa fin, i'ay creu que

que le berçeau de ma naiſſance aboutiſſoit dans le tombeau;& qu'ainſi, ſur le couchant de mes iours, ie deuois apprehender mes nuicts. De ſorte, que apres auoir couru toutes les extremitez de ma vie, ie me ſuis touſiours trouué ſur le point de ma ruine, tout panchant dans le tombeau;auſſi digne du treſpas,que de la mort eternelle;& bien que mon mal'heur m'a faict ſi parfaictement reconnoiſtre le monde,que ie l'ay enfin m'eſconneu & quitté : mais c'eſt apres que vous l'auez delaiſſé, vous volontairement, & moy auec contrainte ; car trop tard de neceſſité m'y obligeoit. Ainſi vous m'auez monſtré le chemin, au lieu que ie vous deuois ſeruir d'exemple,& il ſemble que comme i'ay eſté voſtre pere,vous ayez eſtez ma mere m'ayant appris ce que ie vous deuois enſeigner. O heureux apprentiſage ! & plus heureux encores le pere qui vous a faict naiſtre en terre pour le ſeruice du Ciel ; & benit ſoit le Ciel, qui par le merite de la fille a rendu le pere penitent, pere que le Soleil n'auoit iamais veu que miſerable,mais maintenant content n'eſtant plus au monde, ny vous auſſi. Or ſouſpirons donc nous deux enſemble nos offenſes,mō ame le demande à vôtre cœur, & mes yeux de larmes aux voſtres, afin que leur innocence me rende abſous : c'eſt trop de paroles pour ſi peu d'effect. Adieu, ie vous dis adieu pour eſtre tout à Dieu.

LETTRE D'VN SEIGNEVR *qui quitteroit le monde, escriuant à sa Maistresse.*

PVis que estre plus libre ie me rends esclaue dans vne solitude, ie quitte le monde, mais c'est en vous laissant, vous iadis la plus chere idée de mes pensées, mais à present le plus triste obiect de mes plaisirs : car ie n'ay plus d'amour pour vostre beauté, ie n'ay que du respect pour vos merites, puis qu'il me sera tousiours permis d'honorer secrettement, ce que publiquement la gloire mesme reuere. Viuez donc contente, & moy heureux : vous dans le monde, moy dans vn Cloistre ; & si respirant vous souspirez à ma souuenance, que ce ne soit pas au moins pour me plaindre : car vos regrets vous offenseroient vous-mesme, procedans d'vne cause iniuste. S'il est necessaire que ie vous laisse, il est iuste que vous le souffriez, & tant plus vôtre ressentiment sera sensible, & plus vostre consentement sera glorieux. Contentez vous donc d'auoir moissonné mes seruices, & moy de les auoir si cherement rendus au plus digne suject du monde ; sans vous en laisser autre mal que la souuenance, ny à moy autre bien que l'oubly. Et ne blamez point mon changement, puis qu'il ne procede que de constance, car si i'estois Amant, ie suis amoureux, non pas d'vne creature, mais d'vn Createur, non pas d'vn estre mortel, mais d'vne essence immortelle, non pas d'vne idole, mais d'vn Dieu, sujet trop digne pour n'estre enuié, trop

trop glorieux pour n'estre admiré, trop admirable pour n'estre desiré, trop desirable pour n'en estre épris au seul objet de son ombre, & dont i'embrasse maintenant le corps dans les douces espines de ma solitude : mais c'est trop. Adieu chere Angelique, ie vous laisse, mais tousiours pour vn miracle au monde ie vous quitte, mais pour vne merueille en terre, & pour vne esperance au Ciel de vous posseder vn iour, puis que vôtre nóm le rend naturellement successeur de vos dépoüilles.

LETTRE DE CONSOLATION à vn Amy, sur la mort de sa femme.

MOn cher amy, i'ay appris les tristes nouuelles de la mort de ta femme, & tu peux iuger le desplaisir que i'en ay, par celuy que tu en souffres, puis que nostre commune amitié partage esgalement à nos cœurs, & nos biens, & nos maux comme estroictement vnis ensemble. Tellement qu'autant que tu feras durer tes plaintes, ie prolongeray mes regrets, tenant à gloire de sçauoir bien souspirer tes mal-heurs, & ainsi ne pouuant iamais trouuer de soulagement qu'en ta consolation, tu me permettras de te consoler, pour me consoler moy-mesme. Sçache donc, mon cher amy, que ie ne veux point rauir le prix de ta perte pour en moderer le ressentiment par son mespris : au contraire, ie veux dire que pour auoir trop perdu, tu peux hardiment defier le malheur & la fortune de te faire perdre d'auantage. Mais ce n'est pas te

consoler, pardonnez-moy, d'autãt que de l'excés de ta perte, tu peux tirer vn extreme gain, t'affligeant de ce que tu es affligé que la volonté de Dieu soit accomplie contre ton desir : car de la sorte, pleurant de ce que tu pleures, tu iustifieras ton ennuy, & en cette iustification tu trouueras le dictame de ta playe. Tu me diras qu'vne affliction de la qualité de la tienne nous maistrise de la sorte, qu'elle ne nous permet que d'aggréer nos déplaisirs pour en eterniser la durée, & qu'ainsi nous ne sommes libres qu'à souspirer nos maux ; ie le confesse, mais il faut que tu aduoües aussi que tu ne peux estre triste sans penser continuellement au sujet de ta tristesse qui est la mort de ta femme. Or ayant cette mort pour raison de tes pleurs, cette mesme raison te les doit essuyer : car ta femme est morte, parce qu'elle n'estoit pas immortelle, & si tu te plains de ce qu'elle n'a guere vescu, les merites rendoient sa vie de la nature des choses rares, qui n'habitent pas long-temps icy bas : elle estoit trop parfaite pour viure autant que les autres, parce que les choses belles sont les moins durables, & tu ne peux auoir du regret de ce qu'elle n'est plus : que tu n'en ayes aussi de ce qu'elle a esté, puis que sa vie portoit en soy la consequence de sa mort. Que diras-tu maintenant pour authoriser ton ennuy? que tu l'aymois grandement, comme tout à fait aymable, tu peux continuer cét amour en l'augmentant, puisqu'elle est beaucoup plus haut esleuée en merite, qu'elle n'estoit pas : car changeant de demeure, elle a changé de condition, & le der-
nier

nier instãt de sa vie a produit le premier de son immortalité, & si tu te plains de son absence, considere que la nef de ta vie vogue sans cesse sur ceste mer du monde, pour aborder aux riues de son port, & que tu meurs continuellement, iusques à ce que tu sois tout à faict mort comme elle. Le temps ourdit la trame de nos iours, mais auec tant de vistesse, que quelque haste que tu ayes de le reuoir, tu n'auras le loisir pour te preparer, & le plutost sera trop tard, si tu ne commence de bonne heure. Pardonne-moy, si ie parle si librement, l'affection que ie t'ay vouée m'y oblige: represente ces raisons à ta raison, & tu te trouueras insensiblement consolé. Adieu, fay que la patience soit le fil de ta conduite dans ce labyrinthe de detresse, où ton mal-heur t'a fait entrer, si tu en veux sortir librement: car le remede de la constance est l'vnique & le plus souuerain pour ton mal.

LETTRE DE CONSOLATION *à vn pere sur la mort de son fils.*

MONSIEVR,

L'affection que ie vous ay voüée m'a fait mettre la main à la plume, pour m'affliger auec vous de vostre infortune, plustost que de vous consoler. Car veritablement; quoy que vostre mal soit frequent & ordinaire, si me trouue ie si confus à vous donner, bien loin du remede, quelque sorte de soulagement, qu'au lieu de vous aporter quelque consolation, ie l'attẽdrois de vous: Toutesfois en vous consolant ou m'es-

forçant de le faire, ie me consoleray moy mémes; puis qu'vn mesme traict d'infortune nous a rendu tous deux mal-heureux; Monsieur vostre fils est mort, sa naissance vous auoit fait preuoir cét accident: car sa vie presupposoit son trépas: mais il n'a gueres vescu;non,si vous contez par le nombre de ses iours,mais par celuy de ses glorieuses actions, il ne pouuoit viure d'auantage. Qui vit bien,vit longuemét,& il vaut beaucoup mieux mourir ieune, & sage, que vieux : parce que mourant de la sorte, on emporte auec soy la gloire d'auoir deuancé les raisons de la vieillesse&possedé par auances toutes les prerogatiues de prudence qui sont deuës à cét aage venerable. Si bien que Monsieur vôtre fils ayant ioüy de tous ces auantages en ses ieunes ans, il n'estoit pas necessaire pour vôtre satisfaction, qu'il vieillist dauantage, puis que son merite le faisoit desia remarquer tout chenu. Son trespas pourtant vous est insupportable,me direz-vous, priué pour iamais de sa presence. A cela ie vous répondray que le contentement de sa vie, sans reproche,& non sans admiration estoit trop extreme pour durer long-temps. Qu'il vous suffise que de la mesme sorte que vous l'auez fait, la nature l'a defait, sans vous rauir toutesfois la gloire de l'ouurage. De cent hommes de vostre condition il n'en est peut-estre pas vn de vôtre fortune : car vôtre mal-heur bien consideré ne s'appellera pas de la sorte, que de ceux qui en ont receu quelque atteinte, & ceux-là sont excusables,à cause de leur passion. Si bon que l'arbre soit, on ne peut rien iuger de ses fruits qu'en

qu'en leur maturité, & toutesfois cette maxime se trouue fausse, puisque du fruit de vostre arbre auant qu'il eust atteint sa maturité, nō seulement on a faict des iugemens de son excellence : mais encore pour le témoignage du goust, qui est vn témoin sās reproche, en a publié sa bonté auec admiratiō, dequoy dōc vous pouuez vous plaindre? Le Ciel ne le vous pouuoit dōner si parfaict, sans l'obliger à vne mort precipitée, veu mesmement que la nature des choses plus parfaictes, est de n'habiter pas long-temps en ces lieux, & la raison est tres-belle. C'est que tout ce que ce terroir du monde produit icy-bas, estant subiect à vne alteratiō & vicissitude, les merueilles qui y naissent suiuront de mesme necessairement le cours de céte decadence, si le Ciel, qui est le premier precipice, ne les rauissoit de bonne-heure pour conseruer leur perfection. Comme il a fait fort à propos en vous rauissant, Monsieur, vostre fils, pour le rauir du monde ou pour mieux dire de cette terre corrompuë, qui menaçoit sa vie de quelque alteration. Ce qui vous doit faire changer la nature de vos larmes, & vous arrester de vous estre attristé pour vn sujet digne de resjoüyssance. Et si toutes ces raisons ne sont pas de vostre goust, ne les iettez-pas pourtant, mais reseruez-en l'entretient pour vne autre-fois & iusques à ce que le temps vous ayt osté céte humeur bilieuse d'ennuy, qui rend depraué vostre goust. Ie dis le temps, parce que c'est vn si bon Medecin, qu'il guerit tous les maux de vôtre sorte. Et vous auez beau mépriser sō remede il opere insensiblement en vous, malgré vous, & vous

guerira sans y pẽser, quelque resistance que vous y apportiez au contraire. Ie vous en asseure par experiẽce: Et si vous me voulez mettre en auant qu'vn chacun a ses passions toutes differentes de celles des autres, & que les vns ayment plus, & les autres moins, ie vous accorde bien tout cela, mais il faut tousiours venir au point, qui est que nous alterans tous les iours sans cesse par vne decadence affectée inseparablement à nostre nature: tout ce qui est en nous, soit par accident, ou autrement, se change, & comme partie se laisse emporter au monument de son tout. Ie sçay bien pourtant que vous me direz ce que vous auez dict aux autres, que quand vous viuriez vn siecle vous ne feriez que mourir de regret de ne pouuoir pas mourir, vous ennuyant au monde, depuis le depart, & de vostre appuy, & de vostre consolation. Tout ces discours procedent de la passion de vostre tristesse. On en a veu d'autres flotter à la mercy de la mer de leurs larmes, & au gré du vent de leurs souspirs, sans ryme de raison, ny témoin de cõstance, & à deux doigts de naufrage: si ont-ils pourtant aborde au point ordinaire de la patience, où tous les nauires d'vne vie affligée mouïllent leur anchre apres la tourmente & l'orage des infortunes & des mal-heurs. Esloignez-vous en autant qu'il vous plaira, opiniastrez-vous à la suite de cét havre en vous en reculant, vous-vous en approcherez, si le desespoir ne vous possede, ce que ie ne croiray iamais: car la Fortune ne vous à pas esleué si haut, sans qu'elle ne vous ayt fait ressentir parmy ses douceurs qu'elque amertume: à quoy vostre courage que pour attaquer, & pour

se defendre, & particulierement de ses coups? Outre que vôtre iugement vieilly dans les trauerses de cette vie, vous doit rendre toute sorte d'accidens supportables, par la preuoyance que vous pouuez auoir eu de leur arriuée : Tresues donc de consolation, tout ce que i'ay dit, ce n'est que pour vous faire ramanteuoir ce que vous en sçauiez sur ce sujet, & que vostre memoire confuse en vous ne pouuoit pas representer les especes, à cause de l'excez de vostre ennuy. Voila mes excuses, & voicy mes anciennes protestations; c'ét que parmy le grand nombre de ceux que vostre merite peu auoir acquis pour seruiteurs & amys, il n'en est point dans le monde de pareil en affection ny en fidelité que moy. Ie vous prie de le croire, Monsieur, & le croyant, prendre en bonne part ce deuoir que ie vous rend, non comme vne consolation, car vous éstes exempt de céte necessité, mais comme vn foible témoignage, à quel interest m'est vostre consideration, & de qu'elle sorte ie compatis a vostre douleur Les amis ont cela de propre, que la fortune ne peut attaquer l'vn sans combatre l'autre & comme la victoire est plus grande en leur defaite, aussi leur consolation est plus forte, ayãt dequoy se soulager par leur reciproque affection l'vn l'autre. Appuyez-vous donc à demy sur moy en vostre foiblesse, Monsieur, l'aissez-moy la liberté de me plaindre à mon tour, de vostre mal-heur, mes larmes soulageront les vostres, si vous me laissez iustement de là part de vostre ennuy comme estant au vray la moitié de vôtre mesme affection, en qualité que ie porte,

Monsieur de Vostre seruiteur.

Autre lettre de consolation à vn Amant, sur la mort de sa Maistresse.

MONSIEVR,

Ne vous estonnez pas s'il vous plaist, tout à coup de ce que i'ay mis la main à la plume pour vous consoler : ie sçay trop bien que la nature de vostre mal est de ne souffrir point de remede autre que celuy que le temps luy peut donner. I'aduoüe que vostre perte, pour estre trop grande vous oste l'apperhension de mourir d'ores-en-auant en mesme dommage, & quoy que la fortune soit vôtre ennemie, vous pouuez hardimẽt deffier & son courroux, & sa colere à vous rendre plus mal-heureux que vous estes, ie ne veux point vous flater en vostre douleur, car ie la croy si cuisante, que tous les maux ensemble ne peuuent exprimer que son mal, si faut il pourtant que ie m'efforce, non pas à vous guerir : parce qu'il me seroit impossible, mais à vous soulager par le remede de la raison, puis qu'il est agreable à vostre iugement. Il est trop vray, la mort vous a rauy vôtre Maistre (ou plutost vne moitié de vous-mesme) qui maistrisoit l'autre absolument, & c'est vn malheur tout à faict grand, si croy-ie toutesfois celuy-là plus grand encore, de vous rendre inconsolable, & vous irritant contre vôtre vie, la donner en proye à la douleur. Vos souspirs iettez au vent soûpirent leur inutilité, & vos larmes vainement espanduës en pleurent de regret : car la mort inexorable se repaist de nos ennuys, se rit de

nos

nos plaintes, asseurée qu'on ne nous peut faire raison de sa cruauté que contre la raison, puis qu'elle mesme l'authorité par les loix de la necessité de mourir, naturellement inuiolables. Vous me direz que l'object & de vos respects, & de vos affections estant dans le tombeau, vous ne pouuez d'ores-en auant souspirer qu'apres la sepulture, & que vostre tristesse plus forte que vôtre raison, vous emporte malgré vous. Prenez garde à vostre nonchalance,& au plaisir insensible que vous auez en vos ennuys à cause de leur iniustice. Il est tres-aisé, connoissant le deffaut de vos armes, de vous rendre inuincible à toutes ses attaques, par vn nouueau renfort d'vne nouuelle force,que vous pouuez emprunter de la constance; car en toutes nos actions il faut tousiours considerer le but où elles tendent pour connoistre le merite où le defaut. Vous pleurez & souspirez de la mort de vostre chere Maistresse,l'action en est loüable,pourueu qu'elle soit limitée; mais comme son excez passe de bien loin le but qu'elle deuoit auoir de iuste, elle se rend iniuste, & son blasme tourne à vostre dommage, puis que comme instrument vous la faictes agir: qu'esperez vous de vos continuelles plaintes? Le Ciel ne peut pas violer ses decrets, puis qu'ils sont inuiolables. Ce que vous aymez vniquement est mort, ne vous en estonnez point,puis que vous-méme de vostre naissance mourez sans cesse & sans interualle, suiuez son chemin; ie me doute bien que tout vôtre regret procede de ne la pouuoir pas atteindre; mais c'est vostre faute, car si vous

eſtiez bien preparé à ce voyage vous pourriez partir à toute heure. Diſpoſez-vous donc, & pour vn commencement, pleurez d'auoir tant pleuré: & ſouſpirant apres vos ſouſpirs, plaignez-vous de vos plaintes, ou plutoſt de leur excez. Cét heureux commencement vous permettra vne heureuſe fin, c'eſt de la part de vôtre ſeruiteur.

Autre lettre de conſolation à vn de ſes amys ſur la mort de ſon Frere.

MONSIEVR,

Il me ſemble que ce deuoir deuance le temps & la ſaiſon de vous eſtre rendu; ie veux dire, que ce foible remede de conſolation que ie vous preſente, ne peut eſtre à propos appliqué ſur vôtre playe, à cauſe de la force de ſon venin. Toutefois, puis que le bien ne change iamais de nature, eſtant toûjours bien, ce remede, comme tel, s'il ne vous apporte point de ſoulagement, pour le moins ne vous apportera-il point de dommage. Aggréez-en donc l'offre que ie vous en fais de la part de ceſte ſainƈte amitié que i'ay voüée à vos merites. Monſieur voſtre frere eſt mort: qu'en pouuez-vous dire, Monſieur, puis que chaque iour de ſa vie il nous menaçoit de la nuiƈt de ſon treſpas; ſa condition ne vous preſchoit autre choſe, & ſi ſon prin-temps a abouty tout à coup, vn hyuer, c'eſt vn coup, de ſon deſſein, qui pour eſtre inéuitable en adoucit la plainte: car vous ſçauez tres-bien, que la trâme de nôtre vie eſt ourdie au gré du ſouuerain Autheur

theur de la vie, & que chaque ſorte de vie a ſa ſorte de peloton, l'vn plus gros que l'autre, & rien que le tẽps ne les rend differens. Or qu'eſt-ce que le temps, dites-moy, s'il vous plaiſt, qu'elle ſatisfaction aurez-vous ayant atteint les derniers de tous les âges d'auoir tant veſcu ; vous regretterez ſans doute vos ans par la perte de leurs iours, & leurs iours par l'apprehenſion de la nuict du trépas, qui les doit ſucceder, en laquelle il faudra rendre compte, mais vn exact compte, non ſeulement de tous vos ans paſſez mais encore, ce qui eſt conſiderable de tous les momens des heures qui les ont fait eſcouler ; ſi bien, que qui a plus veſcu, ſe trouue plus redeuable, & moins dequoy pour payer ſes debtes. Vous me direz, que la vie d'vn homme de bien, eſt exempte de reproche, portant auec ſoy ſa caution, & que de la ſorte, d'autant plus longue eſt ſa durée, d'autant plus eſt grand ſon merite, & c'eſt pourquoy la vie de Monſieur voſtre frere, pleine de vertu, & conſequemment d'admiration, eſt agreable, pour auoir eſté precipitée dans le tombeau, au milieu de ſa carriere. Ie vous confeſſe que le prin-temps de ſon âge promettoit vn doux Eſté, vne belle Automne, & vn agreable Hyuer : mais ne voit-on pas de plus belles fleurs d'eſperance eſpanoüyes le matin, & flétries le ſoir ; Nos vertus ſont toûjours aſſiegées de vices, & de les rendre fortes à leur reſiſtance, il eſt faiſable ; mais inuincible, il eſt tres-difficile, ſinon impoſſible. Car noſtre condition a vn mal de foibleſſe, qui la fait choper ſouuent. Ie ne vous nie point l'apparence qu'il

y auoit que Monsieur vôtre frere n'emportast auec luy dans la sepulture les vertueuses inclinations qu'il auoit espousées dés le berçeau, mais l'apparence ne concluant point, on n'en peut donner qu'vn témoignage d'indice inseparable de la doute, on voit tous les iours d'aussi parfaicts que luy, contracter vne estroicte amitié auec le vice, tout à coup, & alterant leurs premieres inclinations, s'abandonner auec excez à toute sorte d'excez, d'où sans vne grace particuliere ils ne se retirent iamais. Ce n'est pas, Monsieur, que ie me vueille seruir de la consequence contre feu Monsieur vôtre frere: la nature de son merite estoit trop constante pour estre subiecte à tous ces changemens: qu'il vous suffise seulement, de considerer qu'il estoit possible, & par ainsi à craindre. Presupposons-en donc le malheureux accident. Et dites moy la verité, si vous n'eussiez pas plus regretté sa vie que sa mort, le voyant tous les iours au trauers du crystal de vos larmes, mourir d'vne mort d'infamie plus cruelle mille fois que la mort mesme. Et vous vous plaindrez maintenant de ce que le Souuerain, que nous adorons, vous a osté toutes ces apprehensions en vous ôtant la cause qu'elle raison en vos plaintes; ne vaut-il pas mieux qu'il soit mort couronné, que s'il viuoit encore en hazard de perdre ses couronnes? Pourquoy direz-vous qu'on donne les surnoms de Grand à Alexandre, & celuy de mal-heureux à Pompée, quoy qu'en effect ils fussent tous deux esgalement grands, & en courage, & en vaillance; c'est que l'vn mourut triomphant au milieu de

sa

la carriere, & l'autre vaincu au bout. Iugez maintenant si vous ne prefereriez pas de la fortune de l'vn à celle de l'autre. Or Monsieur vôtre frere est ce grand Alexādre, puisque comme luy il est mort au milieu de sa carriere, non couronné des lauriers de ses genereux exploicts, mais bien des palmes de ses vertueuses actions, & toutes-fois plus heureux encore, car apres auoir, non comme luy, vaincu & subiugué tous les peuples de la terre, mais par vne plus grande victoire tous les vices ensemble, il ne s'est pas encor comme luy vainement occupé à faire fossuyer la terre, pour rechercher vn autre monde, mais mettant luy-mesme la main à l'œuure par le loüable trauail de ses veilles, il a non vainement cherché vne autre terre, mais heureusement trouué le Ciel, où il est à cette-heure ioüissant des felicitez qui nous sont promises. Ie vous donne cette consolation comme vne ordonnance de Medecin, appliquez-là à vôtre playe, si vous en desirez la guerison.

Autre lettre de consolation à vn amy sur quelque notable perte des biens de la Fortune.

MONSIEVR,

Il faut que ie vous confesse que les tristes nouuelles de vôtre infortune m'ont estonné de la sorte, que i'ay eu de la peine à me r'auoir de cét estonnement pour en ressentir la douleur. Ie ne vous flatteray point en vôtre mal, ie le

tien extreme au possible, & croy que la nature, quoy qu'abondante en toute sorte de remede s'en treuuera defectueuse pour vôtre guerison. Il est donc important, voyant que cette terre où vous auez fait vne perte, est du tout impuissante pour la reparer, de monter plus haut, & implorer le secours du Ciel à vôtre soulagement, comme l'vnique & le souuerain Medecin pour cette sorte de maladie. Et ie vous conseille de vous seruir pour échelle de cette consideration, que tout ce qui subsiste çà-bas, de quelque nature que ce soit, porte auec soy la necessité de sa vicissitude: Que le temps méme qui change tout, s'altere luy-mesme, & se détruit peu à peu, en détruisant toutes choses: Que ses mal-heurs sont les fruicts de la terre, aussi-bien que les chardons, & les épines: & que les miseres sont nos meres nourrices, ou plutost nos marastres, comme épouses dés mauuais iours de nôtre vie, ausquels les infortunes disposent souuerainemẽt d'elle. Qu'en cette mer orageuse du monde, il est impossible de trouuer vn port d'abry pour les naufrages, si la preuoyance ne nous sert de timon. Que de plus, nos testes ne seruent icy-bas que de but & de blanc aux foudres du Ciel, pour y décocher les traicts de la vengeance de nos crimes. Et nous auons beau fuyr, & nous cacher, il nous attaque quand il veut, & nous défait quand il luy plaît, & d'en murmurer, c'est attirer aprés soy ruine sur ruine pour nous accabler tout à fait. Nous sommes nez en ce monde pour estre le joüet de ses desirs, la trame de nos vies est en ses mains, il l'ourdit à son gré, &

ses

ſes volontez comme ſouuerainement abſoluës, obligent tellement les noſtres à l'obeyſſance, qu'il faut neceſſairement plier le col ſous le ioug, & pour en addoucir la ſeuerité, en eſtimer la ſeruitude autant agreable que glorieuſe. D'abondant, qu'eſtre homme & mal-heureux, c'eſt vne conſequence inſeparable de noſtre nature; cõme paiſtrie & detrempée dans le fiel des miſeres de ce monde. Ie veux que tous les Aſtres benins, tous enſemble preſident contre le poſſible, à la naiſſance de quelque homme, & que la communication de leur douce influẽce luy ſoit vn preſeruatif contre le mal des infortunes, ſi faut-il pourtant que s'il vit, il en reſſente les amertumes, & les diuers changemens & viciſſitudes de ſa conditiõ: car par maxime infaillible, il faut que celuy qui eſt placé & colloqué dans la rouë de la Fortune ſe tourne neceſſairement auec elle, & par ainſi du ſommet des grandeurs il deſcent quelquefois iuſques au dernier degré de la baſſeſſe. Que rien n'eſt ſtable que cette ſeule inſtabilité, qui eſt comme la fortune à la maniere inſeparable de toutes choſes. Que les plus mal'heureux ſont ceux qui gouſtent le moins du fiel des infortunes, puis que ſelon les maximes ordinaires du temps, vne vie de roſes produit vne mort d'epines: car d'vne extremité on ne peut paruenir à vn autre sãs paſſer par vn milieu, ie veux dire, que des delices de ce monde, on ne peut paſſer à celles du Ciel, ſans eſpurer la corruption de noſtre nature dãs vn alambic de peines imposées à nos crimes. Tellement que pour conclurre ces conſiderations, ie vous

estime au vray heureux en vos infortunes, puis que de bonne heure Dieu vous espure comme l'or dans la coupelle de vos afflictiõs, pour vous faire passer bien-tost non des delices de ce monde ; car vous en auez fort peu goûté, à celles du Ciel, mais bien des peines & des mal-heurs passagers aux felicitez eternelles. Vous sçauez que le chemin de ronces & d'épines est celuy de la vertu : Pourquoy donc vous estonnez vous de ce qu'estant vertueux comme vous estes, vous marchez dans des chemins rabouteux & pleins de ronces ? Tout le monde n'a pas la grace d'en auoir la volonté & en ayant la volonté d'en rencontrer heureusement le moyen d'exercer la vertu en la suiuant, iusques à ce qu'elle nous ait couronné, non pas de ces vaines couronnes de lauriers & de palmes qui releuent du temps, se flétrissant par son inconstance, mais bien des couronnes d'vne gloire dans l'eternité des limites de sa durée. Ie le dis donc encore, ie vous estime heureux, d'estre si mal-heureux, sçachant que les tourmens & les peines ont esté les ébats & les plaisirs de nôtre Sauueur, & que tost ou tard il faut porter sa Croix pour entrer au Ciel, puis que c'est la clef. Et si tant est que vostre mauuais demon renouuellant la cuisure des playes de vostre infortune vous porte à murmurer contre le Ciel, sommez vostre memoire au souuenir de ses foudres, & humiliant vôtre cœur, baissez la teste pour plier le col sous le ioug de ses loix ; comme aussi iustes que souueraines. Et pour vous payer de raison, & vous obliger à faire cesser tout à coup vos plaintes, mettez-

vous à genoux deuant vn Crucifix, puis considerant attentiuement auec les yeux de l'esprit, l'inegalité de vos tourmens à ceux que nostre Sauueur a soufferts, sans doute vous n'aurez iamais ennuy de vous plaindre, c'est le conseil que vous donne,

Vôtre amy & seruiteur.

LETTRE PARTICVLIERE de l'Autheur à Clorinde.

VOus dictes que vous m'aymez, belle & chaste Clorinde, mais comment voulez-vous que ie le croye, s'il n'est point dans le mô-de deux sujets plus inégaux que vous & moy; car soit qu'en particulier ie considere vos vertus, ou en general tous vos merites, de quel costé que ie me tourne, ie vous admire si parfaicte, que le Ciel mesme ne peut aduantager vostre condition, qu'en la rendant eternellement durable. Et ie suis tellement plein de defauts, que hors la perfection de l'amour & de l'obeyssance que ie vous ay voüée, ie n'ay rien en moy digne de vous, encore doutes-je, si cette obeyssance & cét amour sont considerables, puisque ie suis en necessité de vous les rendre par la raison de l'object de vostre merite, qui anime & émeut à son gré toutes les puissances de mon ame. Si bien que comme la Nature a donné à l'aymant vne chaisne de proprieté d'attirer à soy le fer, de mesme puis-je dire, que non la nature, mais son Souuerain vous a donné vne certaine chaisne

d'appas, & de charmes qui ont cette proprieté & vertu d'assujectir les ames les plus libres. C'est pourquoy ie ne puis pas iustement esperer de recompense de mon amour, puis qu'apres vous auoir voüée, & consequemment admirée auec estonnement, il m'estoit impossible de ne vous aymer point. Or de me persuader maintenant que vous me voulez du bien, si i'argumente là-dessus, ie ne puis que conclurre au contraire, parce que i'ay autant de parties haïssables, que vous en auez d'aymables, & d'aymées. Pardonnez-moy donc, s'il vous plaist, belle & chaste Clorinde, de ce que ie n'adjouste point de foy à vos paroles, qui me veulent asseurer que vous m'aymez, puis que la consideration de ce que vous estes, & de ce que ie suis m'en deffend; non seulement la croyance, mais la pensée pour n'estre coulpable d'vn excez de vanité, qui seroit excusable, s'il procedoit d'vn autre sujet, mais de vous qu'vn chacun admire, & que tout le monde ensemble, reuere; de vous, dis-je, qui ne pouuez souffrir de comparaison qu'auec vous-méme, ce seroit vn crime qui ne meriteroit point de grace. I'en croiray pourtant ce qu'il vous plaira: mais quelque croyance que i'en aye, i'en douteray tousiours, sçachant bien que le plus seuere iugement ne me condamnera iamais sur vos plaintes, pourueu qu'auant que me condamner, il entende les raisons de ma doute, aussi iustement conceuë, que vous estes iniustement parfaicte.

SILVANDRE.

RESPONSE DE CLORINDE
à cette lettre precedente.

DIctes dõc ce qu'il vous plaira pour n'étre point obligé de croire que ie vous ay me, si est-il vray pourtant. Que ie sois à vostre estime la plus parfaicte du monde, & vous le plus imparfaict : tous ces discours de vanité pour moy, & l'humilité pour vous, ne m'empécheront iamais de vous vouloir du bien. Ie me connois, & ne vous mesconnois pas, d'où ie tire la raison de l'affection que ie vous porte. Argumentez maintenant tant qu'il vous plaira sur ceste verité, vous ne pouuez conclurre qu'à ce qui en est? n'en tirez pas pourtant de consequences à mon desauantage, car la mesme puissance qui m'a commandé de prendre la plume pour vous escrire que ie vous voulois du bien, me deffendroit de le vous tesmoigner chastement, si le moindre de vos pensées m'offensoit, outre que quand bien elle ne le feroit pas, ie me suis conseruée en ma seruitude ce priuilege de puissance, d'en rompre les chaisnes quand il me plaira. Viuez donc auec vostre discretion ordinaire, si vous desirez que ie conserue ce dessein de vous honorer sur toutes les personnes du monde, & méme de vous aymer autant qu'il m'est permis par la seule raison de vos merites, qui m'obligent à porter plustost la qualité de vôtre seruante, que celle de vôtre Maistresse,

CLORINDE.

SECONDE LETTRE à Clorinde.

NOn ie ne croiray iamais, belle & chaste Clorinde, que vous me vouliez du bien, qu'alors que vous ne me causerez plus du mal. Tant que vous aurez de cruauté, vous n'aurez point d'amour, parce que ce sont deux contraires, qui ne persistent pas ensemble. Cessez donc vôtre rigueur, si vous desirez me faire voir vôtre affection, où dispensez-moy de croire que vous m'aymez. Car tous les témoignages que vous me donnez de vostre bien vueillance consistent en paroles, & les asseurances de vostre cruauté en effects, tellement que selon mes sentimens, ie suis obligé de vous estimer plutost cruelle qu'amante, & ie ne changeray iamais de croyãce, si vous ne changez d'humeur, Voila ce que i'ay dans l'ame, faictes-moy de mesme connoistre ce que vous auez dans le cœur, & m'honorez de quelqu'vn de vos commandemens, afin que ie ne porte pas tousiours inutilement la qualité de vôtre tres-humble,

SILVANDRE.

Response à cette Lettre.

SI vous ne souffrez point d'autre mal que celuy que ie vous causeray, vous ne ressentirez iamais de douleur : ie me plains donc de vos plaintes, & c'est auec raison, parce que vous m'accusez iniustement, quoy que la croyãce que vous auez que ie vous cause du mal, soit imaginée,

née, elle produit en moy vn mal veritable, souffrant du regret de vous faire souffrir seulement en imagination ; paroles, qui procedans du plus profond de mon ame, doiuent obliger la vôtre à croire que ie vous veux du bien, & que ces surnoms de cruelle & de rigoureuse que vous me donnez, sont tout à fait contraires à mes inclinations, & au vœu que i'ay faict en faueur de vôtre merite, non seulement de vous honorer autant qu'il se peut, mais encore de vous aymer autant qu'il se doit, selon les loix d'vne libre discretion : si vous en doutez, vous douterez de la verité, & de mon affection que ie rendray eternelle, si vous m'honorez d'vne reciproque.

CLORINDE.

LETTRE TROISIESME.

SI vous desirez sçauoir l'estat de ma vie, ie vous diray, belle & chaste Clorinde, que ma vie est vne vie de pensées, & souspirs, puisque continuellement ie pense à vous, en souspirant sans cesse : car comme en ces glorieuses pensées ie me represente vos perfections, ie ne puis m'empescher de souspirer d'aprehension, de ne posseder iamais absolument l'honneur de vos bonnes graces, tellement que l'aprehension de ce mal, quoy qu'il soit encore à venir, me fait souffrir par aduance mille sortes de peines. Voila comme ie vis, ou plustost comme ie meurs, puis que ma vie agitée de l'orage de cette crainte, est vne veritable mort. I'ose esperer maintenant de vôtre douceur ; que puis que vous auez voulu oüyr le recit de mes peines, vous en aurez pitié

ie vous en coniure par le nombre ſans nombre de vos vertus, ne deſirant autre choſe pour mon ſoulagement que la permiſſion de vous aymer en vous ſeruant toute ma vie, accompagnée de ceſte aſſeurance, qu'apres auoir cueilly les eſpines, i'en cueilliray vn iour les roſes dans les iardin de nôtre mariage.

SILVANDRE.

Reſponſe à cette Lettre.

IAduoüe que vos plaintes ſont iniuſtes; ſi n'y puis-ie ſatisfaire auec raiſon: car puis que vôtre mal procede de l'apprehenſion de l'aduenir, & que la diſpoſition de ce temps-là n'eſt point en mon pouuoir, mon impuiſſance me doit ſeruir d'excuſe, & à vous de remede, y adiouſtant vôtre conſtance ordinaire à ſupporter patiemment tout ce qui en arriuera, vous aſſeurant au moins, que ſi ce ſont les malheurs, vous n'en reſſentirez que la moitié, puiſque par aduance i'engage mon cœur à la ſouffrance de l'autre. Ie vous diray pourtant pour donner quelque relaſche à vos inquietudes, que le Ciel tant ſeulement, comme tout puiſſant, peut alterer les inclinations que i'ay à vous vouloir du bien mais excepté ſa puiſſance, ie défie hardiment celles du temps, & de ſa fortune, non ſeulement à alterer tant ſoit peu ces cheres inclinations, mais encores à faire en ſorte que mon eſprit s'occupe vn ſeul moment en ces penſées, tant ie me ſens reſoluë à vous eſtre eternellement fidelle, pourueu que vous me ſeruiez touſiours d'exemple.

CLORINDE.

AVTRE LETTRE

IE vous enuoye l'ombre du corps que vous posséderez, belle & chaste Clorinde, par le present que ie vous fais de mon pourtraict. Prenez garde que de quelque costé que vous le regarderez il vous admirera, presentant particulierement en cela l'action de son original: car ne vous pouuant voir des yeux du corps ie vous admire sans cesse de ceux de la pensée. Traictez plus doucement ceste figure que vous n'auez faict son obiect, son silence vous asseurera de sa discretion; tellement que vous luy pouuez departir des faueurs que ie n'oserois esperer, luy faisant baiser & rebaiser mille & mille fois céte belle bouche, d'où sortent les paroles qui me sçauent si bien charmer, & luy donnant places parmy les lys & les roses de vostre beau sein qu'il ne m'est permis de toucher que de la veüe. I'auray quelque consolation, esperant que puis que vous prenez plaisir à caresser mon ombre, vous prendrez encore plus de plaisir à en caresser le corps, dont vous estes l'ame, Vous le traicterez comme il vous plaira mais ie vous diray que le plus doux aliment que vous luy sçauriez donner, c'est celuy de vos amoureux regards, en faueur de celuy qu'il vous represente, qui est

Vostre fidelle,

SILVANDRE.

Response

Response à cette Letre.

IE vous enuoye mon pourtraict pour present en reuanche du vôtre. Ie ne sçay point s'il vous regardera, comme le vôtre me regarde, de tous costez : si vous puis-je asseurer, que celle mesme qui vous represente, vous regarde souuentefois, non seulement des yeux de la pensée, mais encore de ceux du cœur : le traittement que vous luy ferez, sera celuy-là mesme que ie rendray au vôtre. Ie vous en fay present à dessein : car puis que vous croyez que mes yeux vous consomment peu à peu, pour vous reduire en cendres, & que de la sorte vous ne pouuez voir, qu'en souffrant milles peines, ie vous ay voulu soulager, vous faisant voir mes yeux sans feux, & ma beauté imaginaire sans charmes, afin que vous ne soyez pas incommodé en la regardant, selon vostre opinion. Vous me direz que ce n'est que son ombre ; il faut aussi la tenir à l'ombre, crainte du chaud : puis que mes yeux vous bruslant, contentez-vous de les voir en peinture.

LETTRE CINQVIESME.

VOus voulez que ie vous escriue souuent, belle & chaste Clorinde : mais que vous escriray-je ; si c'est que vous estes parfaictemét belle, & également vertueuse, c'est vne verité, conneuë & aduoüée de tout le monde. Si que ie vous ayme autant qu'il se peut, vous n'en doutez pas, & quand cela seroit, ie voudrois vous

vous-en donner de plus fortes asseurances que celles de mes lettres. Quoy donc ; ie ne puis vous escrire, si ce n'est que ie n'ay rien à vous escrire que ce que ie vous ay desia escrit ; sçauoir, c'est, que comme vous estes en merites hors d'exemple, ie suis de mesme en fidelité & amour hors de toute sorte de comparaison. Et quoy que le temps altere toutes choses par sa vicissitude, la constance que ie vous ay iurée donnera de l'exception à ses reigles. Ce ne sont pas seulement des paroles, des pensées, des Vœux, & des esperances, mais bien ces volontez, des resolutions & des protestations, accópagnées d'vn serment reuocable, que ie confirme encore sous la caution de la foy de vostre

SILVANDRE,

Response à cette Lettre.

IE desire receuoir de vos lettres, c'est pour receuoir de vos nouuelles. Tout ce que vous me sçauriez escrire, ne me contentera iamais à l'égal des asseurances de vôtre santé, pour la conseruation de laquelle i'ay tousiours mille vœux en reserue. Ie ne desire donc point que vous m'entreteniez sur le sujet de mes loüanges, mais plutost sur celuy ce vos merites, qu'oy qu'ils me soient assez connus, & si celuy-là vous desagrée, comme l'autre me desplaist, ne m'escriuez iamais que de nouuelles intentions, pour me donner de nouuelles asseurances que vous

vous ne changerez iamais, car sur le fondement de vôtre fidelité est bastie l'affection que ie vous porte, que i'appelleray bien-vueillance, puis que tout mon amour se termine à vous vouloir du bien, mais de telle sorte qu'entre tous mes sentimens, celuy de vôtre consideration m'est le plus sensible & entre mes inclinations, celle que que i'ay à vous honorer par dessus toutes les personnes du monde la plus chere.

CLORINDE.

LETTRE SIXIESME.

EST-il possible, belle & chaste Clorinde, que vous doutiez encore de mon affection, & qu'au moindre rapport de mes ennemis vous me soupçonniez d'infidelité ? A ce que ie voy, ou plutost à ce que ie ressens, vous prenez plaisir à me blesser de diuerse façon : car non contente des peines que ie souffre en vous aymant, vous recherchez tous les iours de nouueaux moyens pour me faire ressentir des nouuelles rigueurs : au moins ne me punissant que ne me dites-vous le mal que i'ay commis, afin que coulpable ie preuienne vôtre vengeance, en me chastiant moy-mesme ; & si innocent, dites seulemẽt, que c'est vôtre humeur, de m'affliger, ie ne m'en plaindray iamais : au contraire, au plus fort de mes douleurs i'en loüeray la cause: & m'estimeray heureux d'estre digne de vôtre rigueur; ne pouuant l'estre de vôtre amour: mais sans auoir failly, me traicter comme coulpable, & sur vne preuue pleine de reproches, puis qu'elle

qu'elle procede de mes ennemis, m'imposer vne peine veritable, pour vn crime imaginaire, ie ne sçay qu'en croire, rigoureuse Clorinde. De me plaindre du mal que vous me faictes souffrir, i'offenserois vôtre iugement, puis qu'il a iugé que ie le meritois. De ne m'en plaindre pas aussi, ie ne sçaurois viure : car outre que la plainte soulage, sa iustice m'en faict esperer la guerison. Permettez-moy donc, s'il vous plaict, de vous dire, non pour excuse, ny pour reparation, estant innocent de tout ce qu'on me sçauroit imputer, que bien loin de vous offenser en la moindre chose que ce soit, ie m'offenserois de la seule doute que ie pourrois auoir que quelqu'vn y pensast, & que la plus grande offense que i'aye iamais receuë, & que ie pourrois receuoir, est celle qu'on m'a faict de vous auoir asseuré, que i'en ay eu le dessein contre vous, puisque l'honneur de vôtre interest m'est mille-fois plus cher que celuy de ma vie, ne pouuant estre, si ie ne suis vôtre seruiteur,

SILVANDRE.

Response à cette Lettre.

SI ie doute de vostre fidelité, ce n'est pas sans raison, vos actions plutost que vos ennemis m'en ont donné des preuues exemptes de reproche. Tellement que si ie vous fait ressentir les traicts de ma rigueur, decochez par mon indignation, ce n'est qu'apres que vostre inconstance les aiguisez & preparez pour vous en blesser. Ie ne vous dis point le mal que vous

auez

auez commis, parce que vous ne l'auez peu commettre sans le sçauoir, & l'ignorance que vous enseignez, vous rend encore plus coulpable. Au reste vous pouuez bien iuger vous-mesme qu'ayant quelque sorte d'affection pour vous, vostre offence m'a doublement offensée, puis qu'auant que vous en imposer la peine, ie l'ay soufferte, & la souffre encore, non de regret de la vous voir souffrir, mais de ce que vous la meritez. Vous auriez donc mieux faict de confesser vôtre faute, pour en obtenir la grace, que de vous plaindre du chastiment, parce qu'estant iuste, vos plaintes se plaignent, plutost de ce qu'il est trop doux, que trop seuere. I'eusse desiré seulement pour ma satisfaction, que mes yeux n'eussent pas esté tesmoins de vôtre offense : car quelques autres tesmoins que i'eusse eu pour vous conuaincre, les bonnes impressions que vous m'auez données de vôtre fidelité, m'eussent tousiours fait conclurre à vôtre innocence. Ce n'est pas pourtant que vôtre repentir ne soit receuable, les souspirs de vôtre cœur ont iadis tellement pleu au mien, qu'à leur souuenance, il souspire encore apres eux. Vous pouuez bien iuger maintenant que ie ne desire pas vous perdre, mais vous en deuez tirer la raison de vôtre merite, puis qu'il authorise tout ce que ie fais, pour vous conseruer non en qualité de Maistresse, mais plutost de seruante.

SILVANDRE.

REPON

RESPONSE PAR L'HAVTEVR à cette Response.

Lettre Septiesme

ENcore bien que mes paroles, mes actiõs & mes pensées, soient exemptes de reproche deuant les plus seueres iugemens, si confesse-ie auoir commis le crime dont vous m'accusez, & tiens la peine que vous m'auez imposée pour iuste, afin qu'on ne vous accuse pas de ce que vous m'auez accusé, aymant mieux qu'on m'estime coulpable, que vous iniuste. Outre, que puisque vous le voulez, & pour ne vous contredire point, ie me repens de m'estre dit innocent & d'auoir faict le possible en ma iustification. Ie suis donc coulpable, ma Belle, de tout ce qu'il vous plaist, si vous diray-ie pourtant, que ie souspireray plutost d'amour, que de regret de vous auoir offensée. Mais ie ne prens pas garde qu'en ne me voulant pas iustifier, ie me iustifie toûjours, ie desauoüe, ma Belle Clorinde tout ce que i'ay dict en faueur de mon innocence. Considerez-moy dõc comme vn criminel, prosterné a vos pieds les larmes aux yeux, les souspirs au cœur, est cette confessiõ à la bouche, que i'ay failly, & que i'implore vôtre grace par le merite du regret qúe i'ay de cette faute. Ie vous prie de me considerer en cét estat, puisque de volonté ie m'y suis soûmis, & m'y soûmets encore, attendant l'honneur de vôtre pardon.

Silvandre.

AVTRE LETTRE.

SI à l'égal de ce qu'on ayme, on endure en l'absence du sujet aymé, vous pouués croire, Belle & chaste Clorinde, que ie souffre durant vôtre absence tout ce qui se peut conceuoir de rigoureux dans les tourmens : car comme mon amour est tout à fait extreme, ma peine l'est aussi. Ie ne sçaurois dire pourtant de quelle nature est mon mal, parce que le remede que ie croy le plus propre à le guerir, luy est le plus contraire, & l'experience du ressentiment que i'en ay fait, que ie n'en doute point. A la douleur que ie souffre maintenãt en vôtre separation, n'auoüerez-vous pas vous-méme, qu'il n'est point d'autre remede que celuy de nostre presence qui la puisse soulager ? Et pourtant ie ressens, que cette méme presence, au lieu de me guerir, me rend beaucoup plus malade : tellement, ma Belle, que ie ne sçay que desirer pour mon soulagement : priué de vos yeux, ie suis en tenebres, & deuant eux, ie suis tout en feu : priué de leur clarté, ie ne souspire qu'apres leur lumiere, & en estant éclairé, mon cœur ne souspire qu'apres leur esloignement, crainte d'estre reduit en cendres. Que feray-je donc à mon mal, s'il n'est rien de plus contraire que son remede : C'est en cela, ma Belle, que vous deuez croire que ie suis grandement mal-heureux, puis qu'au plus fort de mes inquietudes, il ne m'est pas permis non seulement d'esperer, mais de desirer mon repos:

ce qui vous doit porter à la pitié de nos peines, considerant que leur nature est de ne pouuoir point trouuer du soulagement. Vous me direz donc, dequoy ie me plains, si mon mal est sans remede, & qu'est-ce que ie vous demande, si vous estes impuissante à le guerir ? Ie vous répondray, ma Belle, que ie ne me plains aussi que du regret que mes plaintes soient inutiles : & ne vous demande qu'vne seule larme de pitié, pour cent mille que i'en répans tous les iours; & vn seul soûpir, pour vn nombre sans nombre, que ie iette au vent à toute heure. Voilà où i'en suis reduit, ma Belle, ie laisse maintenant à vôtre esprit, comme tres-parfaict le moyen de trouuer par ses pensées, celuy qui est le plus propre à mon soulagement, si tant est que vous ayez dessein de m'estre fauorable en ces disgraces, où l'amour, le mal-heur, & la fortune ont reduit vostre fidelle.

SILVANDRE.

Response à cette Lettre.

ENcore bien que vôtre mal soit imaginaire discret Siluandre, si en auray-je quelque sorte de pitié, puisque vous le voulez; & que pour vostre soulagement vous ne demandez point d'autre remede. Ie hasterois mon retour, si ie croyois que ma presence peust charmer vôtre douleur, mais selon vôtre témoignage, (qui est exempt de reproche en vôtre propre cause) ma veuë l'augmente, & mon absence la nourrit.

Tellement que ie ne sçay quel remede donner à vôtre mal, si tous les remedes que ie croy luy estre les plus contraires. Tout ce qui me contente en tous vos déplaisirs, c'est de sçauoir que vous ne pouuez pas vous plaindre que ie les cause, puisque selon les loix d'vne chaste affection, ie me porte autant qu'il m'est possible à tous content. Et ce qui m'a obligé de quitter la ville, & la plainte continuelle que vous faisiez du mal que ma presence vous causoit. Il vous suffira donc, de connoistre que mon humeur, mon inclination & ma volonté, toutes trois ne sont portées qu'à vouloir du bien, & qu'autant que mon deuoir me le permettra, ie rechercheray toutes sortes d'occasions & de moyens, pour vous témoigner que ie vous estime grandement, par l'estime que ie fais de vôtre merite, qui m'oblige à porter la qualité de vostre seruante, plutost que celle de vostre Maistresse.

SILVANDRE.

AVTRE LETTRE.

IE serois trop presomptueux, belle & chaste Clorinde, si par chacun de mes seruices, de quelque importance qu'il peut estre, i'estimois vous pouuoir obliger, puisque ie vous suis entierement acquis par vn droict de merite, authorisé de toutes les raisons du monde. Tellement que tous les deuoirs du respect & des seruices que ie vous sçaurois iamais offrir, porteront plu-

tost

toſt le tiltre de ſatisfaction à vne partie de ce que ie vous dois, que de recompenſe. Car depuis le iour que ie me donnay à vous, ie me reſolus de viure en cette croyance, que le plus digne loyer que ie ſçaurois receuoir de mes ſeruices, ſeroit l'honneur que i'aurois à vous le rendre. Et comme la vertu cherchant ſon plaiſir en elle-méme, le trouue auec ſa couronne, de meſme, cherchant mon contentement en ce deſir vertueux que i'ay de vous ſeruir, ie le trouue, & auec celuy la couronne de gloire qui en procede, puis que vous en eſtes le ſujet. Ie voudrois ſeulement pour voſtre ſeul intereſt; que les effects euſſent deuancé ces paroles, afin que vôtre eſprit ne fuſt pas inquieté du trouble que la doute luy eut pû cauſer. Mais en cela, belle & chaſte Clorinde, ie vous prie de conſiderer mon impuiſſance; & que le temps, à l'ayde de la rencontre des occaſions, peut tout pour me faire paroiſtre veritable. I'en attendray donc de luy auec impatience la faueur; car ie ne feray iamais content, qu'alors que par vn nombre ſans nombre de ſeruices tous ſignalez, ie vous aye témoigné ce que ie deſire le plus au monde, & auec plus de paſſion, qui eſt de pouuoir porter dignement, s'il ſe peut, cette qualité, dont voſtre faueur m'a honoré, de voſtre tres-humble, & tres-obeyſſant ſeruiteur.

AVTRE LETTRE.

NOn, belle & chaste Clorinde, ie ne pense iamais à vous, que ie ne croye cette maxime veritable, que dans les plus beaux corps logent les plus belles ames, car soit que ie considere en vous ce qui est le moins considerable, si est-il pourtant si plein de perfection qu'on ne pourroit iamais se lasser de l'admirer. Iugez maintenant de cette partie venant à son tout, si dans ce tout, on n'admire pas tout ce qui est d'admirable dans le monde. Car sur vostre front on voit à découuert les graces dans leur throsne accompagnées de la majesté, dans vos yeux les feux, & les graces, les douceurs, & les rigueurs les traicts, & les attraicts tout ensemble, par les vns charmant toutes les ames, par les autres brûlant tous les cœurs, en vos ioües on y admire en tous temps les lys, & les roses entremeslées ensemble, en vostre bouche le coral, en vostre sein la neige, & enfin en tout vostre corps la merueille de toutes les merueilles ? comme estant vn abregé & racourcy de tout ce qu'on a iamais veu de parfaict icy bas. Ne prenez-pas, s'il vous plait, ces discours pour des complimens, moins encores pour des flatteries, puis qu'en disant tout cela, ie ne publie que ce qui vous rend le moins admirable, d'autant que ce ne sont que les perfections de vostre corps, & que celles de vostre ame, comme étant d'vne trépe toute diuine, on n'en peut parler qu'auec respect,

respect; à cause qu'elles ne peuuent souffrir de comparaison, qu'auec elles-mémes : tellement que, soit qu'on considere en vos paroles, ou en vos actions, on conclurra auec moy, mais auec vne raison qui seruira à iamais d'autorité à cette maxime, que dans les plus beaux coups logent les plus belles ames. Ie defie les plus ialoux esprits d'en conceuoir quelque doutes puis que vous estes capable de la destruire à leur cõfusion, tant que vous respirerez dans le monde: Ce sont les plus pures veritez qui soient iamais sorties de mon ame, & que le plus humble de tous vos seruiteurs publiera sans cesse par deuoir, puisqu'il n'est rien au monde plus veritable:

AVTRE LETTRE

IL y a si long-temps que ie vis, ou plutost que ie meurs en l'attente de vous receuoir, belle & chaste Clorinde, que ie reconnois par le ressentiment, qu'il n'est point de douleur égale à celle que vostre absence me cause : & ce qui l'augmente encore, (si tant est qu'elle puisse receuoir de l'accroissement) c'est que ie ne sçay à qui m'addresser pour en estre soulagé : car quoy que vous la causiez, vous n'en estes-pas absolument la cause, comme dependante des volontez de celle qui vous a mis au monde, à laquelle vostre humeur & vostre inclination inseparable de vostre deuoir, vous ont fait voüer toute sorte d'obeïssance : tellement que quand bien vostre

pitié, plutost que vostre amour (car vous n'en auez point que pour en donner) vous rendroit sensible à mes plaintes, vostre impuissance s'opposeroit à la volonté que vous auriez de me soulager, ce qui me fait resoudre à me plaindre du mal'heur plutost que de vous, puisque c'est luy seul, qui me cause tous ces maux. Ie vous prie pourtant, si tant est que vous desirez donner fin à mon tourment de reuenir au plutost de vostre possible, pour éclaircir mes yeux de vostre lumiere, comme n'en reconnoissant point d'autre dans le monde. Car pour celle du Soleil, ie ne m'en sert que d'instrument pour admirer la vôtre éclatante à merueille, autrement ma douleur me fera mourir. Honorez-moy donc promptement de vôtre presence, comme d'vn souuerain remede pour charmer mes ennuis. Ie vous en coniure par le peu de vie qui me reste, afin que si ie dois mourir, ce soit au moins aupres de vous, desireux en mourant de vous témoigner, que ie n'ay vescu que pour le seul interest de vôtre seruice, & qu'entre toutes les qualitez dont la Fortune me pouuoit honorer, celle que ie porte de vôtre seruiteur, m'a esté toûjours la plus chere, puisque mon ambition s'est limitée elle méme en la seule gloire de la meriter.

SILVANDRE.

RESPONSE

RESPONSE A CETTE LETTRE.

IE veux croire, discret Siluandre, que si vous m'aimez passiónement, cōme vous dites vous pouuez ressentir quelque sorte de deplaisir en mon absence, mais non pas si cuisant que vous me le figuré. Les Amans ont ceste mauuaise coûtume de dire toûjours mourans, & reduits à l'extremité, au moindre sentiment de leur passion. Ie dis mauuaise, parce que le chant de leurs plaintes est vn chant de Sirene aux oreilles de leurs Maistresses, qui les charme de la sorte le plus souuent, que pour leur estre pitoyable elles sont cruelles à celles-mémes? car pour auoir vsé de pitié, elles rendent l'object auec infamie. Ie vous croiray malade autant qu'il vous plaira: mais n'en esperez pas autre soulagement que celuy du regres que i'ay de ne vous en pouuoir donner. Il me semble que ie vous ay oüy dire autresfois, que si vous étiez asseuré que ie vous voulusse du bien, vous seriez le plus heureux homme du monde? Or ie vous asseure pour vôtre satisfaction que non seulement ie vous veux du bien, mais qu'encore ie vous ayme chastement autant qu'il se peut, ou pour mieux dire autant qu'il se doit. Asseurance que ie vous donne de la part de mon cœur qui m'a prié voyant que i'auois la plume à la main pour vous écrire de vous presenter encor de sa part vn amoureux souspir pour l'offrir au vôtre en reuãche de ceux qu'il a ietté au vent heurtant à sa porte, qui luy a enfin esté ouuerte, puisque ie suis, vôtre Amante, vôtre maistresse, & vostre seruante tout ensemble, CLORINDE,

RESPONSE A CETTE LETTRE.

IE desauouë, ma belle Clorinde, toutes les plaintes que ie vous ay iamais faites ; & le mal du regret que i'ay de les auoir lâchées m'est plus sensible, que celuy qui les a causées, quoy qu'il fust extreme. Pardonnez-moy donc, de ce que ie vous ay accusée de rigueur & de cruauté ; il faut que ie confesse que vous estes parfaicte en toutes choses, & que vostre vertu est d'auoir toutes les vertus ; belle sans exemple, & douée sans comparaison. Tellement que les appas de vostre beauté vous seruant à rauir les cœurs, & ceux de vostre douceur à les conseruer, quoy que la nature des chaisnes de vostre merite soit de prendre, & d'enchaisner tout ce qui est digne de leur prise, & de ne lâcher iamais. Ie suis trop heureux, puisque vous estes l'object de mon bon-heur ; & trop content de l'estre par vostre moyen : tout ce que i'apprehende, c'est que ma felicité & mon contentement, comme trop extréme ne soient pas de durée, que dis-je, n'est-ce pas vn bien trop extreme encore pour mon merite, que de posseder vn seul moment l'honneur de vos bonnes-graces ? Que le Ciel tonne, que la terre tremble, que la mer se bouleuerse, & que les elemens, ennemis iurez l'vn de l'autre se fassent continuellement la guerre pour détruire la nature, tout m'est indifferent : car le sejour de vostre cœur est vn abry contre les foudres, vn port d'asseurance contre les naufrages : & enfin vn lieu d'asseurance contre tous les ora-

ges

ges du temps & de la fortune ; Au reste, mon cœur a pris en si bonne part les souspirs amoureux que le vostre luy a enuoyez, que mon ame jalouse de ceste gloire, vous offre d'autres sortes de presens en reuanche des vostres, qui sont non seulement ses puissances pour en disposer à vôtre gré, mais encore ceux d'elle-méme, auec la confirmation du vœu qu'elle a faite, comme immortelle, de conseruer eternellement le souuenir de vos merites, inseparable du respect qu'elle luy doit rendre. C'est le plus fidelle de tous vos seruiteurs qui vous asseure.

SILVANDRE.

AVTRE LETTRE.

QVe ne m'est-il permis de vous pouuoir exprimer, comme quoy ie vous ayme belle & chaste Clorinde ? Si cette faculté m'estoit donnée, ie m'estimerois le plus heureux homme du monde : parce que vous faisant voir à decouuert mon amour, i'aurois deqoy reconnoistre en quelque façon, l'affection de laquelle il vous plaist m'honorer, & me defendre de l'ingratitude, dont cette faueur me conuainc. Veritablement ie prefererois le bien de cette grace à la possession de tous ceux de la tere, mais quoy, c'est souhaitter l'impossible; outre qu'il faut que ie tienne à honneur ce defaut, en faueur de vôtre perfection: car viuant vostre obligé, & mourant vostre redeuable, ma vie publiera que vos bien-faits estoient trop grands pour les reconnoistre

peines ? L'humeur de mes parens tourmente mon ame, vostre beauté brusle mon cœur, & l'vn & l'autre inquietent de sorte mon esprit, que ie ne trouue iamais de repos qu'en cette chere pensée, que la mort donnera enfin vn souuerain remede à tous ces maux. Voilà où i'en suis reduit, belle & toûjours chaste Clorinde ? ce n'est point pour vous donner de la pitié que ie vous fait le recit de mes peines, car alors que vous n'en aurez point du tout, ce sera alors méme que vous aurez beaucoup, parce que le pis qui me sçauroit arriuer, c'est la mort, selon vôtre croyance : mais selon mon desir c'est mon mieux, parce que mes ennemis me font ennuyer de viure. Que dy-ie, pardonnez moy ma Belle, la cuisure de ma douleur m'a fait écrire mal-gré moy ces paroles, Ie suis contente de mes seruices. Que l'humeur facheuse de mes parens tourmente mon ame sans cesse, & que vostre beauté reduise mon cœur en cendres, ie ne m'en plaindray iamais, outre que i'ay vn remede pour me guerir de tous ces maux : car à l'vn, ie me seruiray de mon esprit pour en éuiter la blessure, & à l'autre qui est vn mal de feu ie me seruiray de mes larmes pour l'esteindre. Que dy-ie encore, ma belle Clorinde; c'est vne passion de mes propres sentimens, qui me porte à rechercher les remedes des maux que i'endure, sans me donner le temps pour considerer, comme ie fais maintenant, que ces maux sont si glorieux, que ce me seroit, & vne honte, & vn dommage d'en vouloir estre guery, puisqu'il n'appartient qu'aux plus nobles ames d'en estre atteinte.

atteinte. Ne croyez donc, de cette lettre, belle Clorinde, que ce que vous trouuerez bon à croire : car ie n'aduoüeray que ce qui vous contentera. Adieu, ie crains de vous ennuyer de sa lecture, apres que vous aurez fait choix de tout ce qui est de meilleur ; voicy ce qui est de plus veritable : c'est qu'en dépit de tout le monde ensemble, ie seray toute ma vie vostre seruiteur, & hardiment ie deffie, & le mal-heur & la fortune, de m'en rauir la qualité, qu'auec les armes de la mort ; comme toûjours victorieuse. Ie vous souhaitte le bon jour, ne vous le pouuant donner,

SILVANDRE.

LETTRE A VN AMY, SVR SON silence.

MONSIEVR,

Ie n'eusse iamais creu que l'air de la Cour eût esté si contagieux à vostre memoire, que de vous faire perdre le ressouuenir d'vne personne qui vous honnore comme moy, en toute sorte de passion. Les protestatiōs que vous me fistes du contraire auant vostre départ, inseparables de l'honneur de vostre amitié, m'en deffendoient la croyance. Mais voyant que ma precedente, qui est la cinquiéme en nombre, n'auoit encore pû retirer de vous réponse de ses compagnes qui l'ont deuancée, ie n'en ay plus de doute. Ce n'est pas que ie m'en plaigne pour vous

vous faire changer vôtre humeur oublieuse: l'ayme mieux estre en vôtre cœur qu'en vôtre memoire, quand bien mon malheur occuperoit la place de tous les deux, ce me seroit vn moyen à me rendre plus soigneux, si d'auantage ie pouuois l'estre, à rechercher les occasions pour en meriter l'honneur par mes seruices. Ne croyez pas au moins que ie vous imite en cela, bien que vous me puissiez seruir d'exemple en toute autre chose. Ie penseray souuent à vous, quand ce ne seroit qu'en me resouuenant que vous m'auez oublié. Ce n'est pas que ie continuë à vous écrire, si vous l'auez aggreable : mais si ie vous écris, ce sera pour vous asseurer que quand bien vous ne m'écrirés iamais, ie ne vous seray pas moins acquis que ie vous suis, considerant que le temps peut changer vostre humeur, mais non pas vostre merite, tellement que ce sera toûjours à luy à qui ie tiendray ces deuoirs sous vostre addresse. Pardonnez-moy si i'entretiens vostre esprit d'vn aliment indigne de sa nourriture: ie ne finiray pour faire place à quelques aelles pensées qui vous donnera des entretiens plus aggreables ? mais ce sera apres vous auoir reïteré mille & mille fois le serment inuiolable que i'ay fait, de viure fidelle & mourir constant,

Monsieur,

Vostre

LETTRE DE CONSOLATION à vn amy, sur quelque grand accident qui luy seroit arriué.

MONSIEVR,

Il est mal-aisé de consoler les affligez aussi-bien que les miserables, les remedes ordinaires n'y peuuẽt rien, la patience les irrite d'auantage : lors que leur mal ne se peut guerir. Vostre affliction doit estre grande, puisque sa cause est extréme, & si pourtãt elle receura son prix de vos volontez, & son estime de vostre croyance, parce que nous ne sommes iamais mal-heureux que par l'opinion, appellans infortune tout ce qui ne reüssit pas à souhait. Les accidens sont naturels, ils agissent en nous comme estans le sujet de leur cause. Mais il faut dire auec Socrate, que la constance defie le temps, voulant representer par cette verité, qu'il faut estre ferme au bransle des choses de ce monde, pour ne participer à leur decours. Et encore que les loix de la vicissitude n'ayent point d'exception, si est-ce (comme dit Diogene) que la Fortune n'a iamais fait changer de visage à ses actions, car la fermeté de ses desseins attestoit sa roüe. Lors que le mal nous arriue, il faut aller au deuant, afin que sa force ne nous force pas à le souffrir. Le prudent Senecque cõbatit valereusement contre la crainte de la mort qui est naturelle à tout le monde, & cueillit sa moisson pleine d'épines, sãs siller la paupiere, qu'à l'objet de ses nuicts. L'ordinaire rencontre des écueils & des

& des tempeftes,rends expert le Matelot fur les eaux. Ainfi les accidens mortels ayant combattu vne ame auec les armes de leur rigueur,elle refifte enfin à leur force,par l'accoûtumance, & l'experience à les fupporter conftamment. Puis que vous eftes defia fi âgé en la cõnoiffance des deftroits de ce monde, vous deuez auoir tenté diuerfes fois le danger du fort, & le peril de la fortune,tellement que l'extremité où le hazard vous a reduit, n'eft pas fi extreme, que vous ne deuiés efperer quelque fecours de vôtre premier ayde. Si Dieu vous a ofté ce qu'il vous auoit prefté,c'eft fans doute que vous ne luy en payés pas l'intereft:encore eft-ce vn grand bien, qu'il vous a referué parmy tant de maux,& vn grand gain,d'auoir euité voftre perte,il vaut beaucoup mieux que vous ayez perdu vos richeffes, que fi elles vous auoient fait perdre. Le fage Bias,le plus riche de tous les hommes,eftoit luy-méme le coffre de fon threfor, pour témoigner que le fçauoir, & non l'or & l'argent eft la richeffe de l'homme.Ce qui fit reprefenter à ce grand Peintre la pauureté fous la figure d'vn corps d'or,veftu de vieux haillons, pour dire qu'elle ne gift qu'aux apparẽces,& ne cõfifte qu'en l'opinion: car les biens de la terre ne peuuent faire vn hõme riche que de nom,encore eft-ce vn nom paffager, puis qu'à la porte du tombeau, il reprend fon premier nom de miferable, auec lequel il eftoit né.Ce grand Maiftre de la Nature,qui fait admirer dans le monde les merueilles de fes trefors infinis,n'a point voulu que la terre, qui eft la moindre de fes œuures,fuft capable d'enrichir

le plus noble : comme Tout-puissant, il s'en est reserué le pouuoir:comme Tout-bon,le dessein ; & cõme infiniment Grand,il n'appartient qu'à luy seul de nous départir des moyens pour releuer nostre bassesse,comme il faut;car ses vertus sont ses tresors,& celuy-là seul qui les possede, disoit le diuin Platon,se peut dire riche. Ce que l'Orateur Romain vouloit sans doute aussi exprimer, alors qu'il disoit en ses Paradoxes, que celuy-là estoit riche,qui estoit content,pourueu que le contentement procedast de la vertu, dit son Commentaire,puisqu'il n'en est point d'autre dans le monde que celuy-là. Ie dis d autre qui puisse estre pris absolument pour vn contentement.C'est pourquoy mon cher amy,il me semble que vous n'auez rien perdu,vous admirant aussi riche en vertu que iamais, le flux de la Fortune vous auoit donné des biens, que le reflux maintenant vous emporte, ce sont des coups du temps inéuitables, & des coustumes du pays, où vous êtes logé, vous sçauez bien que nos testes seruent de but & de blanc aux traicts du mal-heur,& qu'ainsi vous estiez trop haut eslэué pour n'en estre blessé des premiers; les plus hauts chesnes sont les plus battus du vent:tant plus on approche les yeux du Soleil, & tant plus sont moites les paupieres,& les plus hauts bastimens sont les plus sujets à la foudre, tellemẽt que vous deuiez preuoir que puisqu'vn tour de roüe de la Fortune vous auoit esleué au degré de grandeur où vous estiez, qu'vn autre tour vous pouuoit precipiter du haut en bas où vous estes maintenant; parce que tout ce qui

est

eſt enclos dans cette roüe, toûjours mouuante, eſt ſujet au tour & deſtour, & quoy que par la preuoyance vous n'euſſiez pas euité le coup, au moins ne vous euſt-il pas eſté ſi ſenſible. Du mal, venons à ſon remede, ie vous diray pourtant encore, quē bien-heureux eſt celuy qui ne l'a iamais eſté, dautant que chaque bien porte auec ſoy la conſequence du mal de ſa priuation en ce monde, & en l'autre celuy du compte exat qu'il faut rendre du temps de ſa profeſſion. Le tēps ne nous donne rien, qu'il ne nous oſte, ou s'il ne nous l'oſte point, il nous oſte à eux; ſi bien que quoy qu'on diſe, il n'eſt point de bien en ce monde, qui ne ſoit peſtry & meſlé dans le fiel & dans l'amertume du mal. Et ie tiens pour ce Philoſophe qui diſoit qu'au plus fort de ſon mal l'eſperance de ſa gueriſon eſt plus douce, que plongé dans le bien; l'apprehenſion de le perdre & d'en eſtre priué: De ſorte qu'il conclut qu'il aymeroit mieux ſouffrir inceſſamment vn mal inſupportable accompagné de l'eſperance d'en guerir, que poſſeder vn bien extreme, & eſtre ſans ceſſe bruſlé de la crainte & de l'apprehenſion de le perdre. Et il me ſemble que cette opinion bien digerée ſera receuable de beaucoup de perſonnes. Car veritablement vn homme qui a beaucoup de biens de la Fortune, eſt en méme trace qu'vn criminel, qui ſe cache du iour, crainte que la lumiere ne le découure, le rouge de la Iuſtice le fait pâlir, le moindre bruit l'épouuante, & s'il void prendre quelque coulpable, ſa conſcience le ſaiſit à méme temps ſi fort qu'il eſt plus eſtroit.

M 2

tement enchainé dans la prison de son corps que dans celle de la Iustice, s'il estoit Et de méme peut on dire de quelque creature de la Fortune : car comme il sçait qu'elle luy a donné des biens qui ne sont pas à elle, n'ayant rien de propre que son inconstance, il apprehẽde qu'elle ne les luy oste, & en cette apprehension le recit des miseres sont des coups de tonnerre à ses oreilles & les miserables des pestiferez à ses yeux. Desorte que ses terres luy produisent plus d'épines que de grains de bled, & en ses iardins, il trouue plus de soucis que d'œillets. Il n'est pas besoin maintenant, Monsieur, de venir à la preuue pour vous le faire croire, puisque tout fraichement vous sortez du lieu, oú on ressent toutes ces épines, & d'où on void tous ces soucis. Vous plaindrez vous plutost à cette heure d'en estre sorty, pue vous rejoüyr de n'y estre plus; le mal de vostre infortune a guery celuy de vos apprehensions : de iuger maintenant quel des deux est le plus extréme, ie ne sçaurois, mais ie vous diray bien qu'ayant à perdre ce que vous auez perdu il vaux mieux que ce soit esté trop tost que trop-tard, s'il est vray ce qu'on dict, & dont ie ne doute point, que dedans les gehennes du mal'heur, confessant les maux que nous auons commis & voyant les marques de nostre naufrage sur la terre; nous iettons les yeux des l'ame vers le Ciel, & de là en auant le prenons pour nostre phare durãt le reste de nostre nauigation en ceste mer orageuse du mode, où on ne peut ancrer seurement qu'au port de la sepulture. Iamais Iob n'eut esté estimé le plus iuste de

tous

tous les hommes, s'il n'eust esté le plus misera-ble, s'il n'eust esté couronné sur le fumier des épines de ses tourmés, il ne l'eut pas esté là-haut de celles de gloire. Croyez-moy, s'il vous plaist, Monsieur, en cecy, que les marques de nostre disgrace en ce monde sont celles de nostre salut, puisque le chemin du Ciel est le plus raboteux: & ne vous plaignez iamais d'auoir sujet de vous plaindre icy bas; parce que les larmes des affligez, & les plaintes des miserables se changent en ris & en ioyes là-haut, où nous deuons nous efforcer de monter, quelque difficile qu'en soit le degré. Ie prens vn extreme plaisir de lire vn histoire sainte, où ie voy, comme sur vn theatre, que les plus saints n'ont fait d'autres personnages en ce monde, que celuy des affligés; & qu'en leur pelerinage, ils n'ont suiuy que le chemin de la pauureté, pour trouuer les vrayes richesses à la fin de leur course. Ie vous diray donc franchement, sans vous flatter, que ie vous estime heureux d'étre si mal-heureux, & si la constance qui vous a esté ordinaire en toute sorte d'accidens, ne vous abandonne point en cette extremité, où vous étes reduit: vous pleurerez vos larmes au bout de vôtre carriere, & regrettãt vos souspirs, vous vous plaindrez des plaintes que vous auez lachées au plus fort de vôtre mal contre le Ciel, de ce qu'il auoit permis que vous ayez esté si mal'heureux en terre: Les peres nous dõnent de diuerses marques de la predestinatiõ, mais les plus infaillibles sont celles des afflictions & des miseres, que selon les maximes du tẽps & de la nature, vne vie d'epines

produit vne mort des roses. Ie ne passeray-pas plus auant en vostre consolation, sçachant que Dieu vous a donné vn esprit à l'épreuue des coups de la Fortune. Ce que ie vous dis aussi, ne seruira que pour ramanteuoir ce que vous en sçauez. Benissez donc vos maux, cherissez vos infortunes, caressés vostre pauureté, & loüez Dieu de tous ces presens: car enfin l'experience vous fera confess.r, qu'il n'appartient-pas à tout le monde d'estre mal-heureux, puis que tous les plus miserables en ce monde, sont les plus glorieux en l'autre, pourueu qu'ils imitent l'exemple de ce pauure Iob, le plus affligé de tous les hommes qui ayent iamais esté, mais aussi le plus heureux de tous ceux qui seront iamais. Ie vous prie de vous souuenir de ne m'obliger point, & de faire cas de mes seruices, non comme vne chose que la Fortune vous puisse ôter, mais la mort seule ayant fait vœu de viure fidelle, & mourir constant:

Vôtre seruiteur.

LETTRE D'VN AMANT A SA *Maistresse, auant son depa.t.*

IE ne sçay, si ie dois mettre ce iour de ma vie au nombre des autres, puisque c'est le iour qui me separe de moy méme, & me separant de vous belle & chaste Clorinde, le mal-heur a fait naistre l'occasion de mon depart, pour m'éloigner de ce que i'ayme le plus au monde, & l'a rendu si necessaire, que ie n'ay point de raison

pour m'excuser de partir, que celle de mon amour, & celle-là n'est point receuable de ceux, à qui la Nature m'a rendu sujet. Tellement, ma Belle, que ie suis forcé, malgré moy, de vous quitter pour quelque temps, durant lequel, si court qu'il soit, mon ressentiment fera l'épreuue de tous les plus cuisans desplaisirs qu'on peust souffrir dans le monde. Celle-cy vous demandera donc congé, auec cette priere de considerer ma condition & mon deuoir, dont les loix me sont egalement inuiolables. Qu'il vous suffise, s'il vous plaist, que où que ie sois, & où que i'aille, vous serez tousiours auec moy, puisque desia i'ay marqué le logis de vôtre souuenir dás ma memoire, & celuy de vôtre amour en mon cœur, non pour vn iour, ny pour vn an, mais pour toute ma vie: car ma constance deffie le temps & sa vicissitude continuelle, resolu de plutost mourir mille & mille-fois, si i'auois autant de vies, auant que changer. Ie vous prie de le croire, ma Belle, & que la mort mesme, dont la grace esteint toute sorte de feux, n'éteindra iamais celuy que vôtre beauté a allumé en mő ame, il sera immortel, comme elle immortelle. Donnez-moy donc congé, s'il vous plaist, puisque ie m'en vay d'auec vous, que mon cœur emporte le pourtraict de vôtre beauté, mon ame celuy de vôtre merite, & ma memoire celuy de tous les deux. Tellement, que si ie pouuois viure en vous, comme vous viuez en moy, la cruelle mort de vôtre absence, me seroit vne douce vie. Cela ne dépéd que de vous, ma Belle, que dis-je, pardonnez-moy, ie vous veux obliger à l'im-

possible ; car mes defauts ne peuuent pas loger chez vos merites : Ie m'en dedis donc , & me contente d'estre en vostre pensée , ne pouuant estre en vôtre cœur. Mais tousiours en cette qualité de vôtre tres-humble , & tres-fidelle seruiteur,

SILVANDRE.

RESPONSE A CETTE LETTRE.

PVisque vôtre depart interesse mon contentement, ie ne veux point entrer en la consideration de vos excuses ; mais me seruant du pouuoir absolu que vous m'auez donné sur vos volontez, ie vous commande d'arrester, & i'en rendray raison à vôtre obeïssance. Ie suis fort aise que ce mal-heur, dont vous vous plaignez, me serue maintenant d'vn heureux moyen pour éprouuer cette seruitude, que vous dites m'auoir voüée, en accomplissant mes desirs, la croyance que i'en ay, fait que ie ne répôs point à tous ces discours de vostre lettre, qui me veulent persuader qu'en quelque lieu où la Fortune vous conduise, vous ne m'oublierez iamais. Vous n'en estes pas là ; car si vous me quittez pour vn temps , ie vous quitte pour tousiours , & nous verrons qui sera le plus fort, ou l'Amour , ou la Nature: ie veux dire, ou le respect que vous deuez à vostre Pere, ou l'obeïssance que voûs auez iurée à vostre Maistresse. Ne me payez point d'excuses, quelques iustes qu'elles soient, ie vous condamneray , & la peine suiura de bien prés l'Arrest,

l'Arreſt ? Voila ma reſolutiõ, faites-moy ſçauoir la vôtre toutesfois ie veux croire que ie la ſçay, & que toutes les loix enſemble ne ſeront iamais capables de vous faire violer celles du ſeruice que vous m'auez voüée, qui vous engagent à n'auoir point d'autre volonté que la mienne, laquelle eſt tout à fait portée a vôtre demeure, pour le ſeul intereſt du contentement que ie reçois en vôtre preſence, a cauſe de vôtre merite, que ie prendray toûjours à garant de la liberté que ie prens, de vous commander a demeurer, non-pas pour me ſeruir, mais plutoſt pour être honoré de vôtre ſeruante.

CLORINDE.

RESPONSE A CETTE RESPONSE.

IE ne regrette ſeulement, ma belle Clorinde, que la peine que vous auez priſe de mettre la main à la plume pour me commander de rompre le deſſein de mon voyage. A la mienne volonté que i'euſſe preueu vos ſentimens, mon obeyſſance euſt ſuiuy de ſi prés vos penſées que vos deſirs euſſent eſté changez tout à coup en effects. Ie ſuis fort-aiſe que vous vſiez du pouuoir abſolu que vous auez ſur moy, & ſuis marry d'vn autre coſté que le ſujet n'en ſoit plus important, pour auoir plus de moyen de vous témoigner ce que i'ay dans l'ame, & pour vôtre contentement, & pour vôtre ſeruice C'eſt trop m'obliger, ſçachant que ie vous ſuis acquis, de me commander ce qui m'eſt le plus aggreable.

Car iugez vous-méme, vous aymant auec toute ſorte de paſſion,ſi ie dois auoir rien de plus cher que le contentement de ioüyr de l'honneur de voſtre preſence,comme eſtant en effect celle de tous mes plaiſirs. Vous voulez donc que ie ne m'en aille-point, & ie promets, non ſeulement de vous obeyr en cela, mais en toute autre choſe,auec cette reſolution de ne m'éloigner iamais de vous, non pas méme de la penſée. Ie m'étonne que vous ayez mis en doute à qui ſeroit le plus fort, ou l'Amour, ou la Nature, ie veux dire ce que vous dites, ou le reſpect que ie dois à celuy qui m'a mis au monde, ou l'obeyſſance que ie vous ay voüée. Il n'y a point de comparaiſon : car il eſt à conſiderer que celuy qui m'a fait naiſtre, ne m'a mis au monde que pour le ſeul ſujet de vous ſeruir, & de vous obeyr conſequemment en toutes choſes,comme ma Maîtreſſe. Tellement qu'en vous obeyſſant ie ne vous rends que ce que ie vous dois, & ce qu'il m'a obligé à vous rendre ; & comme c'eſt par merite, ie ſuis exempt d'excuſe, ſi ie prefere vos commandemens aux ſiens. Au reſte ma reſolution eſt la voſtre en toutes choſes, & vous n'en pouuez pas douter ſans offenſer ma fidelité qui ſera ferme & conſtante en dépit du temps ? ie veux que les effects cautionnent mes paroles en cette qualité que ie porte, de voſtre ſeruiteur,

SILVANDRE.

AVTRE.

AVTRE LETTRE D'AMOVR.

IE desirerois ma Belle Clorindevous faire cõnoître l'excés de mõ amour, afin que vous ne doutassiez plus de mon tourment : car i'endure à l'égal que ievous ayme,& rien ne se peut comparer à ma peine que mon amour. Tirez donc promptement des preuues de l'affection que ie vous ay voüée, car de la croyance de sa verité procedera celle des maux que i'édure en vous aymant. Commandez moy donc, sans exception, tout ce qu'il vous plaira, mon obeyssance est toûjours disposée, le plutost sera trop tard pour mon contentement, desirant ne porter pas sans sujet, la qualité dont il vous a pleu m'honorer de vôtre seruiteur.

LETTRE DE CONSOLATION D'VN *frere à sa sœur, sur la mort de leur Mere.*

MAdemoiselle ma sœur, puisque la Nature ou plutost son Souuerain m'a donné vn esprit à l'épreuue des coups du temps & des orages de la fortune, ie vous presteray vne partie de sa force, apres m'en estre seruy vtilement pour combattre vostre affliction en la commune perte que nous auons faite de nôtre chère mere. Ie dis pour la combattre, & non pas pour la vaincre, parce que le ressentiment de sa douleur est si iuste, que ie me plaindrois plutost de viure

que

que de la souffrir. Or la force que ie vous veux departir procede de ces raisons, que chaque iour de la vie de nostre mere, nous menaçoit de la nuict de sa mort, que sa naissance en terre luy auoit preparée son tombeau, où nous voyōs que son âge la conduisoit trop legerement pour elle, comme ayant bien vescu, mais trop viste pour nous pour cette méme raison, parce qu'vne telle preuoyance continuelle que nous auions de son trepas, nous le doit rendre supportable, mais non pas si constamment que la souuenance ne nous en demeure eternelle, auec vn semblable regret? mais ce n'est pas tout, il est maintenant à considerer, qu'encore que nostre mere fut née pour nous, elle n'est morte que pour elle, & si elle a rencontré le port en cette mer orageuse du mōde, où depuis soixante ans elle nauigeoit à la mercy des orages & des infortunes, c'est vn bōheur pour elle, & vn exéple pour nous, à imiter sa bonne vie, pour faire vne belle mort. Comme mere elle passe la premiere pour nous mōtrer le chemin, & le nous rendre plus doux en vous deuançant Preparons nous dōc à la suiture, & d'ores-en-auant tenons le temps par mal-employé, s'il n'ét employé à cela : car tost ou tard, il faut venir; & si de loin on ne preuoit ce passage, pour se disposer courageusemēt à le franchir, il y a du peril d'en souffrir le dommage. Pleurons donc nôtre vie, ma chere sœur, plutôt que sa mort, elle est au port, & nous encore à la mercy des tempestes. Tellement que nos regrets ne peuuent auoir d'autre raison que celles qu'en la perdant

nous

nous auons perdu nôtre Pilote,ce qui nous doit faire resoudre a métre en pratique tout ce qu'elle nous auoit enseigné, & que nous auions appris par son exemple,pour nous códuire au havre de grace de salut,ou enfin heureusement elle ancre pour iamais la nauire de sa vie. Logeons donc, son souuenir eternellement dās nôtre memoire & ses vertus dans nôtre ame, pour receuoir cóme elle vn iour les couronnes au bout de nôtre carriere Toute la consolation que ie vous donne c'ét de ne nous pas affliger de sa mort, qui par l'apprehension de n'en faire pasvne pareille:car du mal de ceste affliction,vous receurez vn bié qui vous donnera des esperances de posseder la haut le Souuerain,où nous deuós esperer incessamment,cóme l'vnique objet de nostre felicité

LETTRE A VN AMY, sur les miseres du monde.

MONSIEVR,

Quand ie considere à par moy les miseres de nostre conditió,mon esprit s'egare tellemét dās le labyrinthe de ces pensées,que i'ay de la peine à le retrouuer Car soit que ie m'arreste sur la nature,sur sa qualité ou sur ses effets; tous ces trois objects offusquent tellement mes puissances,que tout ce que i'en puis connoître c'est de ne pouuoir iamais paruenir à la cónoissance du nóbre sans nombre des mal'heurs qui luy sont affectez comme inseparables,& hardiment ie defie toutes les plus fecondes imaginations des plus beaux esprits du monde, de con-

ceuoir la verité de ce qui en eſt. Ie veux qu'on aille iuſques à ſa ſource, & qu'on la conſidere dans le berçeau, on la trouuera hors la forme hebetée, comme priuée de l'vſage de toutes les plus nobles facultez de l'ame, & reduite aux traces d'vne telle foibleſſe, qu'elle n'eſt capable q; de pleurer & de plaindre de ce que les miſeres ſõt naiſſantes, & que croiſſant en âge elles croî, tront en force : à peine a-t'elle quitté le laict, qu'elle cõmence à cheminer, ou plutoſt à tomber : car ſes pas chancelans la menaçent à toute heure, par vne cõtinuelle experience de la cheute : ſçait-elle marcher? elle ne ſçait où aller, ou ſi elle va, c'eſt auec conduite. Durant le temps de ſa ſeconde enfance, ſa matiere ſe diſpoſe à receuoir les formes qu'on luy veut donner, & dont les impreſſions couſtent, & tant de temps, & tant de peine à ceux qui en ont le ſoin, qu'il n'eſt pas croyable. A-t'elle receu quelque impreſſion de la ſcience du monde; ſi cette ſcience eſt vraye, elle luy apprendra, que quoy qu'elle ſçache, elle ne ſçait rien, & que tout ce qu'elle ignore, ne ſe peut iamais apprendre, quand elle auroit autant de vies qu'il y a d'hõmes au mõde Ce n'eſt pas tout, à peine a-elle franchy les perils de ſon adoleſcence qu'elle entre dans ceux de ſa ieuneſſe. Et ce qui eſt deplorable, c'eſt que dans cét âge de feu, elle ſe conſomme entierement, & ſi elle l'euite, ce n'eſt que pour vn tẽps car de quelque côté qu'elle aille, elle ſuit toûjours le chemin du tombeau, où peu à peu la vieilleſſe la conduit, mais non ſans paſſer par des facheux détroits d'ennuis & de miſeres, qui

eſtonnent

eſtonnent les plus conſtans à les ſupporter. Ce n'eſt rien encore, tournons maintenant la medaille pour voir le corps de cette ombre, en rompant l'écorce de ce cette condition, puiſque ce n'eſt le vray portrait de nous-méme; & commençant à parler plus clairement, auec la méme raiſon toutes-fois diſons en conſiderant à combien de mal'heur nous ſommes ſujets au monde, que les nombres ſont inutiles pour tenir le compte, ſi les exemples ſont vains pour le nous faire connoiſtre par la comparaiſon, & qu'ainſi noſtre impuiſſance à l'exprimer ſeule, peut étre eloquente en quelque façon, pour en dire quelque choſe; & ce qui conſole en cela les affligez c'eſt de ſçauoir que tous les hommes enſemble, freres d'vn méme ſort, ſont ſujets à des pareilles infortunes: que celuy-là ſeul s'en peut dire exempt, qui n'eſt-pas encore né, ou qui dans ſon berçeau trouue ſa ſepulture. Ie veux que le plus content qui reſpire maintenant au monde, comparoiſſe ſur ſon theatre, pour me dementir auec cette raiſon en bouche, qu'il ne ſçait que c'eſt que des mal'heurs & des miſeres, & qu'en cette douce ignorance, il paſſe non ſeulement le Prin-temps de ſon âge, mais encore l'Eſté, & vne partie de ſon Automne, tout va-bien iuſques-là: mais c'eſt ſans conſequence; car le paſſé ne peut rien conclurre pour l'aduenir. Et quoy qu'il ſemble à cét heureux, que quand bien les miſeres l'attaqueroient, ſur la fin de ſa courſe, le temps toûjours leur manqueroit, pour rendre durable la douleur de leurs maux, d'autant que la mort, qui ſuccede legitimemét à la vieilleſſe,

en interromproit le cours, à cela la verité repond, auec des preuues inutiles pour caution, qu'en vn seul iour de vie on peut faire essay par le ressentiment de toutes les plus cuisantes douleurs qui ayent iamais gehẽné vne ame:& quelque fortune que ce soit celuy-là, il ne se peut dire heureux qu'aut bout de la carriere, puisque dans le port on rencontre souuent le naufrage. Ie veux pourtant passer plus outre, & dire que quand bien il se trouuerois dans le monde vn homme de cette condition,d'auoir toûjours fait flotter au gré du vẽt de ses desirs la nef de sa vie en cette mer orageuse de la terre,sans iamais rẽcontrer le moindre écueil,au contraire ioüyssãt sans cesse des douceurs du calme,& de la bonace a l'ombre de ces contentemens; si est-ce que cetre sorte de vie toute de roses,est pleine d'épines en sa mort: car la priuation de tous ces plaisirs, produit des douleurs au possesseur, qui se peuuent plutost endurer & souffrir qu'exprimer. Ce qui se preuue par la continuelle experience qu'on en peut auoir, & par cette maxime, que plus les contentemens sont extrémes, d'autant plus grands sont les deplaisirs en leur priuation. De sorte que comme le gain produit des sentimens de ioye,la perte par les differens effects en produit de douleur. Ce qui m'oblige à cõclurre, suiuant mes premieres propositions, qu'il n'est point de vie tant soit-elle heureuse,qui soit exẽpte de mal-heur. Et i'y adioûteray mon opinion que les plus mal-heureuses sont les plus fortunées puisque la bonace suit la tempeste, le iour la nuict,le beau tẽps,la pluye,&la ioye l'ennuy,
selon

ſelon les maximes de la terre & du Ciel : la difference qu'il y a, c'et qu'en ce monde ces biens ſont limitez, & en l'autre il ſont infinis. Ie reuiens à nôtre condition pour la vous faire conſiderer encore tout à fait miſerable. Le temps s'en ſert de ioüet, le mal'heur de but, les maux de giſte, l'eſperance la deçoit, la vanité s'en rit, & l'ambition s'en mocque, les vices ſont ſes enfãs, & les vertus ſes ennemis, le plaiſir la pippe, la chair la rente, la richeſſe la maiſtriſſe, & enfin le diable la combat inceſſamment iuſques à ſa fin. Voila la fin : Iugez maintenant, ſi la ſuperbe nous ſied bien en la conſideration de tous ces defauts. Ie ne m'eſtonne de ce que l'humilité eſt la premiere de toutes les vertus, puiſque l'arrogance a eſté le premier de tous les vices. Ie ſuis de l'aduis de ce Philoſophe, qui en vne ſeule leçon apprenoit toutes ſortes de ſciences compriſes en abregé, en ce ſeul precepte de ſe connoiſtre ſoy-méme. Et veritablement qui a ce ſçauoir n'eſt pas ignorant. Connoiſſons-nous donc, mon cher amy, en aduoüant que nous nous meſconnoiſſons. Le chemin que nous tenous eſt le plus long, pour paruenir au bout où nons aſpirons. Il vaut mieux par vne genereuſe reſolution quitter le monde, que ſi le monde nous quittoit, & le plutoſt eſt trop tard en l'execution d'vne ſi glorieuſe entrepriſe. Ie veux que mon exemple vous le perſuade plutoſt que mes paroles : car mes effects ſeront plus eloquens que mes diſcours. Adieu i'attendray auec impatience le iour qui me doit faire, auant mourir, quitter le monde pour iamais.

AVTRE LETTRE à vn amy sur le subjet de l'Amour.

IE prens en bonne part, Monsieur, le conseil que vous me donnez de ne m'engager pas trop auant en l'amour. Mais ie vous diray, que céte passion, comme souueraine, ne peut pas étre maistrisée, & que tout le pouuoir que nous auons depend de celuy qu'elle nous donne. De sorte que nostre volonté a beau contrarier à ses commandemens, apres auoir beaucoup contesté il faut tousiours venir à l'obeissance & au repentir, d'auoir mesprisé ses loix. Vous me direz que nous sommes Maistres de nous-mesme, & que la raison doit assubjectir céte passion aueugle. A quoy ie vous réponds, que veritablement nous sommes Maistres de nous mesmes, tandis que l'amour ne loge pas dans nos cœurs. Mais dés lors qu'il y est, sa puissance, comme diuine, enchaisne celles de nostre ame, & ne nous donne autre permission que celle de receuoir sa loy de soûtenir le contraire, l'experience continuelle qu'on a eu détruit la doute. Tellement que le seul remede de ce mal, c'ét de luy laisser son cours puisque le temps seul en est le souuerain Medecin: Ie iuge bien que vos sentimens vous persuaderont maintenant le contraire, & comme libre vous-vous mocquerez de tous les esclaues. On en a veu de plus fier que vous, abbatus par cét enfant, & reduits à sa mercy: tesmoin Marc Antoine, vn des plus grãds Monarques

ques du monde, qui pour vn mourceau de terre quitte toutes la terre, & aymant, ayme mieux eſtre eſclaue d'vne beauté, que maiſtre abſolu de toute la terre. Ie ſuis de l'auis de ce Philoſophe qui ſouſtient que la femme eſtoit la choſe du monde la plus forte & la plus puiſſante quoy qu on die, d'autant que veritablement les charmes de ſa beauté nous charment & que nos cœurs reſpirent pour nous, & ne ſoûpirent que pour elle. Changez donc de croyance, s'il vous plaiſt, & ne mettez pas la paſſion de l'amour au rang des autres : car la nature eſt de maiſtriſer la noſtre : ceux qui reſiſtent, ſont les pluſtoſt vaincus parce qu'il n'eſt point d'armes à l'epreuue de ſes fléches, & n'en doutez point, crainte d'étre obligé à le croire par l'experiẽce du reſſentiment. Qui porte vn cœur dans le ſein eſt capable d'amour: s'il eſt de fer, l'amour eſt d'aymant pour l'attirer à ſoy: ſi de glace, l'amour ſe change en feu pour le conſommer. Enfin ſes armes victorieuſes triomphent de toutes choſes. Ce qui vous doit faire croire que ſujets, comme ie ſuis, ie ne puis pas donner la loy à mõ ſouuerain, & qu'ainſi vos conſeils me ſont inutiles, ne m'en pouuant ſeruir que pour vn témoignage de la bonne volonté, qu'il vous plait auoir pour moy à laquelle ie ſatisferay par mes ſeruices, s'il ſe rencontre iamais occaſion d'exercer la qualité que ie porte,

Monſieur, de

Voſtre ſeruante.

LETTRE D'ADIEV *à sa Maistresse.*

QVe celle-cy ne vous importune-pas, Belle mais cruelle Clorinde, puis que ce sera la derniere que ie vous escriray. Elle vous fera mes adieux ; & vous dira mes plaintes animées du iuste regret que i'ay de me departir, selon vostre rigoureux commandement, du glorieux dessein, de vous seruir. Vous sçauez donc trop seuere Clorinde, que ie n'esperois pas vn si mauuais traictement de vôtre rigueur ; car soit que d'vn costé ie considere l'affection que ie vous ay voüée & l'obeyssance que ie vous ay renduë: de l'autre les larmes que i'ay respanduës, les souspirs que i'ay ietté au vent, les inquietudes qui ont trauaillé mon esprit, & les peines que i'ay souffertes ; & le tout en vous seruant, sans mettre en compte les soucys & les épines que vostre honneur austere produisoit en mon ame. De tous ces costez-là, ie ne preuoyois point la foudre de vôtre chastiment, comme n'en ayant iamais apperceu le moindre éclair d'apparence. Ie vous diray bien, que le contentement que ie receuois en la possession de vos bonnes graces, comme trop extreme, me donnoit quelque atteinte d'apprehension de sa ruïne: mais ie n'eusse iamais creu que vous l'eussiez causée, puisque vous l'auiez faict naistre. Si est-il vray pourtant, selon la preuue de mes propres sentimens, qui ne peuuent iamais mentir. Mais à ce mal il n'est point de remede, en vain me serois-ie dit vôtre esclaue,

esclaue, si ie n'auois pas la volonté de vous obeyr, ie vous ay tousiours protesté, & le vous confirme encore, que vos volontez seront mes desirs, & fussent elles portées à ma mort, i'en signerois l'arrest sans le lire du plus pur sang de mes veines. Vous voulez que ie ne vous serue point, & bien ie vous priueray des effets de mes seruices, mais non iamais de la volonté de les vous rendre. Vous me deffendez aussi de porter la qualité de vostre seruiteur : ie le vous promets, mais i'en conserueray eternellement l'honneur, auec ce desir d'en faire à toute heure l'exercice. Ce n'est pas tout encore, vous ne voulez pas que ie vous voye, ie vous obeyray; mais quoy que ie ne vous regarde pas des yeux du corps[ceux de l'ame seront sans cesse ouuerts pour vous admirer. Vous me commandez encore de vous oublier de ne parler point de vous, & s'il se peut,de n'y penser iamais,ie vous satisferay:car ma memoire vous promet,non de vous oublier,parce que cela luy est impossible, mais bien ce qui procede de vous, comme vos rigueurs & vos cruautez, & ma langue vous asseure, par ma main, ou plutost par ma plume qu'elle ne parlera iamais de vous, mais ce sera de crainte de n'en pouuoir parler assez dignement pour mes pensées elles ne s'addresseront aussi plus à vous, par cette mesme crainte de profaner vos perfections ; comme l'object de leur entretient. Et touchant la defence particuliere que vous m'auez faite de ne vous aymer point, i'ay commandé à mon cœur de vous obeyr : mais il m'a prié par ses soûpis de vous

representer que les carracteres de l'amour qu'il vous porte, sont si auant grauez dans ses entrailles en lettres de sang, que le temps, ny la mort mesme ne les effaceront iamais, qu'ainsi, tant qu'il respirera pour moy en ce monde, il souspirera pour vous. Ne croyez pas pourtant, ma Belle, que cét amour vous importune, la flamme en sera si secrette, que quand ie sçaurois estre reduit en cendres, les estincelles n'en voleroient iamais à vos yeux, tant ie me plais à vous contenter. Ie feray bien encores d'auantage: car si vous craignez que la pitié hostesse des belles ames; vous donne quelque atteinte en la consideration de mes maux, ie porteray sur le visage autant de rooles que i'ay d'espines au cœur, afin que l'obiect de ma tristesse ne vous soit pas contagieux, & de la sorte vous receurez plustost les nouuelles de ma motr que celles de ma maladie. Voila, ma cruelle, ce que ie conçois pour vostre contentement, & que i'effectueray à toute heure, au moindre sentiment de vôtre volonté Ie reuiens à mes adieux : mais que veut dire cela ? que coup à coup la main me tremble ? que ma plume, comme si elle étoit vsée d'escrire ne peut plus marquer sur le papier ? que mes yeux effacent ce que i'ay escrit ; & que mon cœur par le bruit de ses souspirs, empesche mon esprit de dicter les discours des adieux que ie dois faire ? Ha ! ma cruelle c'est sans doute vn coup de l'amour, qui voyant rompre ses chaisnes par la cruauté de vos commandemens, s'efforce à l'euiter, & ne veux pas que ma plume vous dise mes adieux. Si vaut-il mieux obeyr à l'aymable,

& à

& à l'aymée, qu'à l'Amour, comme la Maîtresse. Adieu donc, là plus cruelle qui fut iamais. Ie vous laisse auec vos rigueurs, apres les auoir souffertes toutes ensemble. Viuez contente de mes desplaisirs, & heureuse de mes mal-heurs, tandis que i'acheueray d'ourdir la trame de ma triste vie, que i'appelleray dores en-auant vne veritable mort, cõme separée de vous à iamais, & consequemmẽt de tout ce que i'ayme le plus au monde.

SILVANDRE

Responſe à cette Letre.

IE croyois que vous eussiez plus de courage que cela, discret Siluandre, que de ne vous rendre point sans cõbat a la premiére attaque. A ce que ie voy, vous étes plus obeyssant qu'amoureux, puis qu'au premier commandement que ie vous ay fait de ne me seruir plus, vous m'auez obey. Ce qui m'oblige a croire que vous n'estes pas fort auant engagé dans la seruitude que vous dictes m'auoit voüée, ou que les chaines en sont trop foibles pour vous y arrester. Vn Amant passionné ne se depart iamais de la gloire de seruir sa Maistresse, quelque cruelle quelle soit : au contraire les difficultez qu'il rencontre en ses desseins, le rendent plus resolu à les faire reüssir, ayant cette maxime en ses peines, pour consolation, que les plus rigoureuses s'amollissent par la perseuerance. Vous pouuez iuger

maintenant, que ie suis plutost cette chaste Clorinde, que cette cruelle, tellement que ie me sers de vos plaintes, pour me plaindre contre vous, de ce que vous, vous estes plaint de moy, sur vne foible apparence de raison. Car puisque vos actions passées estoient sans reproche,&vos paroles hors de censure,vous n'auiez pas subiect de craindre le chastiment. De croire qu'innocent ie vous eusse puny, c'est offenser mes inclinations, & mon humeur, qui se plaist plutost à pardonner les coulpables, qu'a les punir, & pour le vous témoigner par experience, ie vous pardonne cette faute que vous auez faicte d'auoir creu que i'auois failly en vous punissant sans crimes. Ie suis tousiours ceté méme Clorinde,amoureuse, ou plutost passionnée des merites de Siluandre que i'appelleray cruel pour m'auoir estimée cruelle. Ie dis donc adieu à vos adieux,mais vn adieu pour iamais: car ie ne veux plus que leurs discours resonnent à mes oreilles:continuez seulement à me seruir, ie me plais autant à vous aymer, comme à étre aymée & croyez que comme vous ne pouuez pas me hayr, que de mesme ie ne puis m'empescher de vous vouloir du bien:& quoy,que ie vous fasse & quoy que ie vous dise,tenez pour asseuré que ie porte dans le cœur vne chaste affection reciproque à la vostre: mais en cette qualité de seruante,& de Maistresse,

CLORINDE.

AVTRE LETTRE d'Amour.

QVe ie viue ſans vous aymer, belle Clorinde ! hé? que deuiendroient toutes ces perfections qui vous rendent ſi aymable, & ſi aymée ? Deſtruiſez l'obiect de vos merites, ſi vous voulez ruyner la puiſſance de mes affections, car tant que vous poſſederez ces deux vertus de bonté, qui ſont les deux obiects de l'amour, ie vous aymeray, & toute la reſiſtance que ie ſçaurois faire pour l'éuiter, ſera inutile, parce que leur force eſt indomptable. Reuoquez donc ce commandement que vous m'auez fait de ne vous aymer point, puis qu'il m'oblige à l'impoſſible, & contentez-vous du deſplaiſir que vous me cauſez, de ne m'aymer pas du tout, en vous aymant ſi fort, ſans adioûter vne autre douleur à ce mal. Ce n'eſt pas que ie ne deſiraſſe auec paſſion me pouuoir empeſcher de vous aymer ? puiſque vous le voulez: mais il n'eſt plus temps de m'en deſdire, il me ſeroit beaucoup plus aiſé d'arracher mon cœur du ſein, que d'effacer les caracteres de vôtre affection de ſes entrailles, ie ſuis bien mal-heureux pourtant d'eſtre logé dans vne priſon, dont la geoliere ſoit mon ennemie mortelle, au moins accordez-moy ceſte grace de ne m'en faire iamais ſortir: car ma vie me déplaiſt, puiſque ma mort vous agrée, continuez tant qu'il vous plaira vos deſdains, augmentez vôtre cruauté, vous-vous laſſerez plu-

tost à me faire du mal que moy a le souffrir : Ie ne me soucie de rien que de vous aymer:fuyez-moy,absentez vous de moy,que mon ame n'entre plus en vôtre memoire, ie vous iure que la vôtre ne sortira iamais de la miéne mon humilité laissera vos fiertez,mes respects vôtre mépris & mes soûmissions vostre humeur altiere. A la mienne volonté que i'eusse autant de vies que vous pourriez auoir de desirs pour m'en priuer, ie les sacrifierois toutes ensemble au pied de l'autel de vos commandemens, trop heureux que cette offrande vous fust aggreable. Voila, ma cruelle,que i'ay dans l'ame pour vous; & voicy ce que i'ay dans le cœur, sçauoir est vne affection si forte contre le temps & son inconstance; que ie deffie leur puissances de l'alterer iamais tant soit peu. La mort mesme auec toutes ses glaces n'é esteindra iamais l'ardeur,parce que son feu apres mon trespas couuera eternellement sous mes cendres. Adieu sans adieu: car encore que vous me quittiez,ie ne vous l'aisse pas,plutost m'abandonneray ie moy-méme.

SILVANDRE.

LETTRE A VN AMY SVR l'Amour.

MONSIEVR,

Puisque vous m'auez attaqué auec la force de l'amour,ie vous resisteray auec la méme force,car il est si souuerain dans le monde, qu'il faut

faut necessairement se seruir de ses armes pour resister à sa puissance. Ie vous diray donc, qu'entre toutes les passions donc nos ames puissent estre atteintes, celle de l'Amour est la plus noble, & ie m'estonne de ce qu'on l'appelle passion, veu que nos passions sont autant de defauts, & que celle de l'amour, comme purement diuine, n'ayant rien de terrestre que ses effects, ne peut estre prise pour vn defaut, mais plutost pour vne perfection, puis que sa nature est si parfaicte, qu'on ne se lasse iamais d'en admirer les merueilles, auec estonnement. En cela il me semble qu'il est tres-important de distinguer pour ne confondre pas cette essence diuine, l'Amour considere en sa source, d'auec cét auorton de concupiscence, qui par erreur s'appelle aussi Amour : car de la sorte, par la connoissance de la vertu de l'vn, nous cognoistrons le vice de l'autre, & comme differens, leur donnerons diuers-nom. Ie vous diray donc, que le vray Amour est vn rayon du Soleil que nous adorons, & vne ligne de ce centre, sans circonference, où tout aboutit, & d'où tout procede comme purement diuin. Et selon nos sentimés, c'est l'ame de nôtre ame: car dés lors que'l-le est capable de connoissance & de reflexion, elle l'est aussi d'amour, sãs laquelle elle ne pourra viure que d'vne vie brutale. Quand ie lis les diuerses definitions que diuers Autheurs ont laissé de cette essence, ie m'estonne de ce que mortels, ils ayent voulu comprendre dans les limites de leurs pensées vn object infiny, & ayant osé comme d'autres Geans escheler le

Ciel

Ciel de sa Diuinité pour en desrober la connoissance de ses mysteres : aussi ont-ils plutost par leur definition fait cognoistre leur ignorance ; que sa nature, & tout ce que i'en ay dit, ne sont que des attributs de gloire que ie luy donne & dont ie me sers comme d'vn ombrage en la peinture, pour releuer les traicts de sa perfectiõ aux yeux de ceux qui en sont les plus mesconnoissans. Parquoy ie publieray tousiours, que quoy que la nature soit feconde en diuersité de langues, si n'en a-elle point d'assez disette pour raconter ses merueilles, ou plutost ses miracles, puis qu'en tous ses effects la raison n'y void goutte. Ie reuiens à ma premiere proposition, pour vous dire que le vray Amour n'est point vne passion, d'autant que toute sorte de passion porte sont defaut, & tout est parfaict en cette puissance amoureuse, comme purement diuine. Qu'on aille iusques à sa source, on trouuera que la souueraine perfection que nous adorons, est son principe & sa cause : qu'on considere ses effects, le bien en est tousiours l'obiect : car il n'a esté creé que pour luy puisque sans amour on ne sçauroit aymer le bien. Il est seulement tres-important de faire ces differences entre vray ne donne point d'autre but à ses affections que la vertu, aymant ce qui est aymable par raison, mais le faux s'attache indifferement à toute sorte d'objects, comme aueuglé, ne suit autre chemin que celuy de ses propres sentimens. Tout excez est plein de violence, il ne connoist point d'autre raison que celle de sa sensualité. Et c'est céte sorte d'amour qui s'appelle passion

paſſion comme toute pleine de deffauts, & que nous deuons fuyr en éuitant la rencontre des ſubjects qui la cauſent. Car d'abord elle ſe rend maiſtreſſe de nos ſens, afin que les puiſſances de noſtre ame qui agiſſent par eux ſoient forcées à ſuiure leur mouuement, quelque mauuais qu'ils ſoient, & de la ſorte eſclaues de nous-meſmes, nous portent dans le ſein nos fers & noſtre priſon, nôtre liberté n'en a point d'autre que celle d'agréer ſa ſeruitude & noſtre raiſon enchaiſnée dans les mémes fers, eſt honteuſement menée en triomphe ; & qui pis eſt contrainte d'authoriſer elle meſme ſes propres erreurs, quels excez de tyrannie ? Ce ſont des moindres effets pour tant de cette paſſion, & dont le mal le plus ſouuent incurable, ne ſe guerit que par le remede de la mort, ie m'eſtonne ſeulement qu'il ſoit ſi dangereux & frequent tout enſemble. Le mal eſt de ſoy naturellement hayſſable ; mais c'eſt que cette paſſion aueugle poche les yeux de l'eſprit à ceux qui en ſont attains, tellement qu'au trauers de ſon bandeau ne voyant d'autre chemin que celuy des roſes on le ſuit iuſques au bout, où on trouue des épines de regret & de repentir ſi picquantes qu'il faudroit alors vne conſtance plus qu'humaine, pour en ſupporter la rigueur, puiſque d'ordinaire le deſeſpoir en eſt l'vnique gueriſon, j'abhorre grandement cette paſſion, Monſieur, & ſi fort, que quoy que l'amour ſoit mon ſeul élement, ne pouuant viure ſans aymer, i'y vſe de tant de precaution auant que m'engager, que touſiours ma volonté tiens les clefs des deux portes, de l'entrée, &

d-

de la ſortie. Et non content de iuſtifier mes affections deuant mon iugement, afin que la raiſon ne les condamne, ie peſe le merite du ſubject à qui elles s'addreſſent ; & apres leur auoir donné pour but, le bien, & la vertu ie deuiens autant amoureuſe d'elles que de l'object qu'elles ayment. Voila comme ie me comporte en mes affections, & ie deſire me ſeruir de ces reigles quoy que mes inclinations leur donnent ſouuent des exceptions, pour éuiter d'orés-en-auant la rencontre des mal-heurs qui m'ont attaqué, combattu ; & qui pis eſt vaincu, atteint de cette aueugle paſſion de l'amour, qui eſt en effect, de tous les maux d'eſprit le plus incurable. Ie le puis aſſeurer auec vn extréme regret par experience:car i'ay eſté attaint de céte brutale paſſion autant qu'homme du monde, & quand ie penſe à part moy, à la vie que ie tenois, il n'eſt point roſe de plaiſir de ce temps-là, qui ne me produiſe dans le ſein vn nombre ſans nombre dépines, & autant de ſoucis par la ſeule ſouuenance. Tellement que ie me hay maintenant d'auoir trop aymé des obiects de hayne, & ſi mon bandeau ne me ſeruoit d'excuſe ; ennemy de moy méme ie m'arracherois le cœur du ſein, & le ſacrifierois au regret d'auoir fait mille ſacrifices à des idoles de plaſtre, qui auoiẽt charmé mon genie, pour ſe faire adorer. Et comme ce m'eſtoit vn mal-heur tout à faict extreme, il ne fut pas de durée. Le temps qui altere toutes choſes deſtruiſit peu à peu céte paſſion, & par la cognoiſſance du mal ie trouuay enfin le remede, ie veux dire la ſortie de ce labyrinthe,

où mon mal-heur m'auoit engagé si auant, que sans le filet d'vne celeste faueur, le monstre du desespoir m'eust deuoré. Heureux donc, mais mille fois heureux me puis-ie dire maintenant, de voir du port, les escueils que i'ay euitez, il a beau tempester & tonner en çéte mer tousiours orageuse de l'amour terrestre, ie ne m'y embarqueray iamais, car ie veux bastir mon tombeau dans le port, puisque i'y ay moüillé pour tousiours lanchre de la Nauire de ma vie. Pardonnez moy cependant, Monsieur, s'il vous plait, si ie vous entretiens d'vn aliment, qui peut-étre n'ét pas de vôtre goût. En cela i'ay suiuy, & mon sentiment & mon opinion, sans considerer que trop long-temps i'occuperois vostre bel esprit sur ce papier, touchant vn discour dont le contentement que i'y prends m'a persuadé qu'il vous seroit aggreable, puisque mes folies donneront de l'exercice à vostre sagesse, pour reprédre charitablement mes deffauts. La matiere est donc toute disposée, vous y mettrez la forme quand il vous plaira par vos bonnes corrections, qui me porteront à me repentir du temps passé, à considerer le present, & à preuoir l'aduenir, par vne continuelle aprehension d'encourir encore les dommages soufferts I'attendray dõc vos bons conseils auec l'honneur de vos commandemens, afin que par mes seruices ie puisse en partie reconnoître vos faueurs, en la qualité qu'inutillement ie porte, puis qu'il vous plait.

Monsieur, de

Vostre seruiteur.

Lettre

Lettre à vne Maiſtreſſe ſur ſon inconſtance.

NOn, ie ne croiray iamais, quoy qu'ō diſe, que la fidelité loge dans le monde, puis que la plus fidelle, ſelon les chaſtes aſſeurances qu'elle en pouuoit donner, violant ſes ſermens a violé ſa foy. Hé ? que ſont deuenuës toutes ces proteſtations de loyauté & de conſtance ; ces conjurations de foudres du Ciel, au chaſtiment d'être parjure, ſi la ſeule pensée en entretenoit l'eſprit ? Ie ne ſçay que dire, car i'euſſe plutoſt creu que le Soleil eût retardé ſa courſe iournaliere, que l'inconſtance eut logé dans vôtre ame. Allez, cruelle, ie vous rend vôtre foy, encore bien que vous n'en ayez que faire, puis qu'elle ne vous ſert qu'a deceuoir ceux qui ſe fient à vous ? ie louë vôtre changement pour mon intereſt, quoy que de ſoy il ſoit blaſmable, puis qu'il guerit le mal de mon amour que ie croyois incurable : heureuſe inconſtance, qui me rendra d'ores-en-auant ferme & inebranlable en cette reſolution de ne me fier iamais en vôtre ſexe volage, dont le cœur eſt vn voile à tous vents d'amour ? que le voſtre change & rechange d'affection il en reuiendra touſiours au regret de ſon changement, comme ayant perdu par ſon infidelité, le plus fidelle Amant qui fut au monde.

SILVANDRE.

LETTRE DE REMERCIMENT à vne Maistresse d'vne faueur de bracelet.

POurquoy m'auez-vous fait present, belle Clorinde, d'vne chaine de vos cheueux? seroit-ce pour m'assubiectir d'auantage? il ne se peut: puis qu'en ma douce seruitude ie n'ay rien de libre que la parole, encore est-ce pour me pouuoir plaindre de n'auoir esté plutost vôtre captif. Car veritablement, auant que i'eusse l'honneur de vous connoistre, i'estois le but & le blanc des traits du mal-heur. Mais depuis le iour mille-fois heureux de vostre connoissance, i'ay dequoy pardonner à la Fortune, auec les iniures passées, toutes celles qu'elle me pourroit faire à l'auenir. Tellement que deslors que i'ay commencé à vous aymer, le bon-heur m'a suiuy, aussi estes-vous l'vnique felicité du monde. Ie reuiens à vos chaines, pour vous dire que ie me suis lié les bras, voyant que le cœur estoit desia enchainé ie les ay baisées vn nombre sãs nombre de fois, ne pouuant autrement témoigner le plaisir que ie ressens en ma douce seruitude, qu'en caressant mes liens, dont l'estrainte sera eternelle. Ce n'est pas pourtant, ma belle Clorinde, qu'auant que receuoir le present de ces amoureux cordages ie ne fusse autant que iamais vostre esclaue, car il ne faut point de chaines pour m'arrester en vostre seruice, puis que vos seuls merites y peuuent forcer les vo-

lontez les plus contraires. Croyez-donc asseurément qu'autant que ie viuray dans le monde, ie ne connoistray iamais d'autre Maistresse, mon cœur en a faict serment. & mon ame l'a ratifié, en vous confirmant, de nouueau ce vœu solemnel d'estre, tant que ie seray, le plus fidelle de tous vos seruiteurs.

SILVANDRE.

LETTRE DE SYLVANDRE à Hylas.

MOn cher amy, ie t'entretiendray vne heure de ton loisir, si tu l'as aggreable sur le subject de mes amours, que i'appelleray heureuses, quoy qu'infortunées par la raison des effects qui s'en sont ensuiuis. Ie te ramenteuray donc de ce que tu en sçais. A peine cõmençois-je comme vn autre mal-heureux Orphée, à ietter au vent les derniers souspirs que le trépas de ma chere Eurydice me causoit que ie rencontray en vn chemin de solitude, où en repos i'entretenois mes tristes pensées, vne fiere beauté pleine d'appas & de charmes. Ie l'aborday plutost par complimens que par amour, & courtoisement ie m'engage à sa conduite, & me voulant seruir des termes ordinaires d'honnesteté, qu'on a coustume de practiquer parmy les Dames, ie luy presente mon seruice, & m'efforce de luy persuader que ie ne le faisois point par compliment, ny par rencontre, mais par vn dessein premedité. Elle le croit, & en acceptant l'offre insensible

ſenſiblement m'engage à m'engager. Tellement que ie me vis plutoſt pris que ie n'eus preueu ma priſe. Me voila donc amoureux ſans y penſer : peu à peu c'ét amour s'accroiſt par la preſence de l'obiect qui la cauſe, que ie voyois à toute heure, ſi bien que d'amoureux, deuenant paſſionné que fay-ie? non content d'auoir offert mon ſeruice à cette nouuelle Maiſtreſſe de parole, ie luy eſcris, pour luy faire la méme offrande, par ma lettre dont i'eus reſponſe, mais ce fut vne réponce qu'elle fit faire par mon Riual, que tu connois tres-bien, & qu'elle copia pour mieux deſguiſer ſa ruſe. Iuge par cette action, ſi i'eſtois bien aimé, reçois pourtant cette lettre de ſa part; car ſa bonne opinion que par affection i'auois conceuë de ſon eſprit m'obligeoit à croire qu'elle l'auoit auſſi-bien faicte qu'eſcrite, toutes-fois reconnoiſſant auec le temps que les diſcours de ſon entretien ne correſpondoient nullement à ceux de ſa lettre, i'en conçeus quelque deffiance, & pour en ſçauoir la verité ie luy eſcriuis diuerſes fois ſans que iamais i'en peuſſe retirer reſponce: ce qui accreut ma doute de telle ſorte, que ie me reſolus d'en apprendre ce qui eſtoit, du Riual meſme qui auoit faict la deſpeche, ce qui me reuſſit de la ſorte, que i'en ſçeus beaucoup plus que ie n'euſſe deſiré. Ie cachay mon reſſentiment & pour me vanger, ie fis deſſein de prendre mon congé, & me deſengager pour iamais de ſon ſeruice. Et de la reſolution venant aux effects, ie luy fis vn iour mes adieux auec ſes raiſons en bouche, que ſi mon ſeruice luy eſtoit aggreable elle le deuoit reconnoiſtre

pas vn adieu, accompagné de toutes les chastes asseurances qu'en peut donner à vn Amant possesseur des bonnes graces de sa Maistrise, ce que iustement ie luy demandois en cette qualité de son seruiteur, qu'elle permettoit que ie portasse, auec des asseurances de son affection; si tant estoit qu'elle en eust pour moy comme i'en auois pour elle; à quoy elle se resoud à mesme temps, me promettant qu'au plutost elle me témoigneroit sainctement, que ie luy estois en vne tres-forte consideration, & puisque ie ne me contenterois pas des asseurances de paroles qu'elle me donnoit, de me vouloir du bien, elle m'en offriroit par écrit de si fortes que ie n'en pourrois iamais douter. Tout alla bien iusques-là: mais le lendemain elle ne se souuint plus de ces promesses, au contraire, se dédisant de tout ce qu'elle auoit dit, elle me traicta auec tant de rigueur que ie fus contrainct de me départir pour iamais de son seruice, resolu d'ores-en-auant, cher Hilas, de ne m'engager plus en ces sortes d'amour, où le mal-heur est à l'entrée, & le repentir à la sortie. Ie loüe grandement ton humeur, inconstante; car tu aymes tousiours, quoy que tu n'aymes rien: le but de tes affections c'est de n'en auoir point, si ce n'est celuy de ton plaisir, qui procede de ton humeur volage. Helas! que n'ay-ie tes inclinations, ne pouuant auoir tes merites? ie t'estime grandement constant de ne l'estre pas; car ton continuel changement est vne fermeté inébranlable à changer tousiours. Et c'est l'vnique moyen d'aueugler cét aueugle auec son bandeau mesme,

&

& de blesser ce tyran auec ses propres traicts ; puisque l'vn & l'autre sont inutiles pour assujettir ta liberté : ô heureux Hylas ie ne m'estonne pas, si ton cœur ne sçait que c'est de souspirer, le bien de l'inconstance guerit les maux d'amour. Vis content en ton humeur, non pas sans enuie ; car il est impossible, mais sans tourment : les soucis ne naistront iamais dans ton iardin, non plus que les espines. Admire ta felicité, & continuant à changer, change tousiours icy-bas iusques à ce que tu ayes rencontré la vraye constance au port de la mort, où il faut aborder tost ou tard ; aussi-bien le monde n'est que changement, & vicissitude, outre que nostre condition est si miserable qu'il en faut changer necessairement pour estre à iamais heureux : De sorte que le naturel & l'habitude que tu as à changer ; te seruira de disposition de changer à la fin de ta vie de mal en bien.

SILVANDRE.

AVTRE LETTRE de Siluandre à Hylas.

IE t'entretiendray, mon cher amy vne heure ton loisir, si tu l'as agreable, des mal-heurs qui depuis ma naissance ont attaqué ma vie, vuidant dans ton cœur tout ce que i'ay dans le mien, fors l'affection que ie t'ay voüée, parce qu'elle est grauée en lettres de sang dans mes entrailles. Sçache donc, qu'à peine sortois-je de l'âge de mon enfance, que la mort me rauit le

pere, & consequemment tout l'apuy & le soustient de ma fortune. A cette perte, quoy que grande, ie ne rendis que des souspirs innocens, & des larmes enfantines que la coustume ou l'exemple arrache de mon cœur & de mes yeux, plutost que la consideration de mon mal-heur. Me voila sans pere; alors que plus i'en auois besoin: reduit en ceste necessité, on m'enuoye à Paris, pour y faire mes estudes, mais quel malheur! alors que ie commançois à reconnoistre le chemin qu'il falloit tenir en l'aggreable dedale des sciences, pour en sortir auec honneur, on me destina mal-heureusement à suiure vne autre fortune, que celle de l'estude, quoy qu'elle fust la plus propre à mes inclinations. Me voila hors du College, & à méme temps chez vn Notaire Apostolique, où ie n'appris que des choses inutiles & indifferentes à sçauoir. Sortant de là, pour acheuer de destruire ma fortune, on me renuoye à Tholose, où ieune, ie passay la meilleure partie de mon aage d'adolescence en des exercices de ieunesse. Cinq ans entiers furent le temps de ces folies, au bout desquels ie m'en reuins encore à Paris, resolu de n'abandonner iamais la fortune en mes disgraces, croyant que comme inconstante & volage, elle se pourroit enfin lasser de me nuire. Ma croyance ne fut pas vaine; car elle me fit rencontrer dans le mariage vn bon-heur inesperé par la femme que i'espousay, comme doüée de tant de merites, que sa vie sera vn eternel exemple à toutes celles de son sexe pour aymer la vertu, & pour la suiure. D'abord le bien de sa ioüissance, comme trop

extreme

extreme, m'en fit apprehender la porte,& ie ne cessay iamais d'apprehender que ie ne l'eusse perduë, tant ie craignois de la perdre. Perte qui me fut si sensible, que le regret en demeurerá eternellement dans mon ame, comme le souuenir dans ma memoire. Ie fis cette perte quatre ans, apres son acquisition, au lieu de ma naissance, où apres auoir répandu mille & mille larmes de sang, tesmoins de ma tristesse, & autant de souspirs, sans conter les plaintes pour honorer son tombeau par ces tristes deuoirs; ie deuins mal'heureusement amoureux d'vne fiere beauté sans dessein toutes-fois que de l'honorer & de la seruir que son humeur, on plutost la mienne me le pourroit permettre. Si bien que tous les sermens que i'auois fait,de n'aymer iamais rien, apres le trepas de celle que i'aymois vniquement, furent violez, mais par la raison d'vne puissance souueraine qui m'y força, malgré tous mes efforts de resistance. Me voila passionnement amoureux, sans estre toutes-fois esclaue, car la volonté de ne m'engager iamais estoit libre & absoluë.Ie sers pourtant céte beauté,auec tous les respects ordinaires des Amans, quatre ou cinq mois,au bout desquels la Deesse de discorde nous mit en diuorce pour nous des-vnir. De te dire les circonstances du differend, ce seroit inutilement,puisque tu ne les ignores pas, il me suffit (passant plus outre)qu'en cette querelle tu puisses seruir de témoin à mon innocence pour la faire connoistre à tout le monde. Ie ne remporteray donc autre fruit de la semencé de mes seruices, que le regret de l'auoir jecté

sur vne terre infertile, ou si fertile, ce n'est qu'à produire des épines qui ont faict des playes a mon cœur, dont i'auray de la peine à guerir, comme bourelle sans cesse des cuisans déplaisirs de les auoir laschement receües d'vn suject digne de mépris. Ie ne fus pas plutost desengagé de cette seruitude, que ie me resous de quitter pour iamais céte ingrate Maistresse, dont ie vis les deffauts, deslors que i'eus les yeux débandez & leur connoissance me reduit tellement transporté de hayne, contre le souuenir de l'auoir jadis aymée, que ie ne pouuois penser à elle, que pour me resoudre à n'y penser iamais. De la resolution ie vins promptement aux effects, & par mon départ, m'éloignay de céte cruelle, pour m'éloigner de mes deplaisirs, croyant que la presence & le lieu de son sejour m'estoient également mal-heureux : mais toutes-fois, en vain : car le mal-heur animé à la course de me poursuiure, m'atteint à la fin & me blessa si viuement le cœur d'vne playe mortelle, par le traict qui mit ma chere mere dans le tombeau, que quand ma vie seroit icy-bas eternelle, la douleur que i'en ressens, la seroit aussi. Reduit à céte extremité, ie vins à céte heure à Paris, le Paradis terrestre des delices, mais pourtãt accablé d'ennuy & de tristesse: car au souuenir de mes infortunes ie n'abhorre que ce qui me plait, & ne cheris que ce qui m'est desagreable, les plus douces compagnies me sont des fascheux entretiens, & dans le plus desertes solitudes, ie fais mon ordinaire sejour. Voila mon cher ami le poutraict de ma vie desastreuse & infortunée. En mon enfance i'ay

i'ay perdu mon pere, en mon adolescence mon temps, en ma ieunesse ma femme, deuancée de celle de deux enfans, & maintenant ma chere mere Ne sõt ce pas des pertes capables de martiriser vn cœur par la souffrance de mille, & mille morts auant qu'il meure ? veis-tu iamais mortel plus comblé de mal-heur ? On tient que l'esperance meurt apres nous, mais ie puis dire par l'experience du ressentiment, qui porte auec soy la caution, que le trépas de ceux que i'aymois le plus au monde, m'a rauy par vn mesme coup mes esperances auec leur vie, & les a enseuelies dans vn méme tombeau. Soustienne qui voudra que ces infortunes toutes particulieres, pour estre trop extremes ne peuuent souffrir de comparaison qu'auec elles mémes. Ie sommes les plus infortunez de ce siecle à comparoistre dans la lice de céte carriere du monde pour leur faire confesser auec les armes méme de mon malheur qu'il n'en est point de plus mal-heureux que moy, & fust-ce l'infortuné Tantale, ie luy ferois aduoüer que son tourment n'est que plaisir en comparaison de mon martire : car quoy qu'alteré d'vne soif tout à fait grande, plongé dans l'eau iusques au bord des lévres, il ne puisse iamais l'étaindre, ce n'est rien encore pour égaler mon mal, parce que le sien procede que de ne pouuoir point boire, & le mien au contraire, d'auoir beu tout ce que le mal-heur a de fiel & d'amertume. Tellement que si l'ardeur d'vne soif vehemente cõsomme ce miserable par l'impuissance de boire, le venin de ce poison que i'ay beu me faict consommer dans vne flamme

de mort, plus cruelle mille-fois que la mort méme. Ie ne fais pas ces plaintes, mon cher amy que pour estre oüyes tant seulement de tes oreilles : car à Dieu ne plaise, que ie m'en voulusse seruir contre le Ciel, pour l'accuser de cruauté en la punition de mes crimes ; quoy que ie souffre : ie le souffre iustement, ie plieray le col sous le joug des peines qu'il m'imposera : & fussent-elles plus rigoureuses que celles que i'endure, ma volonté à les souffrir en deuancera toûjours l'effect. Ie suis content de ne l'auoir esté iamais, puis qu'il luy plaist : eusse-ie de la constance pour souffrir de nouueaux tourmens, ie souspirerois plutost apres leurs gehennes qu'apres le soulagement de celles que i'endure. Il est en terre plusieurs chemins qui conduisent au Ciel; mais le plus court, & le moins dangereux est tapissé d'épines, & bordé de ronces, & c'est par celuy-là méme que nôtre Sauueur a passé pour y aller, quoy qu'il y fut toûjours. De sorte qu'en le suiuant on ne peut manquer de trouuer à la fin le giste de l'eternité, où tous mes desirs ensemble aspirent. Ce qui me fait resoudre constamment à fouler aux pieds les plus poignantes épines que ie trouue dans le chemin de ma vie passagere; & plus i'en rencontre, plus suis-je asseuré que ie ne m'esgare point, puisque tant seulement, à la derniere épine de la mort nous commençons à trouuer les roses, pour marque de la fin de nos maux. Il n'appartient pas à tout le monde d'estre mal-heureux auec constance : parce que le mal du mal-heur, ioinct auec le bien de cette vertu, est vne faueur singuliere, non

de la fortune, mais du Ciel, qui nous donne des esperances de ioüir apres la tourmente passagere de ces desastres, de la bonace d'vne felicité eternellement durable. Que ie sois donc le sejour des miseres, le terroir des mal heurs, & le rosier à produire toutes les épines de vous les maux du monde; ie ne veux que les armes de la patience pour triompher de ces ennemis, & ces armes ne se refusent iamais au cœur qui les desire : ce qui me rend triomphant auant le combat, puisque ie ne fais point de vœux que pour les acquerir. Quand ie me represente Iob deuant les yeux, ie m'estonne de voir son corps abbaissé iusques à vn tel degré de misere, & à mesme temps son cœur esleué au plus haut de la constance, deffiant le peril dans le danger, le mal-heur au plus fort de son infortune, & la tempeste au milieu de l'orage. Tu me diras, mon cher ami, qu'entre tous les hommes du monde il n'y a iamais eu qu'vn seul Iob, mais ie te répondrai, qu'il n'est pas impossible qu'il n'y en ait vn nombre sans nombre, & passant encore plus outre, ie te diray qu'il ne dépend que de nous d'auoir & sa constance & sa grace, puisque Dieu ne refuse rien au merite. Disposons donc la matiere; afin qu'elle reçoiue la forme. Vn homme de bien peut tout ce qu'il veut, parce que sa volonté, comme pleine de iustice, est aidée tousiours de la grace, & auec ce secours elle triomphe de toutes choses. C'est pourquoy mon cher ami ie ne trouue point d'autre remede pour fortifier mes inclinations à resister courageusemen contre les coups de la fortune, que celuy

celuy seul de viure en homme de bien: car veritablement vn homme seul sans autre appuy que celuy de sa force, auroit esté mille-fois vaincu au rencontre des mal'heurs qui me sont arriuez. Ce n'est pas que ie vueille tirer de la victoire que ma constance a réporté sur eux, vne consequence d'estre homme de bien, mais seulemẽt cette consideration (que ie te laisse) que Dieu l'a permis pour la volonté que i'en ay, comme infiniment liberal, il en a voulu donner par aduance la pensée pour m'animer d'auantage, à luy en produire les effects Heureux donc sont mes mal-heurs, & fortunez mes desastres, puisque comme vn autre Iob, reduit sur vn fumier de misere & d'infortune par la perte generale de tout ce que i'aymois vniquement au monde, & abandonné pour iamais en vne terre estrangere de mes plus proches, les yeux tous noyez de larmes: le cœur à demy arraché du sein par la violence du vent de ses souspirs, l'ame atteinte de la douleur de toutes les douleurs ensemble, ne respirant qu'vn air battu du son de mes plaintes, au plus fort de l'orage & de la tourmente de tous ces maux, ne mespriser les rigueurs, & en fouler aux pieds les épines, donnant mes larmes, mes souspirs, & mes plaintes à la nature, plutost qu'à mon mal-heur, pour ne paroistre pas inséſible auec vn cœur de chair. Ne sont ce pas des forces plus qu'humaines: aussi viennent-elles d'en-haut, & mon cœur d'orés en-auant sera sans cesse occupé à l'action d'vne recognoissance mortelle, & esgale à mon pouuoir. Il est temps cependant mon cher amy, de

de donner quelques ombrages à ce pourtraict de ma vie, afin d'en releuer les traicts. Et à cét effet ie me seruiray des raisons que i'ay en main pour authoriser mes actions passées, ie veux dire pour destruire le reproche que ceux qui auoient de l'interest à ma conseruation ont mis en auant contre ma façon de viure, n'ayant peu iamais l'approuuer ils m'attaquoient auec les armes de ces objections, que puisque i'estois si auant engagé dans le monde, ie deuois m'efforcer d'y establir quelque sorte de fortune, à l'espreuue des coups du temps, tant pour leur contentement, que pour mon profit ; qu'vne personne de ma condition viuoit sans soucy, viuoit sans honneur, & qu'ainsi mes actions deuoient estre terminées à quelque object d'vtilité. Ausquelles attaques, ie resiste auec ce bouclier de raison, que si mes resolutions ont esté tousiours vagues & mes desseins indeterminez pour le monde, sans auoir autre but que celuy de l'indifference, c'est à cause que ie n'y veux pas establir mon sejour, la fortune que i'espere c'est de n'en faire iamais, parce que ses faueurs ont des charmes contraires à mes inclinations, ne me permettant pas d'ancrer la Nauire de ma vie en cette mer orageuse de la terre, crainte du naufrage. De sorte que i'ay si fort méprisé ses richesses passageres, que iamais ie n'ay rien estimé à l'esgal du mespris que i'en ay fait. On me dira que ces paroles de mespris ne sont bonnes que dedans vn Cloistre, & ie répondray qu'elles sont excusables à ceux qui sont en chemin d'y aller. Et iusques icy Dieu m'a fait cette grace d'auoir

trouué

trouué tousiours mon compte en toutes mes entreprises, quoy qu'on m'ait grandement mécontété, car à céte méme heure, apres tant de diuerses pertes ie me trouue plus riche que iamais, puis que ie suis content. Aquoy donc amasser des richesses si elles ont esté, & seront toute ma vie l'objet de mon mépris, pourquoy suiure la fortune, si ie n'ay iamais faict dessein de m'engager dedans sa roüe pour éuiter ses d'étours ? la suiue qui voudra, on ne peut gaigner que sa perte : i'ayme beaucoup mieux courtiser sainctement celuy qui arreste son bransle quand il luy plaist, & d'en dire les raisons, i'offenserois les raisonnables, puis qu'ils sont capables de les representer, ie t'en laisse le iugement mon cher amy. Considere maintenant à loisir ce pourtraict de ma vie, que ie t'enuoye faict, non au crayon, n'y à l'huile, mais à l'ancre, & auec vn pinceau de fer. Peinture que le temps n'effacera iamais. Pardonne-moy, si i'ay entretenu si long-temps ton esprit d'vne si vtile nourriture, ie t'offre le regret que i'en ay pour dessert, mais c'est en céte qualité de ton tres-humble, & tres-fidelle amy.

SILVANDRE.

LES

LES

COMPLIMENS

DE

LA LANGVE

FRANCOISE.

Oeuvre tres-vtile & necessaire à ceux qui sont à la Cour des Grands, & qui font profession de hanter les Compagnies.

P. L. C. D. M. C.



A LYON.

M. DC. LXVII.

AV
LECTEVR.



L ne faut pas douter que l'Eloquence ne soit vne des principales parties qui fait l'homme : car de voir vn esprit fort, subtil & deslié sans cet ornement, qui est la seule qualité qui le fait paroistre en tous les lieux où il se rencontre, c'est reuenir aux mesmes extremitez que Promethée, qui fit vne tres-belle statuë en apparence, mais qui n'auoit aucun mouuement, & ne pouuoit estre animée sans le feu du Ciel. C'est l'Eloquence qui anime nos discours, donne la grace & l'entregent à nos actions, ouure les portes des compagnies, & nous met dans l'estime qu'vn esprit bien nay doit rechercher: sans cette partie nous ressemblons à des troncs insensibles, à des rochers & des pierres, toutes nous actions sont languides, nos paroles sans effects, nos

conceptions sans fruicts, & viuons dans le degoust de tous ceux auec qui nous hantons ordinairement : Tu as en ce petit abregé les moyens, & les addresses pour acquerir vn gage si precieux, & ne demeurer iamais müet dans les compagnies : voir mesme à la Cour des grands, où les moindres demarches & les syllabes, sont estudées Fais ton profit du present, & attends mieux à l'aduenir.






LES



LES COMPLIMENS DE LA LANGVE FRANÇOISE.

Oeuure tres-vtile & necessaire à ceux qui sont à la Cour des Grands, & qui font profession de paroistre dans les Compagnies.

ORFFRE DE SERVICE AV ROY

SIRE,

Si i'auois des paroles pour exprimer le iuste sujet que i'ay de vous presenter mon tres humble seruice; ie croirois estre indigne de la lumiere du Ciel: car tenant en vos mains le Sceptre du plus grand Roy de la terre, ce seroit perdre le souuenir de moy-méme, que de croire meriter par mes vœux, la faueur de vos bonnes graces, dans lesquelles tous les Monarques du monde sont bien aises de se conseruer. Pardonnez donc, SIRE, au zele ardent qui pousse vn de vos sujets à la reconnoissance qu'il doit à vôtre Maiesté, & me permettez de vous dire que la seule gloire qui me peut iamais arriuer est de mourir genereusement pour vostre seruice.

AVTRE,

SIRE,
Le Ciel a ſon Iupiter, ſes Dieux, ſon Soleil & ſes Aſtres, mais vos vertus ſont ſi vniuerſellement adorées de tous les peuples, que vous faites naiſtre de l'enuie & de la ialouſie entre les Dieux, & quand voſtre Majeſté ſeroit ſeule dans le monde, la Terre auroit dequoy ſe vanter d'eſtre auſſi puiſſante que le Ciel: ie n'adjouſte rien à cette verité, que les offres de mon tres-humble ſeruice & ne deſirerois rien au monde que quelque occaſion où ie la peuſſe ſouſtenir au peril de mon ſang & de ma vie.

AVTRE.

SIRE,
Il y a long-temps que ie deſirois de me venir ietter aux pieds de voſtre Majeſté, pour vous immoler mes vœux, & cette occaſion me doit tenir lieu de plus grand bon-heur qui me pourroit iamais arriuer, auſſi eſpere-ie tant en l'affection que vous auez pour la vertu, que vous aurez agreable que ie vous offre mon tres-humble ſeruice, & que ie die auec cét ancien, que le Ciel ne me pouuoit faire plus d'injuſtice qu'en me faiſant naiſtre ſous vn autre ſiecle que le voſtre qui eſt le ſeul que nous pouuons appelles heureux, depuis le commencement de cette Monarchie.

AVTRE.

SIRE,

Si les vertus de vos ancestres estoient en vostres puissances, & que pour acquerir la bonne graces des Roys, il ne falust qu'estre nay d'vn pere genereux, i'aurois plus de hardiesse de vous venir offrir, ce que la nature & l'art m'ont donné de courage & d'adresse, puisque mon Pere à vieilly au seruice de vos predecesseurs, & que les vertus de mes ancestres sont conneuës en tous les lieux, où le Soleil enuoye l'eclat de ses lumieres. Toutes-fois ie croy que vous n'aurez pas desagreables les offres de mon tres-humble seruice, puisque ie marche sur les traces de mes predecesseurs, & que ie ne veut viure qu'en qualité de vostre tres-humble sujet.

OFFRE DE SERVICE à la Reyne.

MADAME,

Auec la permission du Roy, & celle de vostre Majesté, ie prendray la hardiesse de vous faire la reuerence, & dire que ie ne desire rien au monde auec plus de passion que d'estre vostre tres-humble, & tres-fidelle seruiteur & subject.

AVTRE.

MADAME,
L'honneur que ie reçois auiourd'huy d'auoir ployé le genoüil deuant le Roy, de luy auoir offert tout ce qui est de moy & de mon obeyssance, me sembleroit imparfaict, & n'estre du tout accomply, si ie n'auois encore ce bien de venir presenter mes vœux à vostre Majesté, & luy faire offre de mes tres-humbles & tres-affectionnez seruices, ce que ie mettray au plus haut degré d'honneur, qui me sçauroit arriuer.

POVR FAIRE LA REVERENCE *à vn grand Seigneur.*

Monseigneur, comme ie tiens à tres-grande faueur le bien de pouuoir salüer & faire la reuerence à vôtre Grandeur, aussi me reputeray-ie toûjours tres-heureux, qu'elle m'accepte desormais pour son tres-humble & tres-obeyssant seruiteur.

AVTREMENT.

Monseigneur, le rang que vous tenez entre les Grands, & tant de belles qualitez qui sont en vous, m'obligent à vous faire offre de ce peu qui est de moy, pour vous pouuoir rendre en toutes occasions mes tres-humbles seruices.

AVTREMENT.

AVTREMENT.

Monſeigneur, voſtre Excellence me permettra, s'il luy plaiſt, de luy rendre ce petit deuoir, en luy faiſant la reuerence, attendant que le Ciel me faſſe naître quelque fauorable occaſion où ie luy puiſſe faire voir par les effects combien i'ay deſiré en mon ame de luy pouuoir rendre quelque ſeruice.

POVR ACCOSTER VNE Damoiſelle en intention du Mariage, & luy offrir ſon ſeruice.

ALCANDRE.

Mademoiſelle, ie ne doute point, que vous ne m'eſtimiez autant temeraire qu'audacieux : mais ie ſuplie cette diuine beauté qui rayonne dans vos yeux, d'excuſer mon audace, & de pardonner à ma temerité, qui m'a fait prendre la hardieſſe de vous venir offrir mon tres-humble & tres-affectionné ſeruice.

CLARINDE.

Monſieur, ie ſuis extremement marrie de ce que ie n'ay pas l'honneur de vous connoiſtre, & m'eſtonne comme vous allez faire offre de vôtre ſeruice à vne perſonne qui en eſt du tout indigne.

ALCANDRE.

Mademoiſelle, c'eſt voſtre bon naturel, qui vous fait parler de la ſorte.

CLARINDE.

Pardonnez-moy, Monſieur, ce n'eſt que la pure verité qui parle par ma bouche.

ALCANDRE.

Mademoiselle cette grande modestie que ie voy si naïfuement depeinte en vos paroles me fait esperer que vous aurez mes intentions pour aggreables, & qu'auec le temps ie pourray obtenir quelque chose en vos bonnes graces.

CLARINDE.

Monsieur, s'il y auoit quelques bonnes graces en moy, elles vous seroient toutes acquises, mais n'y en ayant point du tout, vous n'y pouuez esperer aucune part.

ALCANDRE.

Mademoiselle, il y en a assez, mais ie ne m'estime pas assez heureux pour les pouuoir acquerir ni posseder : de vray ie pourrois faire estat de moy, & m'estimerois plus que ie ne suis, si i'auois cette faueur ; si i'estois autant aymé de vous, comme ie vous ayme.

CLARINDE.

Quand ie voudrois auoir de l'amour pour vous, il seroit si bien limité, qu'il n'excederoit point les termes de l'honnesteté & de la modestie.

ALCANDRE.

Mademoiselle, c'est ce qui me fait faire plus de cas de vous, & qui vous rend encore plus aymable : aussi vous prie ie de croire, que mes intentions ont toûjours esté sainctes, & que ie n'ay iamais eu d'autre but que l'honnesteté. Et quoy ; m'estimeriez-vous autre, & que i'eusse formé quelque dessein preiudiciable à vostre honneur ? I'aymerois mieux n'auoir iamais esté au monde, que si cela m'estoit arriué, aussi ay ie intention de demeurer à iamais vostre plus fidelle

delle & plus obeïssant seruiteur, comme les effects en feront voir la preuue par tout, où vos commandemens m'appelleront.

CLARINDE.

Ie vous remercie, Monsieur, de toute mon affection, comme aussi de tant de peine que vous auez prise pour vne personue, qui ne le merite pas. Ie suis vostre seruante bien humble.

ALCANDRE.

Mademoiselle, c'est moy qui vous suis tant redeuable; que ie suis hors de tout moyen de m'en pouuoir acquitter; & partant, Mademoiselle, ie vous supplie, & vous conjure tout ensemble, de vous seruir de moy par tout où vous me iugerez capable de vous pouuoir seruir. Et cependant apres vne milliace de recommandations, i'oseray prendre congé de vous, & vous laisseray seulement mon cœur pour gage de ma fidelité & de ma constance.

CLARINDE.

Adieu, Monsieur, ie vous remercie de tout mon cœur de vostre bonne visite.

ALCANDRE.

I'espere de vous reuoir encore, & bien-tost, ou ie ne pourray.

CLARINDE.

Monsieur, tant que vos intentions seront bonnes, & poursuittes legitimes vous trouuerez toûjours la porte de ceans ouuerte, & à vos semblables aussi, qui ne manqueront d'y estre bien reçeus de tout ce qui sera de nostre possible, & partant vous y pourrez venir toutes les fois qu'il vous plaira,

ALCANDRE.

Mademoiſelle,ie vous peux bien aſſeurer,que ie me vay eſloigner de mon plus beau iour,pour m'aller confiner en l'abyme des affreuſes tenebres que ie ſçaurois rencontrer:car ie vous oſeray bien proteſter que ſans vous,ie n'ay iour ny clarté , & partant tout le temps de cette triſte abſence me ſera tellement ennuyeux , que les momens me ſeront des heures , des iours entiers , & les iours des ſiecles , ſi ce n'eſt que ie me conſoleray en l'eſperance d'eſtre en vos bonnes graces ; & auec cela ie me reſoudray à la patience.

CLARINDE.

Voilà des paroles bien aduantageuſes , mais peut-eſtre n'eſtes vous-pas ſi paſſionné que vous en faictes le ſemblant. Adieu , Monſieur, nous vous verrons vne autre-fois.

ALCANDRE.

Mademoiſelle, vous faites tort à võtre beauté, & à mon amour qui eſt fidelle : mais i'eſpere que le temps vous fera voir ce que ie ſuis , & quoy que ce ſoit , puiſque la neceſſité me contraint de me retirer de vous , ie ne me retireray iamais de l'affection que vos beaux yeux ont jetté dans mon ame. Adieu Mademoiſelle , iuſques à la reueuë, qui ſera le plutoſt qu'il me ſera poſſible.

ALA

A LA REVEVE.

ALCANDRE.

IE vous protefte, Mademoifelle, que ie n'euffe iamais creu que les tourmens de l'abfence de ce qu'on ayme, euffent efté fi cuifans : car ie vous oferay-bien iurer pas vos beaux yeux, vrays aftres de ma fortune, que ie mourrois d'impatience de vous receuoir.

CLARINDE.

Eft-il poffible, Monfieur? Ie ne le peux croire.

ALCANDRE.

Mademoifelle ie vous fupplie de le croire, s'il vous plaift : car ie vous affeure que ie ne pouuois plus fupporter la violence des ennuis que ie fouffrois, pour me voir fi long-temps eloigné de l'object de mon bien, & de ce qui contente mon ame.

CLARINDE.

Monfieur, il peut bien eftre ainfi : car vous me femblez fort paffionné à voir vos difcours.

ALCANDRE.

Mademoifelle, ie vous protefte qu'il m'eft impoffible de prendre aucun contentement du monde, qu'en ce qui flatte mon amour, & en l'afpect de voftre bonne grace, iointe à voftre excellente beauté.

CLARINDE.

Monfieur, il vous plaift de le dire ainfi, pour vous rire de moy, comme s'il eftoit vray, qu'il y eût en moy quelque traict de beauté.

ALCAN

ALCANDRE.

Et quoy, Mademoiselle; m'estimeriez-vous bien tel? Ie vous asseure, que ie le dy tout du meilleur de mon arhe; & serois bien miserable, si ie le pensois autrement que ie ne le dy. Sçachez, Mademoiselle, que vous voyez vn homme, qui est entierement vôtre & qui ne desire de viure que pour vous, & pour le bien de vôtre seruice. Mais encore ce qui me fache le plus; c'est qu'il me faut de necessité éloigner de vous pour quelques iours; pour aller donner ordre à quelque affaire qui presse: mais ie vous prie de croire, qu'en quelque lieu que i'aille, ie porteray toûjours en l'ame la viue image de vos perfections, & que ie n'y viuray que de l'idée de vos beaux yeux; auec vne entiere resolution de vous obeyr par tout. Adieu Mademoiselle, iusques au reuoir. & vous prie de m'excuser; si ie ne vous peux faire plus longue compagnie.

CLARINDE.

Ie vous remercie, Monsieur, infiniment; & adieu iusques à vne autre-fois.

POVR OFFRIR SON SERVICE, & faire amitié auec quelqu'vn.

PHILIDOR.

MOnsieur, encore que ie ne merite pas l'honneur que i'ay de vous voir, & de vous baiser les mains de tout mon cœur; le desir neantmoins que i'ay de m'introduire en vô-

tre connoissance & bonne amitié, m'a fait prendre la hardiesse de me presenter icy deuant vous, pour receuoir l'honneur de vos commandemens,& vous offrir le deuoir de mon seruice

CLEANDRE.

Monsieur,ce m'est vn extreme contentement de voir la bonne affection que vous auez en mon endroit, & vous ay trop d'obligation de la peine que vous auez prinse de me venir voir, vous asseurant que vous n'irez iamais en lieu, où soyez le mieux venu, & où vous ayez plus de pouuoir.

PHILIDOR.

Monsieur, le desir que i'auois de vous voir, & de sçauoir l'estat de vostre portement, m'a fait prendre la resolution de venir icy,pour vous presenter mon tres-humble seruice, auec vne humble priere, que vous ne le refusiez-pas.

CLEANDRE.

Vous m'obligerez trop, Monsieur ; & suis fort rejoüy de vous voir, & encore plus de sçauoir cette bonne volonté que vous auez enuers moy qui ne le merite pas,& vous coniure d'y continüer, vous asseurant de ma part que vous n'aurez iamais vn amy plus intime, & me sens tres-honoré de vôtre amitié que i'accepte de tout mon cœur : & ne suis seulement faché que de tant de peine que vous auez prise à mon occasion.

PHILIDOR.

PHILIDOR.

Ce que vous appellez peine, ne m'eſt qu'vn extreme contentement, Monſieur, car en effect ie ne ſuis iamais plus content, que quand i'ay le bien de voir les hommes de vôtre merité, & ſpecialement quand il leur plaiſt m'honorer de leur amitié.

CLEANDRE.

Monſieur, vous me faite trop d'honneur, & m'obligez d'eſtre tout vôtre: auſſi ie vous feray toûjours paroiſtre par effect ce que ie vous dis de bouche, & vous connoiſtrez auec le temps que vous n'euſtes iamais vn meilleur amy que moy

---

POVR REMERCIER VN AMY de quelque courtoiſie.

CLEANDRE.

MOnſieur, ie vous remercie vn million de fois de la peine qu'il vous a plû de prendre pour moy. I'eſpere que le Ciel me fera naître quelque occaſion, où ie pourray m'en reuancher par quelque bon ſeruice en recõpenſe.

PHILIDOR.

Monſieur, ie demeureray à iamais vôtre obligé, de m'auoir témoigné en vne tant preſſante occaſion les effets de vôtre amitié, dont ie vous ſuis grandement redeuable.

CLEANDRE.

Monſieur, c'eſt la moindre choſe de ce que ie voudrois faire pour vous. Cela ne merite pas qu'on s'en doiue ſouuenir.

PHIL

PHILIDOR.

Monsieur, ie voudrois faire mille-fois d'auantage pour vostre contentement : car cela n'est rien au prix de la volonté que i'ay de vous seruir.

CLEANDRE.

Helas! Monsieur, ie n'ay desia que trop experimenté les effects de vostre courtoisie. Vous m'auez tant obligé que ie suis du tout insoluable d'y satisfaire; mais pour toute recompense, ie vous prie de regarder où vous me trouuerez capable de vous seruir.

PHILIDOR.

Monsieur, vous auez tout sujet d'amitié enuers-moy. Continüez seulement vôtre bonne affection : & ie continüeray en ma bien-vüeillance.

CLEANDRE.

Monsieur, vos bien-faits surmontent de beaucoup tout ce que i'ay fait, que ie fais, & pourray faire pour vous. Mais si mon pouuoir est petit, la volonté de vous seruir sera toûjours grande.

PHILIDOR.

Mes bien-faicts enuers vous ont esté de si basse estoffe, qu'il n'est pas besoin que ie me trauaille pour vous repondre sur ce sujet : mais si ie peux à l'aduenir, ie vous seruiray,

CLEANDRE.

Monsieur, vous augmenterez par ce moyen le nombre de mes obligations enuers vous, mais si ie ne les puis payer, ie prieray Dieu, qu'il luy plaise vous le rendre pour moy.

POVR

POVR ALLER SALVER VN amy, nouuellement arriué de son voyage.

ALCANDRE.

Monsieur, aussi-tost que i'ay sçeu vostre desiré retour, ie n'ay voulu manquer à mon deuoir de vous venir saluër, pour vous continuer l'offre de mon humble seruice, qui vous est acquis de tout temps.

CLORIMAN.

Monsieur, ie suis vostre bien-humble; mais ie suis infiniment marry que vous m'auez enuié l'honneur de vous aller visiter le premier, comme c'estoit mon intention de me porter chez vous aussi-tost que ie me serois tant soit peu rafraichy, parce que ie ne fais qu'arriuer.

ALCANDRE.

Monsieur, i'eusse esté bien marry de vous donner la peine de venir chez nous: c'est pourquoy ie vous ay voulu preuenir, & me rendre icy dés aussi-tost que i'ay eu le vent de vostre arriuée.

CLORIMAN.

Monsieur, vous m'obligez trop, & vous remercie d'auoir pris la peine de venir icy, puisque c'estois moy qui vous estois tenu de ce deuoir.

ALCANDRE.

Vous ne deuez pas vser des termes à l'endroit du moindre de vos seruiteurs, & qui n'a de deuoir & de l'obeyssance que pour vous les sacrifier.

CLORIMAN.

CLORIMAN

Ce sera moy, qui fleschiray tousiours sous la loy de vos commandemens, vous me faites cent mille-fois plus d'honneur que ie n'ay iamais merité enuers vous.

ALCANDRE.

Laissons tous ces discours à part, ie vous en supplie, Monsieur, car vous sçauez trop bien ce que ie vous suis. Mais dites-moy, ie vous prie, comment vous estes-vous porté en vôtre voyage.

CLORIMAN

Le mieux du monde, Monsieur, par la grace de Dieu, si ce n'est qu'à Strasbourg ie fus vn peu trauaillé d'vn excez de fiévre, mais cela fut bien-tost passé.

ALCANDRE.

Ie croy que vous deuez estre bien harassé, car vostre voyage à esté fort long & penible.

CLORIMAN

Pardonnez-moy, Monsieur ie ne suis nullement las: parce que ie suis venu tout à l'aise: & puis i'ay vn cheual qui a le pas fort doux, & ne trauaille nullement son homme.

ALCANDRE.

Ie benis de tout mon cœur le bon-heur de vostre voyage: mais encore plus celuy de vostre heureux retour: mais il ne vous déplaira pas, si i'ose vous demander des nouuelles de ce païs-là. Vous nous direz donc, s'il vous plaist, ce qui s'en passe. N'y a-il rien de nouueau?

CLORIMAN.

Ie vous peux bien asseurer qu'il n'y a rien que de bon, & que tout s'y porte bien, si ce

n'eſt que l'on craint, & auec beaucoup d'apparence, qu'il n'y ait quelque mouuement de guerre à la ſortie du Prin-temps.

ALCANDRE.

Quoy ; l'on parle de guerre.

CLORIMAN.

Oüy : parce que le Prince Palatin a demandé ſecours au Roy d'Angleterre, ſon beau-pere : & ne ſçait-on encore ce qu'en ſera.

ALCANDRE.

Ie croy que ce pays ſera touſiours affligé de guerres inteſtines : mais n'y a-il rien autre ?

CLORIMAN.

Monſieur, il y a encore quelque choſe à la verité, mais vne autres-fois ie vous le diray plus à loiſir. Permettez-moy, ie vous prie, que ie m'aille vn peu repoſer.

POVR RECEVOIR VN AMY, qui vous vient viſiter.

ALCANDRE.

MOnſieur, vous ſoyez le bien-venu : vous me faites mille fois plus d'honneur que ie n'ay iamais merité en voſtre endroit.

CLORIMAN.

Pardonnez-moy, Monſieur, c'eſt moy qui en reçois l'honneur.

ALCANDRE.

Monſieur, c'eſt l'excez de voſtre bon naturel, qui vous fait parler de la ſorte, auec cette grande bonté de vous-méme, qui eſt née auec vous.

CLORIMAN.

Les effects ſeront autant de bouches, qui vous

vous rendront fidelle témoignage de l'amitié que ie vous porte.

ALCANDRE.

Vous m'obligez trop, Monsieur, ie n'ay iamais merité tant de faueurs de vous.

CLORIMAN.

Monsieur, ie ne fais que mon deuoir en cela; car ie sçay bien que ie vous suis redenable de plus grande chose.

ALCANDRE.

Ce n'ét pas à l'endroit de ceux qui ne releuẽt que de vous, que vous deuez vser de ces termes.

CLORIMAN.

Tant s'en faut, Monsieur; car c'est moy qui ne respire qu'apres l'honneur de vos commandemens.

ALCANDRE.

C'est moy, Monsieur, qui voudrois vous témoigner par effect plutost que par parole, le desir que i'ay de vous pouuoir rendre quelque seruice.

CLORIMAN.

Vous me l'auez assez témoigné par le passé, & faudroit dire que ie serois du tout ingrat, si ie ne me confessois entierement vôtre obligé.

ALCANDRE.

Monsieur, vous m'excuserez, s'il vous plaist, car ie ne vous ay iamais donné subject de vous dire mon redeuable: aussi les occasions ne s'en sont iamais presentées; mais c'ét de gayeté de cœur qu'il vous plait de parler ainsi.

CLORIMAN.

C'est le deuoir méme qui tire ces paroles de

ma bouche pour me faire aduoüer tout vostre, & que ie n'auray de vie ny de zele que pour vous obeyr.

ALCANDRE

Ie voy bien que vous me voulez vaincre de courtoisie, & que ce ne seroit iamais faict. Mais ne vous plaist-il pas de vous asseoir, & nous parlerons plus à loisir?

CLORIMAN.

Ie n'en ay pas besoin, Monsieur : & puis il ne seroit pas raisonable que ie m'assisse le premier & partant vous prendrez place, si c'est de vôtre plaisir, & puis ie vous suiuray.

ALCANDRE.

Monsieur, ie vous en prie, mettéz-vous là

CLORIMAN.

Ce sera donc pour vous obeyr.

ALCANDRE.

Monsieur, ie suis vôtre seruiteur.

CLORIMAN.

C'est moy qui suis le vostre Monsieur, & le plus affectionné que vous ayez.

ALCANDRE.

Mais il ne vous déplaira pas, Monsieur, si ie vous ose demander quel bon vent vous ameine icy?

CLORIMAN.

Monsieur, c'est premierement pour auoir l'honneur de vous voir, & d'apprendre l'estat de vostre santé : puis pour vous baiser bien humblement les mains : & encore de surplus pour vous supplier de me faire part des bonnes nouuelles que vous auez receuës de Paris.

ALCANDRE.

Monsieur, il n'y a rien de nouueau, sinon que le Roy est party pour aller à Fontainebleau.

QVAND

QVAND ON RENCONTRE *fortuitement vn amy par la ruë*

ALCANDRE.

MOnsieur, ie prie Dieu qu'il vous donne le bon-iour ; & n'eusse pas estimé de faire vne si heureuse rencontre : mais dites-moy vn peu, comment vous portez-vous ?

CLORIMAN.

Assez bien, graces à Dieu, & tousiours prest à vous rendre tres humble seruice.

ALCANDRE.

C'est moy qui suis au vostre de bien bon cœur.

CLORIMAN.

Sans mentir il m'ennuyoit extremement de ce que ie n'auois plus l'honneur de vous voir, & n'é sçauois que iuger ny pour quelle occasion.

ALCANDRE.

Monsieur, ie vous asseure que i'ay souuent esté en vôtre maison, & ne sçay si on vous l'aura point dit, mais ie n'ay iamais peu auoir ce bon-heur de vous y rencontrer.

CLORIMAN.

Si est-ce pourtant que ie ne m'en absente que le moins que ie peux : Et bien qu'aprenez-vous de bon ?

ALCANDRE.

Monsieur, ie vous asseure que ie n'apprends rien de noueau, sinon que Philis me racontoit tantost, que Clarion & Pandolphe eurent hier de grandes prinses auec vne infinité d'injures, & en penserent venir aux mains.

CLORIMAN.

A la verité, Monſieur, vous auez bonne memoire d'auoir retenu toutes ces circonſtances: mais tout cela eſt-il bien certain?

ALCANDRE.

Monſieur, ie vous ay nommé mon autheur: s'il eſt menteur, ie luy en feray reproche.

CLORIMAN.

Mais l'on dit en commun prouerbe, qu'il faut que tout braue menteur ſoit doüé d'vne bonne memoire pour ſe garder de m'eſprendre, & ſe ſçauoir eſcrimer à droit & à gauche.

CLEANDRE.

Vous me mettez donc au nombre, Monſieur, vous qui auez tant loüé la mienne.

CLORIMAN.

Pardonnez-moy, Monſieur, ie n'y penſe nullement, au contraire ie vous en loüe dauantage: car la belle memoire ne tient point lieu de vice: mais c'eſt plutoſt vn don de la Nature qu'elle ne diſtribuë pas à tous, ſpecialement à moy qui l'ay fort ſterile; mais i'ayme mieux l'auoir comme cela, que d'en abuſer & deſguiſer la verité pour taſcher de ſurprendre les moins induſtrieux.

ALCANDRE.

Monſieur, celuy qui allegue ſon autheur, ne peut iamais eſtre ſurpris, ſi ce n'eſt qu'il me deſmente; mais il n'oſeroit, puis qu'il y auoit bonne compagnie auec nous, lors qu'il l'a dit.

CLORIMAN.

Monſieur, ce n'eſt pas que ie vouluſſe entreprendre de vous nuire, ny en la vie, ny en l'honneur, encore moins en vos biens & à voſtre

bonne

bonne reputation : mais i'ay grande crainte que vous n'en ſoyez le premier autheur vous-meſme, & qu'il ne vous en ait donné d'vne, authoriſant ſon menſonge par le teſmoignage de vôtre bouche.

ALCANDRE.

Ce qui vient de vous, ne peut eſtre que bon. De ſe meſler de ce qu'on n'a que faire, c'eſt ſe mettre au hazard d'eſtre mocqué, & exposé à mépris & reproche. Vne autre fois ie ſeray plus retenu, & vous remercie de vôtre bon aduis, mais quand à moy, ie vous aſſeure bien qu'il n'y a rien de mon inuention, s'il l'a controuée, il ne deuoit pas ſe ſeruir de moy pour le ſemer au dehors; toutesfois il le pourra bien auoir dit à d'autres qui vous en diront le méme : & puis apres au pire ie ne ſuis pas aſſeuré, s'il eſt vray ou non: mais ie ſçay bien qu'il me l'a dit.

POVR S'OFFRIR DE FAIRE compagnie à ſon amy.

ALCANDRE.

Monſieur, ie vous preſenterois fort volontiers ma compagnie, ſi ie ſcauois qu'elle vous fût aggreable, & qu'elle ne vous apportaſt point d incommodité.

CLORIMAN

Tant s'en faut Monſieur, ce me ſeroit beaucoup d'honneur, & mille-fois plus que ie ne merite: car la compagnie de ceux qui vous reſſemblent ne ſçauroit déplaire, ny incommoder ceux qui aiment l'honneur & la vertu, mais ie crains que ce ne fût vous méme qui vous incommoderiez.

ALCANDRE

Monsieur, si ma compagnie vous pouuoit apporter quelque soulagement, ie vous l offrirois de fort bon cœur : mais ie crains de vous importuner.

CLORIMAN

Helas! Monsieur, vous prendrez trop de peine : & moy ie ne le merite pas, & serois marry de vous la donner.

ALCANDRE

Pardonnez moy, Monsieur, ce n'est pas peine que cela, ie voudrois bien au contraire auoir ce bon-heur d'etre toûjours en vôtre compagnie s'il se pouuoit faire, & tiendray tousiours le temps pour tres -bien emploïé que i'y mettray.

CLORIMAN

Monsieur, vous m'obligez trop, ne prenez pas cette peine, ie vous supplie, & vous baise les mains de bien bon cœur ; & puis vous auez des affaires qui vous pressent plus que cela.

ALCANDRE

Il n'y a affaire que ie ne quittasse librement pour l'amour de vous, & pour vous pouuoir rendre l'honneur qui vous est deu: outre ce que la bonne affection que vous auez toûjours euë pour moy, m'oblige bien à de plus grandes choses. Et puis ie vous asseure que ie n'ay rien qui presse pour l'heure

CLORIMAN

C'est moy, Monsieur, qui vous demeureray tousiours acquis & obligé toute ma vie, mais ie serois marry de vous incommoder en vos affaires que ne vous peuuent pas dispenser de tant que vous dictes,

ALCAN

ALCANDRE.

Monsieur, ie ne vous laisseray pas icy. Hola garçon, apportez la collation, & cependant auec vostre permissiõ, Mõsieur i'iray prendre la botte.

CLORIMAN

Ie ne refuseray donc pas cét honneur qu'il vous plaist de me faire, puisque vous y allez de la sorte, biẽn que ie sois extremement fasché de vous incommoder. Et partant ie vous attendray icy.

ALCANDRE.

Ces messieurs là m'obligeront de cette faueur de vous faire compagnie, tandis que i'iray mettre ordre à ce que vous sçauez.

POVR FAIRE PRESENT DE quelque chose à vn amy.

ALCANDRE.

MOnsieur, voicy vn liure dont ie desireroi fort vous faire vn present, mais i'ay honte de vous presenter vne chose, de si peu de cas, & qui ne merite nullement que vous la daignez accepter.

CLORIMAN

Helas! Monsieur vous m'obligerez trop, & n'estoit aucunement besoin de cela, ny de vous mettre en ces frais, ou de vous en incommoder: & mesme que l'occasion ne s'est iamais trouuée si fauorable pour moy qu'elle m'ait pû faire rencontrer en lieu, où ie vous aye pû rendre aucun seruice, qui merite satisfaction ny aucune recompense.

ALCANDRE.

Monsieur, ne regardez pas que le present est petit : ie desirerois de tout mon cœur qu'il se fût rencontré quelque chose de plus haut prix, & digne de vous, pour vous estre plus aggreable : mais tel qu'il est, ie vous conjure de le receuoir pour cette fois, attendant que la fortune me fasse tomber entre les mains quelque chose de meilleur.

CLORIMAN.

Monsieur, toute action faicte deuant le monde,& auec franchise,doit étre suiuie de quelque marque de reuerence à tous ceux qui vous honorent. C'est pourquoy ne pouuant vous rendre autre eschange pour le present contre vôtre liure, c'est à moy à vous en rendre graces,& le liray souuent pour l'amour de vous.

ALCANDRE

Monsieur, c'est vne chose qui ne merite pas d'en auoir souuenance. Seulement ie vous supplie de me tenir au nombre de vos amis, & de vos plus humbles seruiteurs.

CLORIMAN.

Monsieur, c'est moy qui suis le vostre tres-affectionné, comme vous en pourrez faire l'épreuue en toutes les occasions.

ALCANDRE

Monsieur, il faut mettre à l'épreuue ce que l'ont tient en doute : mais pour moy ie n'ay iamais eu aucune deffiance de vostre affection & sincerité.

CLORIMAN.

Ce que i'ay dit, Monsieur, n'est que pour vous confirmer ma bien-vueillance enuers vous,

vous,& non que i'aye opinion de quelque ombrage que vous ayez de moy.

ALCANDRE.

Monsieur, il y a long-temps que ie connois la sincerité de vos intentions, c'ét pourquoy i'oseray vous prier de m'excuser, de ce que ce present ne correspond à vos merites, & de ne regarder, pas tant au donc, qu'à l'affection & bonne volonté de celuy qui vous l'offre.

CLORIMAN.

Monsieur, ie regarde à l'vn & à l'autre, dont ie vous demeureray obligé toute ma vie.

POVR PRIER VN AMY de quelque courtoisie

ALCANDRE

Monsieur, i'ay vne priere à vous faire, mais l'apprehension que i'ay d'estre refusé m'empesche de vous importuner.

CLORIMAN.

Que desirez vous de moy, Monsieur s'il n'y a rien au monde que ie ne sois tout prest de faire pour vôtre contentement, pourueu que ce ne soit hors les bornes de mon pouuoir.

ALCANDRE.

Monsieur, si cela ne vous apportoit point d'incommodité, ie vous voudrois bien supplier de moyenner mon accord auec Monsieur du Moulin, puis que vous estes tant de ses amis.

CLORIMAN

Monsieur, vous ne sçauriez m'incommoder en

en chose du monde. Mais quant à ce que vous desirez, ie vous promets de m'y employer de tout mon possible, & de vous apporter en cela toute la satisfaction qui sera en ma puissance,

ALCANDRE.

Monsieur, n'ayant iamais rien merité de vous, vous auriez subject de m'estimer temeraire & importun en vôtre endroit, n'estoit que i'ay la necessité pour garand, qui me seruira d'excuse, comme ie vous en supplie tres humblement, car vous scauez que cela m'importe de beaucoup pour d'autres affaires.

CLORIMAN.

Mon grand amy, mes forces sont inesgales à ma volonté toutesfois, ie feray pour vous tout ce qui sera de mon pouuoir & me fay fort d'en venir à bout, Dieu aydant

ALCANDRE.

Hé ! Monsieur, vos forces sont plus que capables pour vn tel affaire, si c'est de vôtre plaisir de les employer, & partant, ie vous supplie derechef, & vous conjure d'en faire quelque essay.

CLORIMAN.

Monsieur, pour vous ôter toute sorte de doute de ma bonne volonté, & vous donner quelque contentement, ie vous promets d'y employer tout mon credit, & de luy en parler au premier rencontre.

ALCANDRE.

L'on dit que l'occasion a tous ses cheueux au front, & quand elle est passée, nous ne la pounons plus arraper : car elle est chauue par dernier: & specialement en mon affaire, où ie crains du danger au retardement.

CLORIMAN

CLORIMAN.

Ne ſcauez-vous pas qu'vn ſeul, par ſon retardement, a eſté cauſe du reſtabliſſement general de toute la Republique de Rome.

ALCANDRE.

Oüy bien, Monſieur, mais nous ne ſommes pas en ce temps-là,& la cauſe n'eſt pas ſemblable. Si ceſtuy-là par ſes retardemens a ſauué ſon païs du naufrage qui le menaçoit, il y en a vne infinité qui ſe ſont perdus & leurs pays auſſi, faute de diligence : & pour reculer l'occaſion. Et puis mon affaire ne ſe doit pas manier à la façon de ceſtuy-là.Les perſonnes eſtoient d'autre qualité,& l'affaire auſſi.

CLORIMAN.

C'eſt aſſez toſt, ſi aſſez bien. Ie m'en vay de ce pas donner ordre, & parler à voſtre homme, & croyez que dans peu de temps vous en verrez des effects. Adieu iuſques au reuoir : & vous aſſeurez de moy.

POVR CONVIER VN AMY à diſner

ALCANDRE.

Monſieur, ſi vous voulez m'obliger de beaucoup vous me feriez l'honneur,que de venir prendre vn petit diſner auec moy.

CLORIMAN.

Monſieur, ie vous remercie de bien bon cœur, ie n'ay pas merité tant d'honneur de voſtre courtoiſie : mais ie vous prie de m'excuſer pour cette fois.

ALCANDRE.

Pourquoy, Monsieur? vous me ferez bien cette faueur, s'il vous plaist,& ie vous seruiray en recompense par tout où il vous plaira m'employer.

CLORIMAN.

Monsieur, vous estes trop courtois: & persuasif pour vous esconduire, mais ie vous donneray de l'incommodité.

ALCANDRE.

Vous ne sçauriez, Monsieur, mais vous me ferez beaucoup plus d honneur que ie ne sçaurois meriter en vostre endroit.

CLORIMAN.

Monsieur,traictez-moy donc comme vostre seruiteur, ie vous en prie: car ce n'est pas auec moy qu'il faut vser de ceremonies.

ALCANDRE.

Ce n'est pas que i'aye chose digne de vous retenir à disner ; mais il n'y a remede, si faut-il que vous exerciez vn peu de vostre patience auec moy comme auec vostre amy qui vous en supplie.

CLORIMAN.

Si tous ceux qui ont à faire abstinence estoiét obligez à la faire de la sorte,elle leur seroit fort douce & agreable:c'est vn excez de faueur que vous me faictes: pardonnez moy,s'il vous plait si ie me rends importun.

ALCANDRE.

Il n'est pas besoin de pardon où il n'y a point d'offence, & ie vous dis que vous ne sçauriez importuner vos seruiteurs, & ceux qui vous cherissent à l'egal de leur vie: mais c'est plustost

à moy

à moy de vous demander pardon de vous auoir arreſté pour vous faire vn ſi maigre traictemēt: toutesfois c'eſt de bon cœur, i'en rougirois veritablement de honte, ſi n'eſtoit l'aſſeurance que i'ay de voſtre amitié. Ie ſuis affligé de tant de peine que vous prenez.

CLORIMAN.

Monſieur, vous m'auez trop honnoré, mais en recompenſe ie feray touſiours paroiſtre, & par tout, ſi mon pouuoir alloit du pair auec ma bonne volonté, que ie ſuis celuy qui employeray fort librement & moy & mes amis pour vous rendre ſeruice.

POVR SE METTRE à Table.

ALCANDRE.

LA donc, Monſieur, prenez place, ie vous ſupplie.

CLORIMAN.

Apres vous, Monſieur, s'il vous plaiſt.

ALCANDRE.

Non, Monſieur, ie vous prie derechef.

CLORIMAN.

Ie ne le feray pas, Monſieur, s'il vous plaiſt, que vous ne me monſtriez le chemin.

ALCANDRE.

Bien, Monſieur, ce ſera donc pour vous obeïr, puiſque vous me voulez donner cét aduantage.

CLORIMAN.

La raiſon le veut, Monſieur: mais il y a icy beaucoup plus de viande qu'il ne faut, les excez ſont defendus.

ALCAN

ALCANDRE.

Ne craignez rien, Monsieur, les reliquats ne seront pas perdus: il y a des personnes assez ceans qui les sçauront mettre à profit: & partant vous n'en deuez pas estre en peine; ny vser de tant de ceremonies en vne maison qui vous est toute acquise. Mais beuuons ie vous en prie, aussi-bien le vin s'échauffe.

CLORIMAN.

Ie vous remercie, Monsieur, & auec vostre permission ie prendray la hardiesse de boire à vos bonnes graces, pour faire raison.

ALCANDRE.

Ie vous baise les mains de bien bon cœur; & apres cela ie m'en vay boire à la santé du Roy, sous l'esperance que i'ay que vous me rendrez la pareille.

CLORIMAN

Tres-volontiers, Monsieur: ie prie Dieu qu'il le conserue, & nous aussi.

ALCANDRE.

Monsieur, en faueur de vostre voyage, ie supplie de tout mon cœur la Diuine bonté qu'elle le benie, & en haste le retour, afin que nous nous puissions bien-tost reuoir tous ioyeux & en bonne santé. Ie m'en vay boire à vous.

CLORIMAN

C'a Monsieur, ie m'en vay vous faire raison auec les mesmes armes. A vostre santé.

Autres ceremonies pour se mettre à table, & pour lauer les mains.

ALCANDRE AVX INVITEZ.

Ça, Messieurs, ne vous plaist il pas que nous lauions les mains.

LES INVITEZ.

Apres vous, Monsieur, s'il vous plaist.

ALCANDRE.

N'vsons point de ceremonies, ie vous en prie, car ie les abhorre, prenons de l'eau, s'il vous plaist.

LES INVITEZ.

Monsieur, ce ne sont point ceremonies lors que le deuoir y commande. Vous irez le premier si c'est de vostre plaisir.

ALCANDRE.

Çà, ça, puis que vous ne le voulez autrement faire, lauons-nous donc tous ensemble.

LES INVITEZ.

C'est vne chose qui ne se deuroit faire: mais puisque vous le voulez ainsi, nous le ferons.

ALCANDRE.

Et quoy, Messieurs, ne vous plaist-il pas prendre place?

LES INVITEZ.

Ce sera apres vous, monsieur, s'il vous plaist, & puis cela vous est deu de droit & de raison, ces ceremonies n'y seruiront de rien.

ALCANDRE.

Bien, messieurs, pour vous contenter ie me vay mettre icy.

LES INVITEZ.

Monsieur, vous monterez plus haut, s'il vous plaist, voila vostre place.

ALCANDRE.

Monsieur Modin, vous vous mettrez là, s'il vous plaist: car voila vostre lieu destiné.

CLORIMAN

Vous me rendez tout honteux, Monſieur, du trop d'honneur que vous me faites.

ALCANDRE.

Au contraire, Monſieur, ie ne vous rends pas, ce que vous meritez : car l'on ne ſçauroit rendre trop d'honneur à ceux qui vous reſſemblent.

CLORIMAN.

Monſieur, ie croy que vous vous mocquez de moy, quand vous vſez de ces termes en mon endroit: car vous ſçauez bien qu'il n'eſt pas beſoin de complimens entre les amis, comme nous ſommes de long-temps.

ALCANDRE.

L'on ne vous en ſçauroit rendre aſſez, ie le dis encore.

CLORIMAN.

C'eſt tout le contraire, auec voſtre permiſſion, car vous n'en ſçauriez ſi peu faire qu'il n'y en ait trop.

ALCANDRE.

Holà, Meſſieurs, pourquoy ſommes-nous icy? Mangeons, ie vous prie : ça que ie vous ſerue.

POVR ENTRETENIR SON Amy à la Table.

ALCANDRE.

MOnſieur, ie vous conuie à la patience, de ce que vous eſtes mal receu.

CLORIMAN.

Helas ! Monſieur, ie ne peux eſtre mal en vôtre

tre compagnie, au contraire, ie ſuis cent fois mieux que ie ne merite.

ALCANDRE.

Ie ſuis marry que nous n'auons plutoſt ſçeu voſtre venuë: car nous euſſions fait prouiſion de quelque choſe de meilleur, là où il n'y a rien que l'ordinaire, parce que nous auons eſté prins à l'improuiſte: mais il n'y a remede, ie vous ſupplie de prendre ce qu'il y a d'auſſi bonne part, que s'il y auoit dauantage & de meilleur.

CLORIMAN

La bonne volonté & l'effect s'y voyent à veuë deſcouuerte: mais que voudriez-vous dauantage? Pour moy ie ne deſirerois pas d'eſtre mieux.

ALÇANDRE

Or ça, Monſieur, ne laiſſons pas de faire bonne chere, encore qu'il n'y a pas dequoy.

CLORIMAN

Monſieur, ie ne ſçay pourquoy vous dites cela; car ie ne vis iamais plus de viande, ny mieux aſſaiſonnée: mais que deſireriez-vous donc de ſurplus; Pour moy ie n'ay pas beſoin que l'on me preſſe: car ie marche aſſez bien ſans eſperon.

ALCANDRE.

Il n'y a rien que des choſes communes? auſſi c'eſt Dieu qui nous a auſſi rendu les choſes neceſſaires, faciles à trouuer: & faict que celles de difficile rencontre ne ſont pas neceſſaires: Ne vous plaiſt-il pas que ie vous ſerue de ce chappon, Mais beuuons premierement.

EXCVSE DE L'HOSTE
à ses amys apres les repas.

ALCANDRE. AVX INVITEZ

MEssieurs ie vous demande pardon de vous auoir icy arrestés pour vous y faire vn si pauure traictement. I'en rougirois veritablement, n'estoit la confiance que i'ay en vôtre facilité & amitié, qui sçaura bien excuser ma faute & l'imputera au grand contentement que ie prends en vôtre compagnie.

LES INVITEZ

Monsieur, vous nous preuenés en ce qui estoit de nostre deuoir : car c'estoit à nous à prendre ce temps en aduance, & vous remercier du bon accueil & de la bonne chere que vous nous auez fait ; mais le cœur sera caution de la langue & satisfera pour elle, lequel vous témoignera tousiours de son ressentiment par les effects aux occasions qui se presenteront.

ALCANDRE.

Messieurs, la recreation est fort bonne apres le repas ; vous plaist-il donc de faire vn tour de iardin ?

LES INVITEZ

La compagnie trouue tout bon ce qu'il vous plaira, Monsieur, mais peut estre que cela vous incommodera.

ALCANDRE.

ALCANDRE.

Cela ne me sçauroit incommoder, car ie n'ay point d'affaire qui presse : puis ie ne sçaurois receuoir aucune incommodité en vostre compagnie : au contraire, tout plaisir & contentement. Passons donc, Messieurs, s'il vous plaist car ie ne mene point mes amis dehors, ains plustost dedans la maison.

LES INVITEZ

Ce sera donc pour vous obeïr, Monsieur, puisque vous le voulez ainsi.

ALCANDRE.

Et bien Messieurs, que vous semble de ce iardin? Est-il recreatif?

LES INVITEZ

Il est assez grand, & bien garny : il n'y manque rien que l'eau pour l'arrouser.

ALCANDRE.

Il y en a au dessus, que nous faisons couler en bas, quand il en est besoin, & vient de ce proche rocher.

LES INVITEZ.

Voila vne fort belle commodité, où ie n'auois pas pris garde. Mais cette eau-là est-elle aussi bonne à boire?

ALCANDRE

Tres excellente & tres-bonne : car elle est fraische en Esté, & chaude en Hyuer, & outre ce fort legere au poids, à comparaison de beaucoup d'autres de cette contrée.

LES INVITEZ

C'est celle là que les Naturalistes recommandent sur toutes, disant en commun prouerbe, bled pesant & eau legere.

ALCANDRE.

Il est vray que le chemin pour monter à la source est vn peu rude & glissant, mais l'on ne peut pas auoir toutes ses commoditez en vn lieu.

LES INVITEZ.

Cela est vray, MONSIEUR : mais encore chacun n'en a pas de telles que vous, Dieu vous les conserue longuement en bonne prosperité. Et auec cela prenant congé de vous, nous-nous recommandons à vos graces.

POVR PRENDRE CONGE' de ses amys, lors qu'on veut partir de quelque lieu.

ALCANDRE

MOnsieur, voicy l'heure qui m'appelle au depart. C'est pourquoy ie m'envay prendre congé de vous auec votre permission.

CLORIMAN.

Monsieur ie vous remercie bien humblement, & vous supplie seulement d'vne chose, c'est de mettre en oubly le mauuais accueil que vous auez receu ceans.

ALCANDRE.

Vous me pardonnerez, s'il vous plait, MONSIEUR : & ne vous accorderay iamais cela, car vous m'auez fait cent fois plus d'honneur que ie n'ay iamais merité en vôtre endroit

CLORIMAN

CLORIMAN.

C'eſt à moy, Monſieur, à vous remercier de la peine que vous auez prinſe à me venir viſiter, mais i'eſpere bien que Dieu me fera la grace de m'en reuancher dans peu de temps.

ALCANDRE.

Monſieur, toutes les fois qu'il vous plaira me faire tant de bien de nous venir voir, vous m'obligerez beaucoup, & alors ie taſcheray de vous receuoir, non comme vous meritez, mais au mieux que mon petit pouuoir ſe pourra eſtendre.

CLORIMAN.

Or ſus, Monſieur, ie me recommande à vos bonnes graces.

ALCANDRE.

Et moy aux vôtres meilleures, & ſans adieu; car ie me fay fort de vous aller voir vn de ces matins, lors que vous y penſerez le moins.

CLORIMAN.

Ie vous en defie, & vous aſſeure que ce ne ſera iamais ſi tôt que ie le deſire, mais ie me doute que vous ne m'obligerez pas de tant.

ALCANDRE.

Monſieur, ne paſſez pas plus auant, ie vous en ſupplie.

CLORIMAN.

Ie ne vous laiſſeray pas icy.

ALCANDRE.

Vous eſtes auſſi trop ceremonieux.

CLORIMAN.

Permettez-moy, que ie faſſe mon deuoir, ne ſuis-je pas Maiſtre de la maiſon ?

ALCANDRE.

Or ſus, ne paſſez donc pas plus outre, ſi vous me voulez obliger.

CLORIMAN.

Bien, Monſieur, puiſque vous le voulez ainſi, ie vous baiſe les mains, & vous demeure ſeruiteur tres-humble.

ALCANDRE.

Lacquais mon amy, faites, ie vous prie, mes humbles recommandations à Mademoiſelle.

CLORIMAN.

Monſieur, ie les feray bien moy-meſme ſans y employer tant de gens.

ALCANDRE.

Ce vous ſera beaucoup de peine, Monſieur.

CLORIMAN.

C'eſt le moindre ſeruice que ie vous dois, & que ie deſirerois vous rendre.

ALCANDRE.

Vous m'obligez par trop, Monſieur, en recompenſe, ie vous prie de vous ſeruir de moy là où vous m'en trouuerez capable.

CLORIMAN.

Ie ſuis le voſtre, Monſieur, & auec cela, ie m'en vay prendre congé de vous ſans adieu, parce que i'eſpere de vous reuoir bien-toſt, Dieu aidant.

POVR

POVR DIRE ADIEV A VN AMY *allant faire vn voyage, ou ſe retirant en ſon pays.*

ALCANDRE.

Monſieur, eſtant contraint par la neceſſité de mes affaires de partir de ce lieu, ie ne puis qu'à regret méloigner de vous, dont les bien-faicts m'ont tellement obligé, que ie me ſentiray à iamais redeuable de tous les ſeruices qui me ſeront poſſibles, tant enuers vous, qu'enuers ceux qui vous appartiendront: ie ſçay bien que ie vous ay ſouuent importuné, & pour maintenant ie ne vous en peux rendre autre ſatisfaction que de vous offrir tout ce que ie ſuis, auec proteſtation que ie ſuis tout voſtre: & le ſeray toute ma vie. Receuez donc, s'il vous plait mes tres-humbles baiſe-mains, & me faites encor cette faueur, que de m'honorer de vos commandemens.

CLORIMAN

Monſieur, vous me rendez triſte & affligé en la perte que ie vay faire de voſtre compagnie: toutes fois puis que c'eſt vne neceſſité, & qu'il faut que ie reçoiue auiourd'huy ce dommage, ie prieray Dieu que voſtre depart d'auec nous, vous ſoit autant profitable que ie le ſouhaitte: & que pour nous conſoler en voſtre abſence, nous puiſſions auoir ceſte ſatisfaction en nous meſmes, que vous ſoyez auec plus de contente-

ment & d'aiſe eſtant eſloignez de nous, que ſi vous en eſtiez pres auecque mécontentement; car auſſi bien n'auons nous pas eu le moyen de vous rendre le deuoir qui eſt deu à vos merites.

ALCANDRE.

Monſieur, ie n'ay receu que tout contentement, & mille-fois plus de faueurs de vous que ie ne merite, de tous vos amis ſemblablement, dont ie vous remercie tres-humblement. Mais pour le faire plus court, Monſieur; vous plait il me commmander quelque choſe?

CLORIMAN.

Quoy, Monſieur, eſtes vous tout preſt à partir?

ALCANDRE.

Vous voyez, Monſieur; il ne me reſte plus qu'à receuoir l'honneur de vos commandemens & auſſi-toſt vous me verrez à cheual.

CLORIMAN.

Ce me ſeroit beaucoup de contentement, ſi vous me daignez honorer de vôtres.

ALCANDRE

Ie vous remercie de tout mon cœur: ie ne ſuis icy que pour rendre l'hommage que ie dois à vos merites.

CLORIMAN.

Monſieur, vous me rendez tout confus de tant d'honneur que vous me faictes.

ALCANDRE.

Helas! Monſieur, ce n'eſt que mon deuoir, & c'eſt moy qui en reçois l'auantage.

CLORIMAN.

Ie vous remercie, Monſieur, de la peine que

vous auez prinſe. Si ie vous peux ſeruir en recompenſe, ie le feray de fort bon courage.

ALCANDRE.

Ce n'eſt pas peine que cela, monſieur, ie ne pouuois moins faire que de prendre congé de vous, & vous remercier de tous vos bien-faicts, eſtant meſme ſur l'heure de mon depart.

CLORIMAN.

Monſieur, ie vous en ay beaucoup d'obligation : mais au reſte ie ne vous dis pas le dernier adieu : car i'eſpere que nous aurons encor ce bon-heur de vous reuoir quelque iour.

ALCANDRE.

Ce ſera quand il plaira à Dieu, aux bonnes graces duquel ie vous recommande, & moy aux vôtres

CLORIMAN

Monſieur, vous n'irez pas plus auant, s'il vous plaiſt.

ALCANDRE

Monſieur, au moins permettez-moy que ie vous accompagne iuſques à ce carrefour.

CLORIMAN

Monſieur, demeurez icy ; ie vous en prie. Mais ie l'oubliois. Permettez-moy, Monſieur, de voſtre faueur, que i'aye ce bien de dire adieu à Madame.

L'ADIEV A MADAME.

CLORIMAN,

MAdame, vôtre preſence & vos belles vertus m'euſſent retenus plus lõg-temps icy, n'euſt eſté la neceſſité de mes affaires, qui me contraint

contraint à vne fascheuse separation, qu'il me faut faire contre ma propre volonté & tous mes desirs. Mais ie ne laisseray pourtant de vous honorer toute ma vie; auec protestation, Madame, qu'en quelque lieu que ie seray, vous aurés tousiours en moy vn tres- affectionné & sincere seruiteur.

ALCANDRE.

Monsieur, ie vous promets que vôtre départ si soudain me donne de la facherie, & que mes yeux pleureront sans intermission, si ce n'estque l'esperance que i'ay de vous reuoir bien tost, me donne de l'allegeance.

CLORIMAN.

Madame, ie croy que ma conuersation ne vous peut auoir esté qu'ennuyeuse; & pourtant vous ne pouuez estre affligée de mon depart.

ALCANDRE.

Monsieur, vos entretiens ont esté si doux, & vos discours si honnestes que ie ne pourray que les regreter.

CLORIMAN.

Ce sont les vostres, Madame, qui attirent insensiblenent les ames de ceux qui les attendent. Ainsi d'vn vase remply de vertu, qu'en peut-il sortir que des merueilles. Il m'en sçaura extrememẽt mal; mais pour cela ie ne laisseray pas de prendre congé devous, & de prier Dieu qu'il vous aye en sa garde. Adieu, Madame, ie me recommande à vos bonnes prieres.

ALCANDRE.

Adieu, Monsieur; ie prie le bon Dieu qu'il vous ait en sa garde, & qu'il fasse prosperer vostre voïage; & que nous ayons ce bien de vous reuoir bien-tost en ioye, & en santé.

POVR DISPVTER A QVI
passera le premier.

ALCANDRE.

OR ça, Monsieur, voila tout mon faict expedié. Il ne reste plus, sinon que ie vous baise les mains, & prenne mon congé. Adieu, Monsieur.

Ie vous ay desia dit, que ie ne vous laisseray pas icy; donc, s'il vous plaist.

ALCANDRE.

Vous passerés donc le premier, Monsieur, comme c'est la raison, ie vous en prie.

CLORIMAN.

A Dieu ne plaise, que ie fasse cette faute? ie ne meine personne hors la maison.

ALCANDRE.

Hę! allons donc sans tant de ceremonies, i'ayme mieux faire l'inciuil que l'importun, ce sera pour vous obeyr.

CLORIMAN.

C'est moy, Monsieur, qui suis vôtre seruiteur bien-humble.

ALCANDRE.

Monsieur, bien que du corps ie sois absent de vous, ie ne laisseray d'y estre tousiours present d'esprit,& d'ame; comme ie vous supplie de le croire par cette mienne promesse que ie vous en fay.Et auec cela ie vous baise les mains,& vous dis adieu.

CLORIMAN.

Adieu, Monsieur, N Seigneur vous conduse, &vous souuenez de nous.

POVR

POVR S'EXCVSER ENVERS quelqu'vn, & luy demander pardon de quelque offence.

ALCANDRE.

MOnſieur, ie ſuis entremement marry de la faute que i'ay commiſe en voſtre endroit & vous en demande autant de pardon que i'ay de regret de m'eſtre rendu coulpable. I'aduouë par la bouche de ma propre confeſſion que ie me ſuis grandement oublié, & m'eſtonne comme cela s'eſt pû faire, veu que ç'a eſté entierement contre mon deſſein, & contre mon intention, qui n'a iamais eſté que portée à vous obeïr en tout, & par tout: mais cela eſt arriué ie ne ſçay comment, dont ie me repens de tout mon cœur, & vous aſſeure que me voicy tout preſt à vous en faire telle ſatisfaction qu'il vous plaira receuoir.

CLORIMAN.

Mais l'excuſe n'eſt pas ſuffiſante en vne ſi lourde faute, & vous vous eſtes fait reconnoiſtre tout autre qu'on ne vous eſtimoit auparauant. Deportez-vous vne autre-fois de ces folies, de crainte que vous n'encouriez quelque ſoupçon de deſloyauté, & de peu de reconnoiſſance enuers ceux qui vous ont eſté ſi bons amis que moy.

ALCANDRE.

Monſieur, ne m'eſtrangez point de vous pour tout cela, ie vous en ſupplie, de peur que vous n'offenſiez

n'offensiez la reputation de vostre courage, & ne donniez quelque tâche à vostre nom : & qui plus est, que vous n'offensiez grandement Dieu, qui veut que nous pardonnions aussi franchement les fautes qu'on a commises contre nous, qu'il nous pardonne les nostres.

CLORIMAN.

Puisque vous y venez de la sorte, ie vous pardonneray pour cette fois, à la charge que vous n'y retournerez plus : car alors la faute seroit hors de toute excuse & pardon.

ALCANDRE.

Ie ne m'estois pas promis moins de douceur de vôtre bon naturel, & vous promets que ie veilleray si bien sur toutes mes actions à l'aduenir, que vous n'aurez plus occasion de vous plaindre de moy.

CLORIMAN.

Vous serez tousiours le bien-venu ceans, pourveu que vous en vsiez de la sorte, mais souuenez-vous-en, & faites en sorte que ie vous voye plus souuent que ie n'ay pas fait icy durant quelque temps.

ALCANDRE.

Monsieur, la faute que i'ay commise a esté cause de cette longue absence, ne m'osant accoster de vostre presence durant les mouuemens de vostre colere que ie redouterois. mais i'espere bien, Dieu aydant, de reparer le tout par vne meilleure vie, & conseruation, ainsi que ie desire, & me le propose par vne ferme resolution.

CLORIMAN.

Dieu vous en fasse la grace, marchant de ce

pied

pied-là ie ne vous abandonneray point,& pourtant ie le ſupplie qu'il vous accompagne toûjours de ſon ſaint Eſprit, & auec cela adieu, & vous ſouuenez d'eſtre ſage.

ALCANDRE.

Monſieur,ie prie le bon Dieu qu'il vous comble de toutes ſes felicitez, & qu'il vous rende tant de bien-faicts que ie reçois tous les iours de vôtre liberalité,puiſque ie n'y puis ſatisfaire, mais d'vne choſe vous peux - je bien aſſeurer: c'eſt que ie n'en perdray iamais la ſouuenance: & apres cela i'oſeray prendre congé de vous, auec vne milliace de recommandation à vos bonnes graces.

COMPLIMENS DE Rencontre.

CLORIMAN.

MOnſieur,ie vous ay beaucoup fait attendre, mais ie vous en crie mercy, ie ne pouuois pas venir plutoſt.

ALCANDRE.

Monſieur, c'eſt aſſez toſt, & pour charmer l'ennuy que i'euſſe peu auoir à vous attendre, i'ay pris vn doigt de vin le matin. Enfin pour le couper plus court,vous ſoïez le biẽ venu chez nous, & vous ſupplie de m'excuſer, ſi i'ay eſté ſi temeraire de vous appeller à vn ſi petit diſner, & qui ne peut eſgaler voſtre ordinaire: mais ie me fais tant accroire de voſtre bien - vueillance; qu'elle ſçaura bien excuſer cette faute.

Et

Et puis entre ses amis l'on ne regarde pas tant à la nourriture du corps qu'à celle de l'esprit, qui se prend par amitié, & par la familiere conuersation que nous auons les vns auec les autres. Pour moy, voila comme i'en vse.

CLORIMAN.

Monsieur, la qualité que vous possedez, & l'amitié qui est entre nous deux, vous rendent tant recommandable en mon endroit, que ie ne sçaurois iamais refuser vostre compagnie, au contraire il n'y a rien au monde que ie souhaitte tant que vostre douce frequentation : aussi voyez-vous comme ie me rends hardy auprés de vous, & que ie ne me fais pas appeller deux fois.

ALCANDRE.

Ie voudrois, monsieur, au lieu de ce petit conuoy, que Dieu me presentast quelque occasion d'importance, où ie peusse monstrer en effet ce que ie desire de faire pour vous.

CLORIMAN.

Monsieur, ie n'ay iamais douté de vostre bonne volonté en mon endroit, dont ie vous rends grace, & vous promets que mon affection entiere ne manquera iamais, là où ie pourray vous seruir.

ALCANDRE.

Monsieur, laissons tant de discours, ie vous en prie: ie ne sçaurois faire chose de tant de merite, que ie ne sois encore obligé à d'auantage pour vostre regard, m'ayant fait cét honneur d'estre venu en vne petite maison vostre, pour me faire iouïr du bien de vostre presence.

CLORIMAN

Il me ſemble que vous ne contez-pas bien, Monſieur, pour vn bon Arithmeticien; excuſez-moy, ie vous prie, ſi ie parle de la ſorte, car c'eſt à moy à qui cet honneur s'addreſſe, & deſirerois bien d'en ioüir plus longuement, ſi ce n'eſtoit que mes affaires m'appellent autre part.

ALCANDRE.

Monſieur : ne vous pouuant accompagner plus outre, à cauſe de ces Meſſieurs qui m'attendent, ie vous prie de m'excuſer, & de trouuer bon que ce ſeruiteur vous accompagne iuſques à vôtre logis. He ! Fleureton, écoute : allez-vous-en auec Monſieur, iuſques à ſon logis & ne l'abandonnez-point qu'il n'y ſoit. Et ne manquez-pas de ſalüer de ma part Mademoiſelle ſa femme, & luy direz que ie luy enuoye le bon ſoir, auec mes humbles recommandations.

QVAND ON NOVS LOVE d'auoir vn bon cheual.

ALCANDRE

MOnſieur, vous auez-là vn bon cheual.

CLORIMAN.

Excuſez-moy, Monſieur, ce n'eſt qu'vne mechante aridelle, qui ne vaut-pas beaucoup.

ALCANDRE.

Monſieur, vous m'excuſerez, ie le trouue du tout ioly.

CLORIMAN

Monſieur, quand à cela, ie vous diray bien que

que ie l'ay acheté pour bon. Et de fait, il n'a point la teste mal-faicte, & la porte-assez bien. Il a bon pied, pour le moins, & bon œil, bon poil & belle queuë, auec vn fort beau crin, la course assez estenduë, & encor meilleure haleine. Mais tel qu'il est Monsieur, il est bien vostre.

ALCANDRE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur, & n'ay iamais tant merité de vous. Au contraire, c'est moy qui suis tout vôtre de tout mon cœur. Toutesfois à vn besoin ie ne le refuserois pas pour m'en seruir quelquesfois sans vous incommoder, puisque ie vous y vois porté de si bonne volonté.

CLORIMAN.

Monsieur, vous sçauez que l'amy est vn autre soy-mesme : & c'est pourquoy il y a vn mutuel deuoir entre nous.

ALCANDRE.

Vous me ferez l'épreuue, quand il vous plaira, Monsieur: & vous ne me trouuerez point variable en mes paroles, ny moins contraire à ma promesse.

CLORIMAN.

Ie n'en ay iamais douté, Monsieur, & vous en proteste tout autant de ma part : car ie vous oseray bien iurer qu'il n'y a homme au monde, qui ait tant de pouuoir sur moy que vous y en auez.

ALCANDRE

Ie vous en remercie & vous en asseure que ie prendray la hardiesse de vous reuoir plus souuent.

CLORIMAN.

Monsieur, vous m'obligerez beaucoup; & quand vous en vserez de la sorte, ie diray que vous estes vrayement mon amy.

ALCANDRE.

Monsieur, ie n'y manqueray pas, & apres cela ie prendray congé de vous: & d'autant que i'ay vn peu affaire. Adieu Monsieur, ie suis tout vostre.

COLLOQVE POVR *passer le Temps.*

ALCANDRE.

ET bien Monsieur, nous voila sortis du disner, à quoy vous plaist-il que nous passions le temps?

CLORIMAN.

Monsieur ie suis à tous bons accords, passons le à tout ce qu'il vous semblera le meilleur.

ALCANDRE.

Estes vous d'aduis que nous fassions vne partie au Ballon, où à la Paulme ou bien si nous prendrons le plaisir de la promenade, tandis que le temps est serain & beau, pour nous reueiller l'appetit?

CLORIMAN.

Monsieur, ie me plais extremement à la campagne, prenons plutost l'air.

ALCANDRE.

Allons-donc, Monsieur, s'il vous plaist, prenons le manteau. Mais trouuerez-vous point bon que nous enuoyassions querir Monsieur de Gromont?

Gromont; Vous ſçauez que c'eſt vn homme du tout iouial, & de bonne conuerſation, noſtre compagnie en ſera plus alaigre, & ie m'aſſeure, s'il eſt de commodité, qu'il ne manquera pas de venir, ſçachant que nous ſommes enſemble.

CLORIMAN.

Monſieur ie le trouue tres-bon, & n'y penſois pas. Fleureton, allez-vous en viſtement chez Monſieur de Gromont, & luy dites que nous nous recommandons à ſes bonnes graces, & que nous allons faire vn tour de promenade auec noſtre meute de chiens pour auoir le plaiſir de la chaſſe. Mais ne tardez pas, car nous vous attendons icy.

ALCANDRE.

Ie m'y en vais, Monſieur, en toute diligence, Hola, Lacquais, où eſt ton Maiſtre.

CLORIMAN

Il eſt là-haut, que luy voulez-vous? Il ne fait que ſortir de table.

ALCANDRE.

Mon Maiſtre m'enuoye vers luy pour luy dire quelque choſe, que ie ne peux communiquer qu'à luy-meſme.

CLORIMAN.

Monſieur eſt empeſché: aïez vn peu de patience: auſſi-bien vous ne faites que d'arriuer. Il y en a d'autres qui ſont icy deuant que vous.

ALCANDRE.

Ie le crois bien, mais ils ont diſné, & non pas moy.

CLORIMAN.

Grand bien leur faſſe, diſné reproché ne creue pas la pance.

ALCANDRE.

Ce n'est-pas que i'vse de reproche, mais i'en voudrois-bien autant faire : car i'ay le ventre creux comme vne lanterne, ie n'ay que trop ieuné, & me semble-bien qu'il est tantost temps que ie disne aussi bien que les autres.

CLORIMAN.

Si vous estes tant chargé d'appetit ? ayez vn peu de patience & vous disnerez, puis apres tout à vostre-aise: car Monsieur n'a pas accoustumé de renuoyer les seruiteurs de ses amis mal-contens.

ALCANDRE.

Mon amy, ie le croy bien, mais ie vous prie de luy donner ces lettres, afin que i'aye bientost ma depesche, parce que ie suis pressé, d'autant que Monsieur m'attend.

CLORIMAN.

Ie le veux-bien, & m'y en vay tout de ce pas Monsieur, voicy des lettres qui s'addressent à vous, & le porteur vous prie de luy dépecher la réponce.

ALCANDRE.

Faictes-le boire, & luy dictes qu'il ne s'arreste-pas pour la reponce : car ie seray le porteur moy-méme.

POVR L'EXERCICE D'VN Gentil-homme.

ALCANDRE.

Monsieur, ie vous prie de me dire vôtre exercice en ce païs, & ie vous diray le mien.

CLORIMAN

CLORIMAN.

Monſieur, ie n'en ay que trop: car à huit-heures du matin, il me faut monter à cheual iuſques à dix : & à vne heure apres midy, ie mets à tirer des armes iuſques à trois. Mais vous à quoy employez vous vôtre temps ?

ALCANDRE.

Moy, i'apprens à danſer ; & iouer de l'epinette, auec l'eſtude de la langue Françoiſe.

CLORIMAN.

Monſieur, ie croy que voſtre occupation eſt beaucoup plus plaiſante que la mienne ; cependant elle n'eſt pas neceſſaire ny vtile, puiſque cela ne peut ſeruir qu'à vn particulier contentement; mais la mienne ſert au public auſſi bien qu'au particulier en cas de neceſſité:

ALCANDRE.

Vous dictes-bien Monſieur : car les gens de paix ne deſirent point la guerre:

CLORIMAN.

Ce n'eſt-pas que i'ayme la guerre non plus : mais encor eſt il bon d'auoir en main les armes defenſiues, contre les offenſiues.

ALCANDRE.

Cela eſt bien vray, Monſieur : mais cependant il n'eſt- pas permis à toutes ſortes de perſonnes de manier les armes : & puis il vaut bien mieux endurer quelques-fois auec patience que de ſe venger trop promptement

CLORIMAN.

Monſieur, vous dites fort bien: mais trouuez qui le faſſe: car la maxime n'eſt plus en vſage, qui dit qu'il faudra tourner ſa iouë droite, apres qu'on aura eſté frappé ſur la gauche.

ALCANDRE.

Ie croy-bien quant à vous, que vous ne le ſcauriez faire ; car vous eſtes trop prompt, ſi eſt-ce que c'eſt vn conſeil de la ſaincte Eſcriture ; & ſi ie veux-bien que vous ſcachiez que nous-en auons des exemples qui ſont encores tous recens.

CLORIMAN.

Il ne ſe faut pas ſimplement arreſter aux exemples: mais principalement aux commandemens de Dieu.

ALCANDRE.

Helas ! Monſieur, il y en a bien peu aujourd'huy, qui ſongent à cela, & ſi vous eſtiez ailleurs, & parliez de la ſorte, l'on diroit que vous faictes le Theologien.

CLORIMAN.

Cela eſt bien-vray : mais cependant, il faut que les armes ayent leurs limites, de méme que toutes les autres choſes. Le Magiſtrat les a en main de la part de Dieu & du Roy ; mais les particuliers ayans la permiſſion de les porter, n'en doiuent pas abuſer à la verité : pourtant n'en abuſant-pas, vous n'auez occaſion de m'en reprendre.

ALCANDRE.

Ce n'eſt-pas auſſi mon intention, veu que ie connois vôtre naturel eſtre tel, qu'il ne voudroit point nuire à perſonne : mais ce que nous auons dict, n'eſt que par maniere de paſſetemps,

COLLOQVES, SVR *l'auancement en la langue Françoise.*

ALCANDRE.

Monſieur, pour le peu de temps que vous auez demeuré en ce pays, vous aués du tout bien profité en la langue Françoiſe, au prix de beaucoup d'autres, qui y ont conſumé vn fort long-temps, & n'en ſçauent-pas la moitié tant que vous.

CLORIMAN.

Monſieur, vous m'excuſerez, s'il vous plaiſt. Ie voudrois qu'il m'en eût couſté beaucoup, & en ſçauoir la moindre partie de ce que vous en ſçauez : mais ie croy que c'eſt pour gauſſer que vous dites cela.

ALCANDRE.

Vous m'excuſerez, Monſieur, ie n'y ay iamais penſé ; mais c'eſt bien plutôt vous qui m'en voulez donner d'vne ; où plutoſt pour me flatter, me faiſant accroire que ie ſuis plus ſçauant que ie ne ſuis-pas, comme ſi ie ne me ſçauois pas connoître, & mon ignorance auſſi.

CLORIMAN.

Monſieur, ie ne ſçay qui a eſté voſtre maiſtre pour vous auoir ſi-toſt appris la vraye prononciation : car vous l'auez extremement bonne, & ſemblé plutoſt naturel François qu'eſtranger.

ALCANDRE.

Monsieur, il faut que ie confesse, que i'ay esté sous vn bon maistre, & qui se rendoit fort assidu à me faire des leçons : mais i'en ay assez mal faict mon deuoir.

CLORIMAN.

Monsieur, c'est vne grande humilité qui est en vous, qui vous fait parler de la sorte. Ie voudrois-bien en sçauoir autant que vous en cette langue. & que mes estudes peussent correspondre à l'attente que mes parens ont conceüe.

ALCANDRE.

Mais, Monsieur, prenez-garde que la trop grande assiduité, que vous auez à l'étude, ne vous fasse tomber en quelque dangereuse maladie.

CLORIMAN.

Il ne faut-pas craindre cela, Monsieur, mais ie croy que vous prenez l'vn pour l'autre, & que vous me menacés du danger qui vous tallonne : car ie suis trop amy de la paresse; mais vous qui trauaillés continuellement, tenés vous sur vos gardes; & ne menacés pas les autres.

CONSOLATION SVR LE DECEZ d'vn amy, addressee à quelqu'vn de ses parens.

ALCANDRE.

Monsieur, ie ne desire pas de renoueller vos douleurs, ny de nourrir la playe qui vous saigne encores dans le cœur: car ce seroit plutost vn acte d'inhumanité que l'office d'vn

vray

vray amy, mais ce que ie suis icy, n'est que pour vous asseurer d'vn iuste ressentiment que i'ay de la mort de Monsieur vostre Cousin, & vous iure qu'elle m'a autãt affligée que si ç'eust esté celle d'aucun de mes plus proches, dautant que nous auons esté toûjours grands amis, & fort familiers ensemble, comme vous sçauez.

CLORIMAN.

Monsieur, le sang ne peut mentir: c'estoit le meilleur parens que i'eusse: car il ne m'a iamais veu que de bon œil, ny moy luy: & ses visites me seruoient de medecine, lors que ie me trouuois en quelque affliction d'esprit outre les autres faueurs que ie reçois de luy.

ALCANDRE.

Cela est facheux, Monsieur, ie le confesse: mais apres tout, ie vous dis que vous & moy auons occasion de loüer Dieu parmy tout ce düeil, puisqu'il est mort en vray Chrestien, & apres s'estre deüement preparé à ce dernier cõbat, où bien souuent les plus asseurez ont peine de tenir bon.

CLORIMAN

Il est bien vray, Monsieur, mais cependant voilà sa vefue chargée de beaucoup d'enfans, & peu de moyens pour les esleuer.

ALCANDRE.

Monsieur, que voulez-vous qu'on y fasse? Dieu en sera particulierement tuteur qui n'oublie iamais les siens: & puis vous ne les abandonnerez-pas aussi de vostre part, comme ie m'en asseure, & le croy en faueur de vostre bon naturel.

CLORIMAN

CLORIMAN.

Monſieur, ie ſçay bien que ie n'en peux eſperer que de la charge & de l ennuy, mais cette conſideration n'eſt pas ce qui m'afflige le plus; ſon abſence,& ce que ie me verray fruſtré de ſa familiere conuerſation, qui m'eſtoit tant agreable, me donne plus de gehenne que tout.

ALCANDRE.

Monſieur, ie veux bien vous accorder, qu'il eſt tres-difficile, voire preſque impoſſible d'effacer ſi-toſt la triſteſſe, & de noyer ſi ſoudainement dans vn entier oubly la memoire d'vne telle perte : ſi eſt-ce toutesfois qu'à la fin il y faut venir,& ſe reſoudre auec le bon Iob diſant: Dieu l'a donné, Dieu l'a oſté, ſon Nom en ſoit loüé : & puis ſe plutoſt qu'on le peut faire, c'eſt le meilleur : car toutes les larmes du monde ne ſeruent de rien contre la mort.

CLORIMAN.

Monſieur, la conſolation eſt facile à donner, quand le mal ne nous touche point, mais quand il nous la faut prendre,elle eſt de fort dure digeſtion, ſur tout en tels accidens que celuy-cy.

ALCANDRE.

Que voulez-vous, Monſieur ; Encor vaut-il mieux mourir pour vne fois,que de mourir cent mille par vne vie mourante,couché long-temps dans vn lict, & languiſſant d'vne longue & penible maladie, comme nous en voyons pluſieurs, & qui ſont contraints de mourir à la fin apres mille morts.

CLORIMAN.

Mais Monſieur, permettez-moy de dire encore

core ce mot: Si c'euſt eſté le bon plaiſir de Dieu de le laiſſer viure ſeulement cinq ou ſix ans, il euſt fait vne bonne maiſon, & pouuoit de luy-méme auancer ſes enfans, au lieu que les voilà maintenant à la mercy de leurs amis, qui en ſeront chargez: & ie crains que ceux qui leur ſont plus proches, n'en ayent pas beaucoup de ſoin.

ALCANDRE.

Monſieur, en tels accidens que cela, où il n'y a autre remede, il faut dire comme ce grand Patriarche Abraham diſoit à ſon fils Iſaac: Dieu y pouruoira. Enfin, Monſieur, vous eſtes bon & ſage pour prendre de vous-méme telle conſolation que vous iugerez neceſſaire. Et apres cela, i'oſeray prendre congé de vous pour aller à quelque affaire qui me preſſe. Adieu donc, Monſieur, iuſques au reuoir.

CLORIMAN.

Monſieur, ie vous remercie infiniment de la peine qu'il vous a pleu de prendre, & de vôtre ſalutaire viſite; qui m'a du tout conſolé. Mais monſieur, vous plaiſt-il pas prendre la collation?

ALCANDRE.

Monſieur, ie vous remercie de tout mon cœur, & n'en ay aucun beſoin: conſolez-vous ſeulement en Dieu, & vous verrez qu'il fera bien-toſt deſſeicher toutes ces larmes, dont ie vois que vous arroſez ainſi voſtre viſage. Cela ſeroit excuſable à vne femme, ou à vn enfant, mais à vn tel homme que vous; ie ne le ſçaurois iamais approuuer. Excuſez moy, ie vous prie, Adieu derechef.

POVR CONSOLER SA PARENTE, ſur la mort de ſon Pere decedé.

ALCANDRE.

MAdemoiſelle ma Couſine ; ie vous demande autant de pardons, que i'ay de regrets d'auoir manqué à mon deuoir, de vous venir plutoſt viſiter, apres l'accident qui vous eſt arriué.

CLORIMAN.

Helas ! Monſieur mon Couſin, il n'eſtoit pas beſoin que vous en prinſſiez la peine.

ALCANDRE.

Mais, ma Couſine, ie vous voy toute changée, & extraordinairement melancholique aujourd'huy contre vôtre humeur. Dites-moy, ie vous prie, qui a-t'il de nouueau ?

CLORIMAN.

Helas ! mon Couſin, qui ne ſeroit triſte en l'eſtat où ie ſuis, & ayant receu les nouuelles que ie reçeus hier au ſoir tout tard.

ALCANDRE.

Et quelles nouuelles y a t'il donc, ma Couſine

CLORIMAN.

Que trop faſcheuſes, mon Couſin, c'eſt que mon Pere eſt decedé à Paris.

ALCANDRE

Voy ! que mon Oncle eſt decedé ! mais le pourray-ie bion croire.

CLORIMAN

CLORIMAN.

Monsieur mon Cousin, il n'est que trop vray, & c'est ce qui me fait creuer le cœur, considerant l'estat où il peut estre mort, estant si éloigné des siens, qui ne luy ont peû rendre aucun seruice.

ALCANDRE.

Helas! mon Dieu? mais comment est-il donc mort?

CLORIMAN.

C'a esté vne mauuaise fiévre chaude, qui l'a eu troussé en moins de rien.

ALCANDRE.

Iesus! que c'est peu de chose que de nous, quand il plaist à Dieu.

CLORIMAN.

Ie vous iure, mon Cousin, que quand ioüys ces piteuses nouuelles, ie me treuuay si saisie que si l'on m'eût trauersé le sein d'vn coup de poignard, ie croy que l'on n'en eût point tiré de sang, & ne croy-pas que ieusse peû sentir plus de douleur.

ALCANDRE.

Veritablement, ma Cousine, ie vous en croy: mais que voulez vous; Nous sommes tous mortels; & c'est vn chemin qu'il faut que chacun fasse pour soy-méme: si faut il se resoudre à la fin, & se ranger à la volonté de Dieu, qui la ainsi disposé. Vous sçauez que tout commencement presuppose vne fin. Nous commençons de viure, & par consequent il faut dire, qu'il nous faut mourir.

CLORIMAN.

CLORIMAN

Monſieur mon Couſin, quand ie me reſſouuiens que c'eſtoit mon Pere, la nature a vn tel reſſentiment, qu'il n'eſt pas poſſible d'en ſupporter les pointes & les angoiſſes, ſans me laiſſer emporter aux pleurs, & aux gemiſſemens, quelle contrainte que ie me faſſe a moy-méme.

ALCANDRE.

Ma Couſine, ie voy bien que vôtre ame eſt ſi chargée d'affliction, qu'elle n'eſt capable de cõſolation pour le preſent. Et c'eſt pourquoy ie m'en vay prendre congé de vous & vous ſupplie pour donner plus de trefves à vos douleurs de conſiderer plutôt l'acquiſition que Monſieur vôtre Pere a faicte de l'eternelle felicité, & de ſortir pour vne fois du labyrinthe de cette vie, que la perte que vous auez faicte en vne perſonne qui vous étoit ſi chere, & tant importante.

CLORIMAN.

Mon Couſin, vous m'auez faict dix-mille fois plus d'honneur que ie ne merite. Si vous me iugez capable de vous rendre quelque ſeruice en recompenſe, employez-moy librement, ie vous en prie.

ALCANDRE

Ma Couſine, c'eſt moy qui ſuis vôtre ſeruiteur bien-humble (& aprés cela) adieu, ma Couſine.

FIN.


VITTORIO

172 Joue dire qu'il nous suffi[illegible]

fo. 122.
166.